LA

REVUE DE PARIS

103285

SEPTIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

42

Novembre-Décembre 1900

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

42 1/2

42 1
1. p
GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
NOV 14 1900

7e Année. N° 21. 1er Novembre 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Vicomte de Reiset	*La Route de l'Exil*	1
René Boylesve	*La Becquée* (2e partie)	29
A. François	*Au Yunnan.* — II.	82
Pierre Boyé	*Le Père d'une Reine de France*	109
Mary James Darmesteter.	*Thackeray.* — I.	139
G. Rovetta	*Après Dîner*	164
Comte Remacle	*Une Vendetta provençale au XVIe siècle.* — II.	194
Michel Corday	*Science et Mœurs.* — *Un État*	215

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis
1900

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION, par **Ernest Lavisse,**

avec la collaboration de MM. Bayet, Bloch, Carré, Coville, Kleinclausz, Langlois, Lemonnier, Luchaire, Mariéjol, Petit-Dutaillis, Rébelliau, Sagnac, Vidal de la Blache.

Ce qui fut encore possible à Michelet ne l'est plus aujourd'hui : après trente années d'un travail infiniment fécond de recherches et de découvertes, il est devenu inconcevable qu'un seul homme entreprenne d'écrire l'histoire entière de la France. Chacun des collaborateurs que s'est adjoints M. Lavisse est maître sur l'un des champs de cet immense domaine, et il est permis de penser que ces travaux, dirigés harmonieusement par l'inspiration d'une méthode unique, formeront la belle œuvre unique, elle aussi, qui groupera et coordonnera les innombrables résultats des efforts isolés : ainsi aurons-nous, au terme de ce siècle, le tableau cohérent et ferme de la France dans la forte continuité de son histoire. Le premier fascicule, seul paru, et qui conduit l'histoire du sol français depuis l'âge préhistorique jusqu'aux victoires décisives de César, permet, à tout le moins, d'apprécier la méthode solide et parfaitement lucide qui sera celle de l'œuvre entière. L'exécution typographique en est excellente et fort belle.

C'ÉTAIT L'ÉTÉ... par **Camille Lemonnier.**

L'œuvre de M. Camille Lemonnier est considérable déjà : il a écrit des romans et des nouvelles, quatre volumes de contes pour les enfants ; il a fait de la critique d'art et aussi quelques pièces de théâtre. Tout ce qui part de sa plume s'impose violemment à l'attention ; une vie emportée circule dans tous ses livres ; il a su nous peindre l'amour et le désir avec une vigueur de précision, quelquefois brutale, mais toujours émouvante. *Un Mâle* est, sans doute, son meilleur livre ; mais, dans tous les autres, on peut découvrir à chaque instant quelque beau détail. On remarquera parmi les nouvelles de ce recueil *la Mère de Lurette* et surtout *la Mère* : c'est, en quelques pages, tout un roman.

LE ROI, par **Georges d'Esparbès.**

Quand Voltaire voulut donner à la France un poème épique, ce fut Henri IV qu'il choisit pour héros. M. Georges d'Esparbès a repris le choix de Voltaire, et il semble bien en effet que, dans toute notre histoire, aucun prince ne fut plus digne d'inspirer une épopée nationale. On connaît les vers de Voltaire, corrects et pâles ; M. Georges d'Esparbès a écrit son poème en prose, de cette même prose fougueuse et romantique, parfois déconcertante, mais toujours si originale, qu'il fit admirer dans la *Légende de l'Aigle* et dans la *Guerre en Dentelles*.

QUAND NOUS NOUS RÉVEILLERONS D'ENTRE LES MORTS, par **Henrik Ibsen,** traduit par le **comte Prozor.**

Nos lecteurs ont connu les premiers la version française de ce beau drame. L'œuvre n'est pas longue ; mais le grand dramaturge y a condensé une somme extraordinaire de vie et de symboles. De là une certaine obscurité, où le sens de la pièce n'est point aisément accessible. « Il est clair que des œuvres d'art qui ne conduisent pas la pensée en laisse, mais la font vagabonder en compagnie de l'imagination, laissent la porte ouverte aux interprétations les plus diverses. » Le comte Prozor, qui a traduit la pièce, l'a fait précéder d'une intéressante étude qui pourra guider le lecteur et le renseignera utilement.

POEMES DIALOGUÉS, par **Adolphe Boschot.**

Ce sont de véritables symphonies que ces poèmes, et les vers y sont délicieux : il en est de très doux, comme atténués de sourdines ; d'autres, çà et là, éclatent et montent comme des cris ; et c'est, tour, à tour, l'alanguissement de plaintives musiques ou l'ardent sanglot d'angoisses passionnées, et voici qu'après d'indécis murmures, tout à coup, des strophes éloquentes se poussent l'une l'autre d'un large mouvement. M. Adolphe Boschot a su rester fidèle aux ressources traditionnelles de la langue et de la versification française : il s'en tient aux rythmes classiques, et ses rimes sont toujours sonores ; les yeux sont parfois déconcertés, mais l'oreille n'est jamais déçue. Chacun de ces poèmes est précédé d'un argument où l'auteur prend soin de nous donner toutes les « indications nécessaires ». Ce livre d'émotion, de pensée, d'harmonie, est original et reste simple. C'est une œuvre charmante et neuve qu'il faut lire et qu'on aimera.

CONFIDENCES D'UNE AIEULE, par **Abel Hermant.**

Il sera beaucoup pardonné à cette aïeule, parce qu'elle a beaucoup aimé et qu'elle s'en souvient exquisement. Elle fut d'un temps où les femmes se hâtaient de vivre : elle eut tout son charme aux plus sombres jours de la Terreur. Elle fut souvent compromise, exposée à de quotidiennes menaces. Elle n'y songeait même pas, et elle passait insouciante, seulement éprise d'aimer et d'être aimée. Elle nous raconte tout cela d'une plume alerte et amusée, sans jamais prétendre à nous renseigner sur les graves événements dont elle fut par hasard le témoin. Tout cela n'eut pas d'importance, elle ne raconte qu'en passant tout ce qui n'est point sa vie d'aventures et de galanterie ; mais, d'un mot, elle fait comprendre bien des choses. Et M. Abel Hermant a tant d'esprit, tant d'érudition toujours légère, que ces confidences d'une amoureuse sont un véritable document sur la vie d'un peuple et d'une époque.

LA ROUTE DE L'EXIL

— 18 MARS – 21 MAI 1815 —

18 mars. — Toute la maison militaire, qui forme un total de plus de trois mille cavaliers, a passé au Champ de Mars la revue du duc de Raguse. Ce dernier a été investi par le roi du commandement général de sa maison militaire, et le duc de Gramont a remis entre mes mains le commandement des escadrons de guerre de la compagnie.

Je suis profondément heureux de cette marque de confiance et flatté du grand honneur qui m'est fait. En de pareils moments on ne saurait trop payer de sa personne, et l'on ne doit pas craindre les responsabilités, quelque graves qu'elles puissent être. L'inquiétude ne fait que croître; j'ai su de source certaine aujourd'hui que M. de Vitrolles a fait emballer les diamants de la couronne; c'est M. Hue, premier valet de chambre, qui les a emportés en Angleterre. Des caissons d'artillerie sont partis aussi pour les frontières de Belgique remplis de tous les fonds qu'on avait de disponibles; cela monte à une somme considérable, car on n'y a mis que de l'or. — L'affollement est général, la Bourse baisse toujours, et la rente est maintenant à 68 francs.

19 mars. — Je monte à cheval avec ma compagnie à huit heures du matin, le roi ayant annoncé qu'il nous passerait

en revue à midi, mais c'est à cinq heures du soir seulement que Sa Majesté est arrivée. Le roi est passé, selon sa coutume, au grand galop dans sa calèche devant le front des troupes, puis est rentré au château. On a beaucoup crié : « Vive le roi ! » et Sa Majesté paraissait contente et satisfaite. On lui a fait le plus chaleureux accueil, mais c'était chose prévue, car personne n'a jamais songé à suspecter la fidélité des compagnies nobles.

C'était aujourd'hui le dimanche des Rameaux, et le temps qui s'était éclairci dans l'après-midi avait invité un grand nombre de gens à sortir de chez eux pour venir aux nouvelles; aussi le roi à son retour a-t-il trouvé les alentours des Tuileries remplis de monde. On a annoncé depuis le matin, à diverses reprises, que le maréchal Ney a abandonné la cause de Bonaparte. Cet espoir avait redonné du courage à beaucoup ; mais vers le soir la nouvelle a été démentie. On dit que, pendant la revue, des dépêches alarmantes, qu'on cache, sont arrivées; j'ai su du reste de divers côtés que la situation empire de plus en plus. Napoléon est entré à Auxerre, de tous côtés les soldats arborent la cocarde tricolore et sortent les aigles qu'ils tenaient cachées dans leurs sacs. Un grand nombre de ceux qui ne l'ont pas encore ne dissimulent pas leur sympathie pour l'ex-empereur; et peu à peu les fleurs de lys disparaissent des shakos. Assurément on ne veut aucun mal au roi, mais on ne tirera pas sur « le Père la Violette », comme on se plaît à l'appeler, et, si elles se trouvent en contact, on risque fort de voir les troupes restées fidèles se joindre aux soldats passés à Bonaparte. Les nouvelles des casernes ne sont guère rassurantes; les troupes sont encore retenues par le sentiment du devoir, mais elles n'ont certainement ni entraînement ni enthousiasme.

La Chambre s'est réunie en comité secret ; chacun fait ses préparatifs pour être prêt à quitter Paris si les événements se précipitent.

Le bruit du départ de Sa Majesté court avec tant de persistance que le *Moniteur*, ce matin, s'est cru obligé de le démentir. En voyant stationner les voitures dans la cour, beaucoup s'imaginaient que le moment était arrivé, d'autant plus qu'il y a au château nombre d'allées et venues; cependant, vers sept heures ce soir, on a rentré les carrosses et cela

a rassuré la foule qui s'est dispersée à l'heure du dîner. Les symptômes inquiétants se multiplient, la garde nationale a remplacé les troupes de ligne dans tous les postes des Tuileries, qui sont doublés partout, et nous avons été avertis de nous tenir prêts à partir pour Saint-Denis si cela devient nécessaire. Nous attendons les événements. Tout le monde est encore dans l'ignorance des projets du roi.

19 mars, à neuf heures du soir. — Ce soir, l'ordre a eu lieu comme à l'ordinaire, et tout était calme autour du château, quoique les appartements des Tuileries fussent remplis de monde; les curieux et les fidèles, tout ce qui avait la possibilité d'entrer, se trouvait là venant aux nouvelles. On dit tout bas que Napoléon s'approche de Paris et qu'il sera demain à Fontainebleau; le départ est imminent maintenant, cela ne fait plus de doute; je le tiens du prince de Poix, capitaine des gardes de service, mais aucun ordre n'est encore donné. Toute la journée les compagnies sont restées consignées, ainsi que les mousquetaires, avec les chevaux bridés et scellés, attendant des instructions qui ne sont pas venues.

Le comte de Virieu, sous-lieutenant des gardes du corps, vient de rentrer à l'École militaire avec ses hommes. Les nouvelles qu'il apporte sont désastreuses. Un détachement composé de dix gardes bien montés et choisis dans chaque compagnie avait été mis sous ses ordres, pour aller, avec une partie des escadrons de guerre de la maison du roi, se joindre aux troupes de toutes armes réunies sous les ordres de monseigneur le duc de Berry, à son quartier général. Après s'être rendu au poste qui lui était désigné, M. de Virieu voulut pousser une reconnaissance sur la route d'Auxerre; mais ce matin, au pont de Montereau, un brigadier, M. de Javel, détaché aux fourrages avec deux gardes du corps, a été brusquement attaqué par le 6e lanciers et fait prisonnier. Tout ce régiment, en effet, en apprenant la marche de Napoléon, a forcé le détachement des gardes à rétrograder et s'est emparé de Montereau. Virieu alors est revenu à l'École militaire, et il est convaincu que, après son départ, les troupes du camp de Villejuif ont dû prendre la cocarde tricolore. Après ce qui vient de se passer, on peut s'attendre à tout.

20 mars. — Nous sommes à Noailles. Hier soir, à onze heures et demie, est arrivé tout à coup l'ordre de départ. Toute la maison militaire s'est réunie au Champ de Mars sous les ordres du duc de Raguse, on s'est formé précipitamment en bataille, et à minuit nous nous sommes mis en marche par une pluie torrentielle. Nous sommes partis par le pont d'Iéna, avons tourné à droite pour gagner les Champs-Élysées, et sommes sortis de Paris par le rond-point de l'Arc-de-Triomphe. Nous suivons ensuite les boulevards extérieurs et nous nous dirigeons sur Saint-Denis en passant par la route de la Révolte. A la Chapelle, nous trouvons l'infanterie de la maison du roi et les Cent Suisses partis en avant. Les escadrons montés, gardes du corps, gendarmes, chevau-légers, mousquetaires gris et noirs, forment un total considérable de chevaux, auxquels vient s'ajouter l'artillerie qui se compose de douze bouches à feu commandées par Casimir de Mortemart. Nous passons par Beaumont et arrivons à Noailles où nous couchons; Monsieur et monseigneur le duc de Berry nous accompagnent et y passent également la nuit. Le temps est affreux, et la pluie et le vent qui font rage au milieu de l'obscurité ajoutent encore au tragique de ce départ. Le roi s'est décidé brusquement à se mettre en route hier soir, à minuit, et s'est dirigé sur Lille, mais on ignore si, de Beauvais, il a pris la route d'Abbeville; personne n'avait été prévenu, paraît-il, mais tous les ministres ont quitté Paris dans la nuit. Je n'ai pu aller dire adieu à Amélie[1]. Pendant une longue halte que nous avons faite aux Champs-Elysées, je ne sais trop pourquoi, je lui ai écrit, à la lueur d'une lanterne qui s'éteignait à chaque instant, deux mots au crayon sur un bout de papier tout trempé de pluie, que je ne sais si elle pourra déchiffrer; la pauvre petite va être malade d'inquiétude.

21 mars. — Nous arrivons à Beauvais où nous faisons une halte; nous couchons à Gravilliers où nous parvenons la nuit. Je loge chez un apothicaire. Je touche seize mille francs pour la compagnie. Il est probable, hélas! que nous ne recevrons pas d'autre argent d'ici longtemps. Nous avançons à marches for-

1. Amélie de Fromont, vicomtesse de Reiset.

cées, aussi beaucoup de gardes ne peuvent suivre. Le départ s'est fait fort en désordre, il arrive à chaque instant des retardataires qui nous rejoignent ici à grand'peine; la plupart sont démontés et traînent leurs chevaux par la bride; la pluie qui continue à tomber augmente encore le désarroi : c'est un spectacle navrant. Le chaleureux dévouement qui nous anime tous peut seul nous soutenir. A la maison militaire se sont ajoutées les troupes des volontaires qui sont en nombre considérable et que Louis de la Rochejacquelein a sous ses ordres. Ces hommes de tout âge, dont quelques-uns sont presque des enfants, sont peu habitués aux longues marches, beaucoup n'ont jamais porté ni un sabre ni un fusil, mais ils supportent tout sans se plaindre. Cependant, malgré leur courage et leur endurance, la plupart ne sont pas de force; on a dû prendre trente voitures qui suivent la colonne et transportent les équipages et les malades. Ces voitures sont régulièrement payées à chaque étape ; cela permettra d'aller plus vite, mais malgré tout la marche s'en trouve toujours retardée. Naturellement il ne faut plus compter sur les troupes qui devaient se réunir à nous et avaient ordre de se replier sur Paris. Comme nous l'avait fait craindre Virieu, toutes ont passé à Bonaparte; même les équipages du duc de Berry, qui venaient de Villejust, ont été arrêtés en route et entièrement pillés. Il est arrivé seulement un bataillon de volontaires de l'École de droit qui est venu nous rejoindre; il s'est bravement conduit à Vincennes, qu'il était chargé de défendre; il ne s'est retiré que drapeau blanc déployé, aux cris de : « Vive le roi! » et après avoir signé une capitulation honorable. Presque tous les régiments, à l'exception des régiments suisses, ont fait défection.

22 *mars*. — La pluie continue de tomber sans relâche. Nous faisons halte en plein champ. J'ai de vives inquiétudes au Pont-Saint-Remy; heureusement ce n'est qu'une fausse alerte. Je distribue de l'argent et je continue ma route sur Abbeville. La cavalerie du général Exelmans nous serre de près et la marche de notre colonne se trouve fortement retardée par les hommes démontés qui suivent et la batterie qu'escortent les Cent Suisses. J'entre à Abbeville à la tête de ma compagnie; nous y sommes accueillis par les cris de : « Vive le roi! »

Notre surprise est grande de ne plus y trouver Sa Majesté, qui devait y attendre sa maison et que nous croyions rejoindre pour lui servir d'escorte. Le roi avait bien couché à Abbeville, mais, ayant sur nous deux étapes d'avance depuis le départ, il a craint que sa maison ne tardât trop à se rallier pour qu'elle pût l'atteindre ici; il a avancé le dîner et est parti pour Lille ce soir, quelques heures avant notre arrivée; il suit le chemin le plus court, qui passe par Hesdin et Béthune. Lille est la ville dont le roi portait le nom avant son avènement au trône, c'est de bon augure et on espère qu'il y sera en sûreté. Le roi était fort calme; il craint du reste les émotions, qui sont préjudiciables à sa santé. Jusqu'ici il a témoigné, paraît-il, d'une admirable présence d'esprit sur toutes choses; la fermeté de son attitude, son sang-froid, qui ne se démentent point, relèvent le courage de ceux qui l'entourent; il a logé chez le sous-préfet, a dîné de fort bon appétit et s'est couché à son heure habituelle. Malgré les cruels soucis qui doivent l'agiter, il a voulu montrer la plus grande liberté d'esprit, il a feint de s'intéresser au menu du repas qui lui a été servi, et a complimenté M. de Verville sur la finesse d'un vin qu'on lui a présenté. On croirait, dit-on, à le voir si tranquille, qu'il est toujours aux Tuileries.

23 mars. — Nous partons d'Abbeville avant le jour. Nous nous arrêtons au milieu des terres labourées où nous pataugeons dans une boue épaisse et noire. Il pleut toujours. La terre, détrempée par l'eau, s'enfonce sous les pieds des hommes et des chevaux et se change en un immense marécage; la marche devient de plus en plus pénible et fatigante. Je tâche de remonter le moral de mes hommes qui commencent à se laisser abattre. Enfin nous arrivons à Saint-Pol, où l'on nous fait un accueil enthousiaste. Sa Majesté y est restée quelques instants cette nuit pendant qu'on attendait le relais et qu'on changeait les chevaux. En peu de minutes le bruit de sa venue s'est répandu dans la ville, et les habitants se sont rendus aussitôt en si grand nombre auprès de lui qu'on a craint que le roi ne fût étouffé. On se précipitait au-devant de sa personne, on embrassait ses genoux, et ceux qui ne pouvaient l'atteindre baisaient pieusement les pans de son habit. Il paraît

qu'on a dû placer à ses côtés deux gardes qui ont dégainé. C'est dans la très modeste chambre d'une maison voisine de la poste que le roi s'était arrêté pour se reposer; la population l'a envahie en un instant et ne se lassait point de considérer avec attendrissement son malheureux souverain. Il y a encore des gens de cœur!

24 mars. — J'arrive à Béthune où je suis acclamé avec la compagnie. Le roi a traversé la ville à cinq heures du matin et s'est arrêté sur la place pour changer les chevaux. Malgré l'heure matinale, la ville entière se pressait autour de lui.

Pendant que j'étais en train de rafraîchir, nous avons eu une seconde alerte beaucoup plus sérieuse que celle de la veille. Le 3e régiment de lanciers de monseigneur le duc de Berry, qui a passé à l'Empereur, a paru brusquement aux portes de la ville dont on lui a refusé l'entrée. Tandis que toutes les troupes de la maison militaire couraient aux armes pour leur barrer le passage, les lanciers prenaient l'offensive et se formaient en bataille. Prévenu de ce qui se passe, le duc de Berry paraît, il franchit les portes, et s'avance seul vers le colonel auquel il reproche durement d'abandonner son drapeau et de renier la croix de Saint-Louis que lui-même lui a récemment attachée sur la poitrine. Mais le colonel reste impassible, et le prince n'est pas plus heureux en s'adressant aux simples soldats qu'il presse inutilement de crier : « Vive le roi ! » Enfin, hors de lui, en proie à la plus violente colère, le prince les menace, et leur ordonne de se retirer. Le colonel hésite un instant, puis il commande par quatre et se porte en arrière, pendant que le duc de Berry rentre dans la ville dont les portes se referment. Par sa présence d'esprit, monseigneur le duc de Berry a évité une collision terrible, mais rien ne dit que les lanciers ne reviendront pas à la charge cette nuit, et cette fois en plus grand nombre. Les troupes de ligne saisiraient avec empressement l'occasion d'en venir aux mains avec la maison militaire, toute l'armée en général ayant en haine les compagnies nobles, qu'elle jalouse en raison de leur situation privilégiée. Elle ne pardonne point à la maison rouge de se recruter presque uniquement parmi les représentants des anciennes familles de noblesse et ne peut

admettre des corps où les simples soldats ont le rang d'officier. Outre l'animosité politique, il y aurait donc la jalousie et les vengeances particulières qui se donneraient libre cours.

Tout cela a décidé Monsieur à se diriger sans retard sur Lille, où un courrier lui a appris la présence du roi. Sa Majesté y est arrivée le 22, à midi, et a donné l'ordre que sa maison militaire vînt le rejoindre au plus tôt. Nous nous sommes donc mis en route, avec tout ce qui est en état de marcher, par la route la plus courte. Le duc de Raguse a décidé de s'éloigner des garnisons frontières et nous prenons constamment les chemins de traverse pour éviter la rencontre de détachements hostiles. Nous nous dirigeons sur Estaires, mais les chemins sont si mauvais que nos chevaux enfoncent dans la boue jusqu'au ventre et ont peine à s'en tirer; d'ailleurs hommes et chevaux sont épuisés par ces cinq jours de marche et absolument rendus par ces fatigues incessantes. Cette pluie continuelle contribue encore à abattre le moral et le physique. Les routes sont noyées. Enfin, avec des difficultés infinies, nous arrivons à Estaires à dix heures du soir pour nous reposer quelques heures, après avoir laissé beaucoup de monde en arrière.

25 et 26 mars. — A une heure du matin tout est de nouveau changé. Monsieur a reçu des nouvelles et apprend que le roi, ne se trouvant plus en sûreté à Lille, a quitté la ville hier soir pour se diriger vers la Belgique. Il faut donc se résigner à changer de direction, car il y a impossibilité à faire entrer dans la place la maison militaire, vu le mauvais esprit des troupes, qui s'opposeraient sûrement à sa venue. Les princes veulent rejoindre le roi et gagner la frontière, qui n'est distante que de deux lieues. Les gardes du corps suffisamment montés vont seuls protéger leur retraite, car les bouches à feu ont été emmenées jusqu'à Armentières, mais n'ont pu aller plus loin, et la plus grande partie des troupes à pied est restée à Béthune avec le gros des fourgons et des bagages. Nous repartons tristement. La route est de plus en plus effroyable, nous suivons toujours des chemins de traverse défoncés et boueux qui se changent à chaque pas en fondrières dangereuses, où nombre de chevaux s'embourbent sans qu'il soit possible

de les en tirer. Les voitures, les fourgons particuliers des princes et le peu d'artillerie amené jusque-là est définitivement abandonné. On se heurte à chaque instant à des troncs d'arbres couchés de distance en distance au travers de la route pour consolider le terrain, et qui flottent dans une boue liquide au milieu de ces dangereux obstacles. La pluie, le vent font rage, et l'obscurité complète rend la marche encore plus pénible et périlleuse. Le désordre et le désarroi s'accentuent encore. Je tâche de remonter le moral de mes pauvres gardes et de les encourager en leur donnant moi-même l'exemple; mais ils lisent sur mon visage mon anxiété et mon chagrin. Découragés par les privations et l'incertitude, ils se demandent avec inquiétude où tendent ces marches et ces contre-marches, vers un but qu'on n'atteint jamais, que la défection des garnisons voisines rend à chaque instant plus périlleuses, et s'inquiètent à juste titre du sort qui va leur être réservé. Je les adjure quand même de faire jusqu'au bout leur devoir, et enfin, au petit jour, nous débouchons près de Neuve-Église, sur la route pavée qui forme la frontière de Belgique. Nous suivons ensuite la chaussée où chaque corps doit se réunir et se grouper. Je cherche alors à rallier mes hommes, et j'arrive à rassembler à peu près tout mon monde; j'y parviens non sans peine : pourtant, mes hommes étant mieux montés peut-être, ma compagnie n'a pas de trop grands vides.

Enfin les princes arrivent, et, après une longue conférence, nous annoncent qu'ils se voient contraints de prendre congé de nous. Chaque commandant de troupes est appelé; Monsieur leur parle en sanglotant, les remercie au nom du roi et les charge de témoigner à la troupe sa douleur et son désespoir d'être obligé de les quitter sans employer le zèle d'aussi braves gens; mais des considérations supérieures arrêtent le roi, qui veut éviter toute effusion de sang. Sa Majesté doit être en sûreté maintenant au delà de la frontière, où l'a escortée le 12e cuirassiers, et il y a tout lieu d'espérer que son exil ne sera pas long. Son Altesse Royale ajoute encore qu'il voudrait pouvoir nous emmener tous, mais que ses modestes ressources ne lui permettent pas d'entretenir des troupes et surtout un aussi nombreux corps d'armée; faire un choix entre nous lui serait impossible; il lui faut donc se résigner à nous licencier

tous, et il va avoir la douleur de se séparer de nous. Il engage alors chacun à retourner dans sa famille, « sûr, ajoute-t-il, que pas un ne manquera à l'appel lorsque le moment sera venu d'employer leur dévouement ». Il nous excite au courage et à la résignation, et nous dit qu'il a le ferme espoir que tout cela finira promptement. « Il en est parmi vous, cependant, ajoute-t-il, que des motifs particuliers forcent impérieusement à s'expatrier et à suivre mon sort et celui de Sa Majesté ; ceux-là sont sûrs de trouver bon accueil et d'être traités aussi bien que possible. »

Le tour de ma compagnie arrive, je m'approche du prince qui me donne sa main à baiser ; je sollicite en pleurant la grâce de l'accompagner : « Je connais votre dévouement, mon cher Reiset, me répond Monsieur, et je sais combien vous nous êtes attaché ; mais la compagnie de Gramont vous est confiée et vous nous êtes plus utile en restant encore ; quand vous aurez rempli votre pénible devoir, venez nous rejoindre ; les fidèles tels que vous seront toujours les bienvenus. »

Lorsqu'il a fini de parler, les larmes coulent, et chacun se regarde en se serrant la main, sans pouvoir prononcer un mot. Enfin les princes prennent le chemin de Neuve-Église pour aller à Ypres, la ville la plus proche, et de là rejoindre le roi. Un petit nombre des nôtres suivent ; tous le voudraient, mais les princes s'y opposent d'eux-mêmes ; environ trois cents gardes du corps et mousquetaires seulement les accompagnent, choisis avec soin parmi les mieux montés.

Chacun suit alors son chemin tristement ; on arrive à Niep sans avoir détourné les yeux. Je monte chez le général de Lauriston [1], qui, depuis la mort de Nansouty, est capitaine des mousquetaires gris, et se trouve chargé du licenciement.

1. Jacques-Alexandre-Bernard Law, marquis de Lauriston, né à Pondichéry en 1768, petit-fils du fameux Law. Entré au service avant la Révolution, il fut promu général dès l'année 1800. Il se distingua non seulement sur les champs de bataille, mais dans plusieurs missions diplomatiques importantes. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de l'impératrice Marie-Louise, et qui remplaça Caulaincourt en Russie comme ambassadeur. Fait prisonnier à la bataille de Leipzig, il rentra en France à la Restauration et fut nommé capitaine des mousquetaires gris. Après avoir suivi le roi jusqu'à la frontière en 1815, il se retira dans sa terre de Richemont pendant les Cent jours et fut créé pair de France à la rentrée du roi. Il devint successivement ministre de la maison du roi, maréchal de France et grand-croix de la Légion d'honneur. Il mourut en 1828.

Nous échangeons quelques mots, suffoqués par notre émotion réciproque, et il me raconte qu'il s'est engagé publiquement par serment à ne plus jamais servir sous d'autre drapeau que celui du roi.

Mes larmes coulent encore; un grenadier à cheval de la garde, ancien dragon de mon régiment, me rencontre et me dit : « Mon général, permettez-moi de vous prendre la main. » Je la lui donne, il la mouille de ses larmes sans pouvoir parler. Mais son silence est expressif.

Nous nous reposons une journée, la consternation est peinte sur tous les visages, chacun est accablé de fatigue et de chagrin.

27 mars. — Nous partons de bonne heure pour Béthune où doit avoir lieu notre licenciement. Sur la route, j'aperçois venant à nous un régiment de cuirassiers, je distingue de loin leur cocarde tricolore et je tremble que, personne ne voulant céder le pas, une collision ne se produise. Je m'avance alors en avant de ma compagnie et, pour prévenir toute manifestation hostile : « Monsieur, lui dis-je brièvement, chacun prend sa droite. » Chacun, alors, sans autre explication, exécute le mouvement commandé. Heureusement la route est large. Nous sommes couverts de boue, avec des uniformes souillés et déchirés, et des chevaux harassés, mais nous nous redressons quand même tandis que défilent les cuirassiers dont la superbe tenue ne nous paraît pas enviable. Notre fière contenance en impose au régiment qui s'éloigne; pas un cri n'est proféré et on garde de part et d'autre le silence le plus complet.

Nous arrivons à Béthune dans la matinée. M. Denniée est chargé par Bonaparte de faire prendre nos chevaux; nous les rendons à deux régiments de chasseurs, et mes hommes ne conservent que leurs armes et leurs porte-manteaux. L'opération se fait avec la plus grande peine; les gardes du corps, les volontaires, les mousquetaires semblent ne pouvoir se résigner à livrer leurs montures; des scènes navrantes ont lieu. Quelques-uns, poussés par le chagrin, se laissent aller à la colère la plus vive et s'emportent contre le colonel de Lauriston qu'ils rendent responsable de cette mesure rigoureuse. On en entend même s'écrier qu'on les a vendus à Bonaparte; j'inter-

viens pour faire cesser ces violences, et je tâche de calmer ces malheureux dont je comprends si bien la peine! On est contraint de fermer les portes de la ville, car un grand nombre veulent s'échapper. Quelques-uns y réussissent et se dirigent vers la frontière pour rejoindre les princes individuellement ou par petits groupes, avec leurs étendards auxquels ils ont juré fidélité. D'autres, au contraire, gardent une attitude menaçante, parlent d'assassiner Bonaparte et se répandent contre lui en imprécations.

Cependant le licenciement continue, les armes sont déposées chez le commandant de place, et les chevaux des gardes du corps, au nombre de cinq cents, sont dirigés avec leurs selles et leurs brides sur Arras. Le général Teste[1] avait quitté la ville, le 26, à midi, sur l'ordre du comte d'Erlon, pour se rendre à Béthune et y opérer le désarmement des gardes du corps, des gardes de la porte, des auxiliaires et des Cent Suisses. Dans la même journée toutes les troupes d'infanterie restées à Béthune, et comprenant la maison rouge presque tout entière, avaient été réunies sur la place, et on leur avait lu les adieux des princes, donnant lieu aux mêmes scènes de désespoir. Quant à l'artillerie des gardes du corps commandée par le général Digeon, on l'a envoyée directement d'Armentières à Lille avec les fourgons. Le général de Lauriston procède aux dernières opérations du licenciement des quatre compagnies, il distribue leurs passeports aux officiers, dont une partie se dirige sur Albert, petite ville située loin des routes que suivent les troupes. Deux petits corps sont ainsi formés, l'un de cent hommes à pied, l'autre de cent hommes montés. Beaucoup de gardes déclarent que leurs chevaux sont leur propriété personnelle et le général de Lauriston les autorise à les emmener. Enfin, je vise les feuilles de route qu'on vient de délivrer et chacun, étant libre, prend la direction qui lui convient.

28 *mars*. — Les officiers déjeunent tous ensemble une

1. François-Antoine, baron Teste, né dans le Gard en 1775, et volontaire à dix-sept ans, devint général en 1805. Il fit avec honneur presque toutes les campagnes de l'Empire et joua un rôle particulièrement glorieux pendant la campagne de Russie et celle de 1813. A la Restauration, il obtint le commandement d'une subdivision à Arras, mais se rallia en 1815 à Napoléon dont il commanda l'arrière-garde après Waterloo. A la seconde Restauration, il fut mis en disponibilité.

dernière fois et nous partons ensuite. A Trinquette, nous rejoignons la route de Saint-Pol à Arras, nous déjeunons à la poste, et nous nous séparons, après nous être fait nos adieux le cœur navré. MM. de Pellan[1], de Lajarte, de Lagarde, d'Ombideau et de la Salette me suivent et nous allons par la traverse coucher à Bagnières au delà de Fresneut; nous y sommes bien mal, empilés tous les six dans une pauvre chambre et un mauvais cabinet. Pourtant nous remercions avec effusion le brave curé qui, au risque de se compromettre, a voulu nous recevoir dans son modeste presbytère et nous a accueillis de son mieux.

29 mars. — Nous partons à neuf heures en passant par Saint-Riquet, et nous arrivons à Aly et de là à Long, où nous sommes à trois heures de l'après-midi; nous allons au château de M. de Gaubert, qui nous donne des renseignements sur notre route. Nous rencontrons à chaque instant des troupes passées à Bonaparte qui se rendent à la frontière; nous nous rangeons sur les côtés de la route pour les laisser passer; la plupart semblent animés envers nous de sentiments peu bienveillants, les officiers cependant sont convenables, et l'un d'eux réprimande vertement quelques soldats qui semblent nous tourner en dérision. M. de Pellan nous quitte pour aller plus loin avec trois de ces messieurs. Je reste seul avec M. de la Salette; nous logeons dans une auberge où nos chevaux sont très bien, mais où l'on ne nous donne qu'un méchant grabat. M. de Gaubert nous a appris les nouvelles. Le roi est parti pour Ostende dans la journée du 23 mars, vers trois heures de l'après-midi, et le soir même toutes les troupes de la garnison de Lille ont arboré la cocarde tricolore. Le duc d'Orléans, jugeant qu'il n'y avait désormais plus rien à faire ni à tenter, et rassuré en même temps de savoir le roi en sûreté, s'est décidé à quitter Lille la même nuit et à aller en Angleterre rejoindre sa femme et ses enfants. Il a fait en somme ce qui

1. Jean-Louis-Marie, comte de Pellan, né à Guérande le 26 juin 1753, lieutenant-adjudant-major; le chevalier d'Ombidau de Crouseilles, sous-lieutenant; Aubin-Louis-Joseph Joubert de la Salette, brigadier; Étienne Petitjean de Lagarde, garde, et M. de Lajarte, également garde, servaient tous à la compagnie Gramont.

était en son pouvoir et on ne peut lui décerner que des éloges; c'est l'esprit déplorable des troupes qui a rendu la position du roi impossible à Lille, et le duc de Trévise était si peu sûr des soldats que pour garder, rue de Tournai, l'hôtel de la Préfecture où devait descendre Sa Majesté, il avait mis comme factionnaires des officiers au lieu de simples soldats.

Il est extrêmement malheureux que les troupes aient été ramenées du camp de Péronne dans la ville, car, sans leur présence, la maison militaire eût pu rejoindre le roi et lui former une garde suffisante pour sa sûreté. La population, elle, était on ne peut mieux disposée; lorsque le roi est entré à Lille, c'était jour de marché, et les habitants des campagnes aussi bien que ceux de la ville l'avaient accueilli avec acclamations. Le maréchal Macdonald a accompagné le roi jusqu'à la frontière, à Menin, avec le 23e cuirassiers qui lui servait d'escorte; puis, sur le désir de Sa Majesté, qui a pensé que sa présence en France pourrait être utile, il a rebroussé chemin. En remerciement de sa fidélité et de son dévouement, le roi lui a remis une tabatière avec son portrait entouré de diamants. Le comte de Brigode, chez lequel il a logé pendant son séjour, a reçu le collier de commandeur de la Légion d'honneur. Pourrait-on croire que, au milieu du désarroi général, dans ces circonstances tragiques, le prince de Condé, qui était venu rejoindre le roi, a poussé l'aberration jusqu'à s'informer si Sa Majesté ferait le lendemain, jeudi saint, la cérémonie du lavement des pieds à douze pauvres, comme c'était l'antique usage des rois de France!! Le roi l'a regardé sans répondre et s'est contenté de hausser les épaules. Le pauvre prince n'a plus toujours les idées nettes et ne jouit plus par moments de toutes ses facultés, c'est sa seule excuse.

Il paraît que Sa Majesté avait quitté Paris si vite que l'on n'avait eu que le temps de jeter à la hâte un seul rechange dans un porte-manteau; dans l'affolement du départ le porte-manteau a été perdu ou volé et le roi s'est trouvé sans chemises ni chaussures. On a couru toute la ville pour trouver des pantoufles assez larges pour soulager Sa Majesté, que la goutte tourmente, et dont les pauvres pieds ne peuvent supporter que des chaussures molles et d'une ampleur démesurée.

30 mars. — Je pars avec La Salette pour Oisemont et nous rejoignons la grand'route. Avant de descendre la côte qui mène à Blangy, nous rencontrons une grande berline dans laquelle se trouve madame de Vaudreuil qui rejoint les princes. Elle me reconnaît et s'arrête pour me parler, me dit qu'elle gagne la frontière et s'informe de ce que je vais faire. Je lui explique que je rentre en France pour assurer la sécurité de ma femme et de mes enfants et m'entendre avec mon frère, puis que mon premier soin sera de venir rejoindre les princes. Elle me souhaite bonne chance, bon courage, et s'éloigne. Elle a eu le temps cependant de me donner quelques nouvelles de Paris : elles sont navrantes; depuis cinq jours, Napoléon est aux Tuileries où il parle et agit en souverain; il est entré dans Paris le soir même du départ du roi; la moitié de la France est déjà de nouveau soumise à son autorité. Nous laissons nos chevaux à Blangy, en recommandant à nos domestiques de prendre la route de Saint-Germain pour y demeurer jusqu'à ce que je leur envoie des ordres. C'est Jean qui est chargé de la conduite.

Les moyens de transport sont rares et les communications difficiles; nous partons cependant en poste et en carriole pour Rouen, mais à Foucarmont il n'y a plus aucune espèce de voiture, ni carriole, ni charrette; nous partons alors à franc étrier sur de très mauvais chevaux. Je suis mortellement inquiet de tous les miens dont je n'ai pas de nouvelles et qui ne savent rien de mon sort, je brûle le pavé et pars en avant, laissant en arrière La Salette, dont la monture ne peut me suivre. J'arrive à Neufchâtel, où je m'occupe de moyens de transport pour pouvoir repartir dès le lendemain matin.

31 mars au matin. — Je parviens à trouver une mauvaise carriole à prix d'or. La Salette a réussi, malgré sa monture, à me rejoindre dans la nuit, aussi je ne veux pas perdre une minute; avant le jour, à quatre heures du matin, nous nous mettons en route pour Rouen où nous arrivons chez mon frère[1]. Je ne trouve à la recette générale que ma belle-sœur

1. Jacques de Reiset, receveur général des finances du département du Haut-Rhin, puis du Mont-Tonnerre et de la Seine-Inférieure, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur (1771-1836).

Colette, fort inquiète, et j'apprends que Jacques est à Paris. Il devait revenir hier soir, je me décide à l'attendre. Nous sommes inquiets de ce retard, quoique sa situation de receveur général des finances doive le mettre en dehors des événements politiques.

31 mars, quatre heures. — Il est près de quatre heures. Jacques n'est pas encore arrivé; je tiens pourtant absolument à le voir et à le consulter, surtout à son retour de Paris où il aura vu Amélie et où il pourra m'informer de tout ce qui doit me guider dans ma conduite. Je reste donc jusqu'à demain à cinq heures du matin et partirai pour Paris par Saint-Germain. Il me tarde d'embrasser ma femme et mes enfants, et je suis bien impatienté d'être obligé d'éloigner de deux jours ce plaisir-là. Heureusement, mon frère Lolo[1] les a vus il y a trois jours, et tous allaient bien.

1er avril. — Nous partons pour Paris par la diligence sans avoir vu arriver Jacques. En arrivant je cours à son hôtel et j'apprends qu'il est parti il y a quelques heures pour rentrer à Rouen. Il était resté à Paris une demi-journée de plus dans l'espoir de me voir arriver. Mais il a pris un autre chemin, et nous nous sommes croisés en route. J'apprends par une lettre de M. d'Aigremont[2] que mes chevaux ont été arrêtés à Amiens, et je doute fort que je puisse parvenir à me les faire rendre. C'est en vertu des ordres donnés par le chef de bataillon Rey, aide de camp de Bonaparte, que cela a eu lieu. Mes deux domestiques, pris de peur, sont partis sans rien dire à personne, et M. d'Aigremont a fait placer mes chevaux dans le quartier du 5e de lanciers, où ils sont soignés.

Il me dit qu'il n'a pas trouvé de meilleur moyen de me les conserver, car ils auraient indubitablement été enlevés sur la route par les traînards des corps qui prennent tout ce qu'ils

1. Louis de Reiset, capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur (1799-1852).

2. Le baron d'Aigremont, maréchal de camp, embrassa tout jeune la carrière militaire et combattit glorieusement à Wagram, après avoir pris part aux principales campagnes de la Révolution et de l'Empire. Sa belle conduite en Espagne lui valut le grade de général. Il se rallia en 1814 à Louis XVIII, qui lui donna la croix de Saint-Louis.

rencontrent. Le petit chariot qui m'appartient a été également mis à l'abri. M. d'Aigremont me dit bien de me pourvoir à Paris d'un ordre pour pouvoir les faire reprendre, mais c'est précisément ce que je ne veux et ne puis faire.

3 avril. — Je n'ose faire aucune démarche pour réclamer mes chevaux, j'évite d'attirer l'attention sur moi, et je me dissimule le plus que je puis. Le 30 mars, Napoléon a donné l'ordre de faire le dépouillement de tous les officiers de la Maison, et d'arrêter tous ceux qui pourraient être dangereux. Voilà deux nuits que je découche pour éviter de signer un serment à Bonaparte. Mon frère m'écrit ce matin, il m'engage à venir chez lui à Rouen avec Amélie et les enfants pour y attendre les événements; mais je ne puis accepter son offre, je crains qu'on ne vienne m'y poursuivre et qu'on ne me force à signer ce que ma conscience réprouve, et ce que je suis décidé à ne pas tenir.

Le roi, qui en abandonnant Lille s'était dirigé vers Ostende, avait eu l'intention de se retirer à Dunkerque, mais, devant la rapidité des événements, il a abandonné cette idée, et il est parti pour Gand le 31 mars.

4 avril. — La duchesse d'Angoulême a dû quitter Bordeaux le 1er avril. Depuis le 10 mars, date à laquelle cette héroïque princesse a reçu la nouvelle du débarquement de Napoléon, elle a constamment lutté pour la défense de la royauté, et elle a montré une présence d'esprit et une activité infatigables. Les habitants n'ont pas cessé de témoigner de leurs sentiments royalistes par des démonstrations enthousiastes ; le 5 mars, elle était arrivée en gondole sur la Gironde avec le duc d'Angoulême et, lorsqu'elle était montée en voiture, vingt jeunes gens et vingt jeunes filles vêtus de blanc s'étaient attelés au carrosse pour le traîner eux-mêmes à travers les rues jonchées de fleurs. Quel contraste entre cette entrée triomphale, et ce départ hâtif vingt-six jours plus tard dans la nuit noire, au milieu des éléments déchaînés, avec la crainte incessante de tomber entre les mains des troupes en révolte ! La garnison, en effet, qui d'abord avait manifesté quelque tiédeur, est devenue peu à peu tout à fait hostile ;

c'est en vain que la princesse est allée elle-même dans chaque caserne pour lui rappeler ses serments. Le général Clauzel[1] est entré à Bordeaux, et la duchesse d'Angoulême a dû s'éloigner en toute hâte pour ne pas devenir sa prisonnière. Lorsqu'elle s'est embarquée à Pauillac sur le petit bâtiment qui devait la conduire en Angleterre, ses fidèles lui ont demandé comme dernière grâce avant de la quitter quelque chose qui lui eût appartenu, de quelque peu de valeur que ce pût être. Elle leur a distribué les fleurs et les rubans qui ornaient sa coiffure, et ils se les sont pieusement partagés.

Voilà donc passée à l'Empereur la première ville qui ait arboré l'an dernier le drapeau blanc, et qui, il n'y a pas un mois, en célébrait l'anniversaire!

Quant au général Clauzel, il y a quelques mois seulement qu'il a été nommé par le roi grand-croix de la Légion d'honneur, inspecteur général d'infanterie, et qu'il a fait à Toulouse au duc d'Angoulême une réception fastueuse.

De pareilles trahisons sont écœurantes.

5 avril. — Il paraît que Sa Majesté a connu la résolution du congrès de Vienne dans la nuit qui a précédé son départ de Lille; cette nouvelle de l'armement de toute l'Europe contre Bonaparte a grandement satisfait le roi. Comment, en effet, pouvoir supposer qu'il pourrait résister à d'aussi grandes forces au milieu des divisions qui partagent la France, et qu'il a maintenant à se défendre non seulement contre le dedans, mais encore contre le dehors?

6 avril. — Le duc de Gaëte a repris le portefeuille des finances; on ne peut le lui reprocher, puisque, l'an dernier, il s'est retiré à l'écart et, depuis, n'a guère quitté Vic-sur-Aisne;

1. Bertrand, comte Clauzel, né en 1772 à Mirepoix (Ariège), mort en 1842. Engagé volontaire en 1791, il conquit rapidement tous ses grades et fit preuve des plus grandes capacités. Louis XVIII l'avait nommé inspecteur général d'infanterie, chevalier de Saint-Louis et grand officier de la Légion d'honneur, mais Clauzel, oubliant ses nouveaux serments, se rallia à l'Empereur. Compris par le roi dans l'ordonnance de 1815 à la deuxième Restauration, il se réfugia en Amérique d'où il ne revint qu'après l'amnistie de 1820. Député de Rethel en 1827, puis gouverneur général de l'Algérie en 1830, il fut nommé maréchal de France par le roi Louis-Philippe.

il est revenu d'un air modeste avec sa poudre, sa queue et sa coiffure à l'oiseau royal, et, s'il n'était si singulièrement entouré, on pourrait croire qu'il n'a jamais quitté la place; mais quels singuliers collaborateurs on lui a donnés : Carnot à l'intérieur, le duc d'Otrante à la police, le maréchal Davout à la guerre, le duc Decrès à la marine et Caulaincourt aux affaires étrangères!

Le duc de Bourbon avait été envoyé le 13 mars comme gouverneur général des divisions militaires de l'Ouest; il se flattait que la Vendée, le Maine et l'Anjou se lèveraient au premier appel, mais c'était, hélas! de pures illusions; le 26, il a dû quitter pendant la nuit Beaupréau où il s'était réfugié, il a gagné les Sables-d'Olonne et s'est embarqué pour Santander.

7 avril. — On espère encore du gouvernement provisoire installé à Toulouse par le duc d'Angoulême avec M. de Damas et M. de Vitrolles; malheureusement, si la population l'accueille avec enthousiasme, les troupes continuent à lui témoigner la même froideur. Il paraît qu'à Nîmes l'argent qu'il a distribué aux soldats leur a servi à boire à la santé de l'Empereur et que des colonels ont refusé pour leurs officiers les croix que le prince leur offrait.

Le 29 mars, pourtant, il est entré à Montélimar; son armée est déjà nombreuse et se renforce tous les jours de volontaires qui sont très nombreux dans le Midi; la basse classe donne beaucoup, et le peuple, qui est très religieux, est en même temps très royaliste. Le prince espère arriver à reprendre Lyon, que Bonaparte a laissé très dégarni de troupes. On donne le nom de Miquelets à ces jeunes volontaires qui sont très convaincus, mais très exaltés, et qui inspirent une grande frayeur. Presque partout ailleurs les nouvelles sont désastreuses : le maréchal Suchet a proclamé l'Empire à Strasbourg et le duc de Bellune a dû s'enfuir en Belgique, tout son corps d'armée ayant passé à Napoléon. En Bretagne, lorsque le duc de la Trémoille est allé à Rennes sur l'ordre du duc de Bourbon pour y lever des volontaires, il n'a trouvé que des troupes et une population appelant l'Empereur de tous leurs vœux.

8 avril. — Depuis plusieurs jours je cherche un asile où je puisse être en sûreté avec ma femme et mes enfants; je me trouve trop exposé en restant chez moi, quelque précaution que je prenne pour rester ignoré. On m'a indiqué hier une maison de campagne avec un grand jardin dans le département de Seine-et-Marne, qui semblerait nous convenir, car l'endroit est des plus isolés. Je puis faire mon deuil de mes chevaux; par un ordre daté d'avant-hier, Bonaparte les a fait prendre tous sans vouloir admettre que personne de la Maison eût le droit de les conserver. Il a exprimé son mécontentement du petit nombre de chevaux rentrés.

10 avril. — J'ai loué hier la maison en question à raison de mille francs par an, dont j'ai payé la moitié d'avance. Cette petite habitation se trouve à Brou, entre Chelles et Lagny; nous partons aujourd'hui. Je n'ai pas voulu chercher plus longtemps et me suis empressé de prendre ce qu'on m'avait indiqué, car le temps pressait, et chaque quart d'heure écoulé était un retard pernicieux. Nous aurons l'avantage d'être dans un pays tranquille, chez de très braves gens et dans un département dont nous connaissons le préfet. Mon propriétaire s'appelle M. Guibert; je crois n'avoir rien à craindre de lui. Il me restera toujours la ressource de m'adresser au duc de Gaëte si je me trouve dans une trop mauvaise position, et d'ailleurs je crois pouvoir compter aussi sur le ministre de la police. Je me fais adresser mes lettres chez M. Michel, place Vendôme, qui les remettra à ma belle-mère[1], rue de Vendôme, n° 17. Elle me les fera parvenir. On ne peut lire dans l'avenir et il est impossible aujourd'hui de former des conjectures, mais après ce que nous avons vu, il peut arriver ce que l'on imagine de plus incroyable.

11 avril. — Le duc d'Angoulême, qui avait eu un brillant succès le 2 avril à Loriol et était entré le même jour à Valence, a éprouvé un revers trois jours plus tard; la plus grande partie de ses troupes a passé à l'ennemi et il a dû évacuer la ville. Nous sommes ici parfaitement, le site est délicieux et mes enfants

1. Henriette Bénédictine du Liège, comtesse de Fromont.

tout heureux. Nous le serions aussi si nous étions dans une position ordinaire.

13 avril. — Nous vivons tout à fait retirés et l'économie la plus stricte préside à tous mes arrangements. Satisfait de voir les miens en sûreté et d'être inconnu ici, je sors le moins possible pour ne pas éveiller l'attention. Le décret du 25 mars paru au *Moniteur* exile à trente lieues de Paris les officiers de la maison civile et militaire du roi et ceux des volontaires royaux; heureusement, personne ne nous connaît. Les enfants et Amélie vont bien ; mais je souffre cruellement de la privation de nouvelles, qui me parviennent difficilement.

Je viens d'apprendre qu'une dépêche arrivée de Lyon il y a trois jours annonçait que le duc d'Angoulême avait été battu par Grouchy qui l'a fait prisonnier. Les derniers espoirs s'évanouissent.

15 avril. — On fait courir sur Carnot un triolet fort réussi, à propos du titre que lui a imposé l'Empereur :

Connaissez-vous monsieur Carnot?
C'est un républicain farouche;
L'Égalité, voilà son lot.
Connaissez-vous monsieur Carnot?
Mais on l'apaise par un mot,
Un seul mot lui ferme la bouche;
Appelez-le : comte Carnot.

Le lendemain, en effet, de sa nomination au ministère de l'intérieur, il a reçu, à son vif mécontentement, le titre de comte, qui ne cadre guère avec ses idées égalitaires et dont il sent tout le ridicule. Depuis qu'il est au pouvoir, il a pourvu de préfectures et de situations importantes dans l'administration publique nombre de gens sans aveu, dont le seul titre à les mériter est d'avoir pondu d'indignes pamphlets ou de violentes diatribes contre le roi et les princes.

Il paraît qu'aux Tuileries l'Empereur a remonté sa maison comme par le passé : il y a messe en musique tous les dimanches et représentation théâtrale toutes les semaines. Tout l'ancien personnel impérial a repris sa place; le roi Joseph est arrivé le 23 mars, il est logé au Palais-Royal; le roi

Jérôme le 27. Lucien également est venu, mais il est déjà reparti. On attend Madame Mère et le cardinal Fesch, il n'y a que l'impératrice et le roi de Rome qui ne s'annoncent pas.

16 avril. — La princesse Louise de Condé est, paraît-il, arrivée à Londres après une véritable odyssée. Dans la nuit du 19 au 20 mars un exprès de M. de Blacas est venu la réveiller et lui apprendre le départ subit du roi. Surprise au milieu de la nuit, la pauvre princesse, qui vit absolument retirée du monde, n'a pas pu se décider à partir et à prendre les mesures nécessaires; le matin, au petit jour, elle est sortie du petit pavillon qu'elle habite, et s'est trouvée rue de Babylone sur le trottoir à cinq heures du matin, avec mademoiselle de Rosière. Ce n'est pas cette ancienne religieuse, qui n'a guère plus d'expérience qu'elle des choses de ce monde, qui a pu lui être d'une grande utilité. Enfin toutes les deux, après de longues hésitations, se sont réfugiées chez de braves gens qui ont consenti à les cacher et leur ont facilité les moyens de fuite. Il est probable au reste qu'on n'eût guère songé à les inquiéter, et que ces deux pauvres femmes, qui ont passé la moitié de leur vie dans des couvents, ne portaient guère d'ombrage à l'Empereur. Il faut ajouter que la princesse est fort étrange et que sa vie n'a été qu'une longue suite d'aventures extraordinaires. Elle a essayé de nombre de couvents dont aucun ne lui a plu et qu'elle a tous successivement abandonnés. Enfin lorsqu'elle est rentrée en France, en 1814, c'est chez sa belle-sœur, la duchesse de Bourbon, qu'elle s'est installée. L'idée a semblé bizarre, étant donnés les rapports difficiles qui existent entre le duc et la duchesse de Bourbon. On l'eût certainement laissée aussi tranquille que la duchesse douairière d'Orléans, qui s'est cassé la jambe au moment où elle montait en voiture pour s'éloigner de Paris.

Depuis que je suis de retour, je suis en butte aux obsessions incessantes de plusieurs de mes amis qui voudraient me voir reprendre la situation que j'occupais avant le départ du roi. On me repète sans cesse que je suis dégagé du lien que j'avais contracté, par celui même pour lequel je l'avais formé, et que le roi, en quittant la France, a délié de son serment l'armée tout entière; j'ai rempli mon devoir autant qu'il

m'a été possible ou permis de le faire, mais je n'estime point que le licenciement m'ait rendu ma liberté d'action.

On a beau me répéter qu'il est bien différent d'avoir aidé à la réussite de l'entreprise de Napoléon ou de se soumettre aux événements acquis, je ne me laisse pas convaincre, et c'est en vain que l'on me répète que même en changeant de maître on sert toujours sa patrie. Je croirais m'avilir et manquer à l'honneur en écoutant de pareilles suggestions, et mon plus vif désir est d'aller rejoindre les princes. Si j'ai servi mon pays pendant la République et l'Empire, j'ai toujours soigneusement borné mes services à mon état, et c'est à la pointe de mon épée que j'ai gagné tous mes grades. Ma liberté de conviction reste donc entière, car ni moi ni aucun des miens n'avons pris part à aucun mouvement politique. Grâce à Dieu, ma belle-mère et tous nos parents à Paris pensent comme moi et ne me reprocheront pas en sacrifiant ma personne de sacrifier aussi ma famille. La résistance ne sera pas pardonnée, mais je fais bien volontiers le sacrifice de mon avenir et de notre fortune pour rester fidèle à ma foi.

18 avril. — Avant-hier dimanche, Napoléon a passé la revue de la garde nationale; cette revue avait été remise déjà à plusieurs reprises tant les hommes faisaient défaut, mais l'enthousiasme n'a pas augmenté, paraît-il, et les douze légions n'étaient rien moins que nombreuses; on n'y voyait guère, m'a-t-on dit, que des employés du gouvernement qui craignaient une disgrâce en s'abstenant de paraître. Il y avait même des compagnies composées tout au plus de six ou sept hommes. Bonaparte a passé au galop devant le front des troupes qui ont ensuite défilé devant lui, mais il y a eu peu d'acclamations, bien que Napoléon ait annoncé qu'il rendait les décorations accordées par le roi. On a remarqué son air sombre et maussade. Cela ne ressemble guère à l'accueil fait au roi à la dernière revue du 9 mars.

20 avril. — Le duc d'Angoulême s'est embarqué le 16 avril à Cette, avec une suite de dix-sept personnes, sur un vaisseau suédois qui l'a transporté en Espagne; après avoir remporté quelques succès et espéré ramener à la bonne cause le Midi

tout entier, il s'est vu peu à peu abandonner successivement par toutes ses troupes et il est resté seul avec le comte d'Ambrugeac, qui a montré une fidélité inaltérable.

Il faut rendre cette justice à Grouchy, qu'il a agi avec le prince avec une courtoisie trop rare, hélas! dans l'affreux temps où nous vivons. C'est grâce à lui qu'après avoir avoir capitulé il a pu gagner Cette. On a même été jusqu'à dire que Grouchy a outrepassé ses instructions en laissant le prince s'embarquer. C'est la ruine définitive de nos dernières espérances. Cette prise d'armes a duré en tout vingt-cinq jours et le duc d'Angoulême y a déployé une bravoure et une énergie incontestables. Le prince et sa noble femme se sont montrés dignes l'un de l'autre. Marseille, qui avait tenu bon jusqu'à présent et était restée la dernière ville fidèle, vient de se soumettre à son tour en apprenant la retraite du duc d'Angoulême. Cent coups de canon tirés aux Invalides ont annoncé le 16, aux habitants de Paris, la soumission à Napoléon de la dernière ville de France restée fidèle à son roi.

21 avril. — On m'a dit aujourd'hui que l'Empereur a été fort mécontent qu'on ait laissé s'embarquer le duc d'Angoulême. Il avait, prétend-on, le singulier projet de le faire prisonnier pour l'échanger avec l'impératrice Marie-Louise. Napoléon souffre cruellement de ne pas l'avoir près de lui, et plus encore de l'éloignement de son fils; il suppose, ce qui est vraisemblable, qu'on ne leur permet pas de venir le rejoindre. Il se rend compte, en outre, de tout le tort que leur absence fait à sa cause, et quelle force leur présence apporterait au rétablissement de l'Empire.

Pour remédier à ce fâcheux état de choses, on s'est avisé d'un plaisant stratagème qui a, fort heureusement, piteusement échoué. Le gouvernement a fait faire des affiches annonçant le retour de Marie-Louise et de son fils. On y racontait qu'elle avait couché à Rambouillet, puis fait son entrée à Paris, où un peuple en délire avait dételé sa voiture et l'avait traînée en triomphe. Les affiches en question, bien entendu, n'étaient destinées qu'aux départements éloignés, ceux du Midi principalement; mais, par suite d'une erreur, on en a envoyé un paquet à Rambouillet, où le maire, se conformant exactement

à ses instructions, a affiché le tout sur les murs de la ville. Lorsque, en haut lieu, on s'est aperçu de la méprise, on a fait arracher les affiches, mais l'effet était produit et il a été désastreux pour le gouvernement.

25 *avril.* — Non seulement les puissances étrangères continuent à ne vouloir entretenir aucuns rapports diplomatiques avec Bonaparte, mais elles font ouvertement leurs préparatifs de guerre. Celui-ci de son côté ne reste pas inactif. On organise six régiments de tirailleurs et six de voltigeurs; de plus, tous les hommes en congé absolu sont rappelés sous les drapeaux.

27 *avril.* — Ma belle-mère m'apprend qu'on est venu chez moi à Paris me faire des offres pressantes de service; pas un instant je n'hésite à les refuser; je tiendrai avec fidélité les engagements que j'ai pris. J'ai pu faire répondre que j'étais alité, souffrant, et à la campagne loin de Paris.

Mon frère Louis a été sollicité par une députation de la ville de Rouen pour prendre le commandement de la garde nationale. Il a refusé.

29 *avril.* — Le rappel sous les drapeaux excite un enthousiasme fort modéré ; beaucoup des hommes rappelés refusent de partir, et ils sont en si grand nombre que la gendarmerie ne pourra pas avoir grande action contre eux.

2 *mai.* — La convention de la Palud signée par le duc d'Angoulême avait assuré aux volontaires royaux la protection des autorités pour retourner chez eux; les malheureux qui s'y étaient fiés ont tous été attaqués. Les habitants des campagnes et des bourgs de certaines parties du Midi ont été indignes pour ces malheureux miquelets qui regagnaient leurs foyers avec la feuille de route qu'on leur avait délivrée. Ces pauvres gens, qu'on avait logés et accueillis quand ils étaient armés et vainqueurs, ont été insultés et repoussés partout quand ils sont revenus battus et sans armes. On leur a fait payer bien cher leurs vantardises et leurs rodomontades qui n'étaient pourtant pas bien effrayantes. Pour se venger de

quelques-uns, braillards ou pillards peut-être, on a traqué ces misérables comme des bêtes fauves après les avoir poursuivis à coups de fourche. Leur scapulaire cousu sur leur poitrine, la fleur de lys rouge qui décorait leurs pauvres vêtements les faisaient facilement reconnaître à défaut de cocarde blanche; au Pont-Saint-Esprit on en a noyé dans le Rhône et aux portes de Nîmes on en a massacré un grand nombre; il en a été de même dans les Alpes et dans les Cévennes. Toutes ces bandes se composaient pour la plupart d'hommes sans éducation aux instincts grossiers, mais presque tous étaient honnêtes et courageux. En se voyant traiter d'une façon si affreuse, ils ont déclaré qu'ils voulaient servir le roi malgré lui et qu'ils se feraient justice eux-mêmes puisqu'on ne la leur faisait pas. Ces malheureux, au cerveau exalté et mystique en même temps, faisaient leurs prières en commun et s'entraînaient en chantant en chœur des complaintes, dont l'une, qu'on m'a procurée, me semble touchante; en voici deux couplets :

Loin de la belle France,
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa cruelle absence!

— Si d'Angoulême était ici,
Mon cœur n'aurait plus de souci!

O France, ô ma patrie!
Que devient ton honneur
Quand on te sacrifie
Au Corse usurpateur!

Pour une cause impie
On veut armer nos bras,
Préférons le trépas
A cette ignominie.

— Louis, tu veux notre foi!
Crions toujours : Vive le roi!

Dans ces moments de crise,
Quel que soit notre sort,
Voici notre devise :
Les Bourbons ou la mort!

3 mai. — Voici ce que m'écrit de Colmar ma sœur Mimi[1] : « Le général Rapp[2] est venu nous voir et nous a demandé de tes nouvelles avec tout l'intérêt possible; nous lui avons dit avec un peu d'embarras que tu étais fort souffrant en ce moment que tu nous mandais qu'à peine si ton bras blessé te permettait de nous écrire quelques lignes et que tu désirais rester à l'écart sans nous expliquer autrement. — Oui, oui, je vois bien qu'il s'entête, a-t-il répondu, c'est un brave garçon que Tony, un homme d'honneur, et qui, lorsqu'il le voudra, sera avantageusement placé; sa fidélité est louable, sans doute, mais il faut savoir se soumettre aux événements. Dites-lui de ma part que l'Empereur sait rendre justice à ceux qui ont fait leur devoir jusqu'au bout. Dites-lui qu'il se hâte, d'ailleurs le roi lui-même a licencié toute l'armée, cela ne le met-il pas à l'aise? — J'ai gardé le silence, et il n'est plus revenu sur ce sujet; il nous a beaucoup parlé de toute la famille et a dit les choses du monde les plus obligeantes à maman pour elle et pour chacun de ses enfants. »

6 mai. — Bonaparte a quitté les Tuileries depuis quelques jours pour s'installer à l'Élysée; on s'étonne de ce changement. Cela ne l'empêche pas de se rendre à la messe en musique le dimanche aux Tuileries où il y a réception et audience. Malgré tout cet appareil, les mauvais symptômes qu'on remarque depuis quelque temps s'accentuent, et l'opinion fait tous les jours de nouveaux progrès contre lui. L'enthousiasme des premiers temps, d'abord si grand, s'affaiblit maintenant peu à peu d'une façon incontestable; la principale cause est l'effroi que cause la perspective de la guerre. Napoléon a beau affirmer que la paix ne sera pas troublée, les décrets pour rappeler les hommes en congé, la mobilisation de la garde nationale et les préparatifs qu'on fait partout sont la meilleure preuve que la guerre est inévitable, et qu'il s'y attend.

1. Marianne Jeanne de Reiset, née en 1768, morte en 1853, fiancée à Kléber, puis mariée au chevalier de Schiélé, secrétaire du roi, commissaire des guerres, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur.

2. Le général comte Rapp, né à Colmar en 1772, dans une situation des plus modestes, avait de grandes obligations à la famille de Reiset, qui l'avait fait instruire et lui avait félicité ses débuts, lorsqu'il s'était engagé à seize ans.

De plus il est bien certain que les trois quarts des maires sont opposés à l'Empereur et que beaucoup de préfets et sous-préfets maintenus par le roi ne témoignent pas d'un grand enthousiasme. Quant au clergé, il est tout acquis au roi. Il y a un changement notable dans l'attitude de la population dans beaucoup de provinces. Ma sœur Stackler m'écrit d'Alsace que, dans les villes et les campagnes, les prêtres tonnent contre l'usurpateur et menacent de l'enfer les paysans qui obéissent au décret sur la garde nationale ; j'ai su également que l'évêque de Soissons, que j'ai vu maintes fois chez ma belle-mère à Vic-sur-Aisne, a écrit au ministre qu'il ne reconnaissait pas d'autre souverain que Louis XVIII. Cela est vraiment de bon augure.

16 mai. — Il a paru, il y a deux jours, un décret de Bonaparte annulant tous les grades accordés depuis le 11 avril 1814 aux officiers servant dans la maison du roi. Il décide qu'ils reprendront leur situation précédente et seront employés en cette qualité. Ceux qui refuseraient seront destitués par le seul fait de leur non-acceptation. Cette mesure est absolument inique.

20 mai. — On revient à la charge pour me forcer à reprendre du service ; les offres deviennent des ordres des plus impératifs, et les conseils se changent en menaces. Après le décret du 14, je devais m'y attendre ; si je n'avais été si souffrant, il y a longtemps que je me serais mis en route.

21 mai. — Je décide mon départ ; je n'ai que trop tardé, mais il est difficile de passer en Belgique en raison des corps français stationnés sur les frontières. J'estime cependant que je peux mettre environ cinq jours au plus. Je me munis d'une somme ronde en louis d'or que je porterai constamment sur moi cousue dans une ceinture. Cette précaution est bonne à prendre, car l'argent est rare ici comme là-bas, et je ne veux être à charge à personne. Il me tarde d'être auprès du roi et des princes dont j'aurais voulu ne point me séparer.

VICOMTE DE REISET

LA BECQUÉE[1]

V

L'ONCLE A LA MODE DE BRETAGNE

Par l'effet d'une grâce merveilleuse, que Dieu n'accorda jamais qu'à l'extrême jeunesse ou à grand-père Fantin, dans ce voyage qui ressemblait à un exil, je voyais tout en rose. Langeais! l'oncle Goislard, ou mieux : « l'oncle à la mode de Bretagne » ! c'étaient des mots qui, depuis les genoux de ma nourrice, tintaient des airs de fête à mes oreilles. On m'avait appris que Langeais était au bord d'un fleuve dix fois plus large que nos rivières, et possédait un château du moyen âge, avec des créneaux, des meneaux, des douves, et tout ce qui s'ensuit. A Langeais, Félicie et grand'mère avaient été jeunes, et cette seule circonstance en faisait un pays de Cocagne. En outre, je comptais n'y voir que des dames « outrageusement décolletées », ce qui ne touchait que ma curiosité, mais très vivement. Tout cela ne fleurait-il pas le conte de fées ? Et j'étais assis, les yeux bêtes à force de rêves, sur ma banquette de seconde classe, vis-à-vis de ma pauvre grand'mère, chassée par son gendre, encore une fois humiliée, et s'en venant heurter de front, — pour le salut de Félicie, notre commune providence, — le chimérique auteur d'humiliations sans nombre.

A l'arrêt du train, grand-père Fantin amenuisait ses petits

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

yeux et souriait d'un favori à l'autre, même avant que de nous voir. Notre surprise fut de trouver là Philibert.

— Comment! lui dit sa mère, toi, ici?

— On m'a fait venir.

— Oui, oui, — interrompit Casimir, — nous hébergeons ce gaillard-là, depuis trois semaines. Il prend du ventre.

Il ajouta, à l'oreille de sa femme :

— Je ne désespère pas de lui voir « faire une fin » dans le pays!

Elle demeura tout ébaubie. Il envoya ses yeux de côté, selon sa coutume lorsqu'il annonçait une nouvelle invraisemblable, et dit, en parodiant le militaire :

— 'Fait'ment!

Philibert allait devant, chargé des colis.

Grand'mère, qui était un diplomate plus empressé qu'habile, dit, sans perdre de temps :

— Casimir, voyons : cette affaire de Gruteau, c'est une plaisanterie, j'espère?

— Mais non! ça ne marche pas mal.

Et, indiquant du doigt son fils :

— Il m'a confié ses vingt mille ranes.

— Ah! mon Dieu!

Nous venions de tourner dans une longue rue pavée, et, au bout, était le château. Il paraissait énorme et tout gris. Nous nous dirigions vers lui. En continuant notre chemin, nous aurions pu frapper à la grille de la grande porte ogivale, au fond d'une cavité sombre, au delà du fossé; et, en levant les yeux, on n'apercevait que des machicoulis, des fenêtres pointues, des tours, des tours, et de hauts pignons couverts d'ardoises. Je devins fou : j'allais, j'allais... On me rappela :

— Riquet! mais ce n'est pas si loin!

Nous étions déjà chez l'oncle à la mode de Bretagne.

On toucha une grosse boucle de cuivre poli qui faisait marteau contre la porte cochère, et, au milieu de l'un des battants peints en vert, une petite porte s'ouvrit. Je remarquai aussitôt une grande étendue de sable bien ratissé, des orangers en caisse, et des marronniers dont le feuillage jaune et roux empêchait de voir loin, sauf par une voûte ménagée à même la montagne d'ombrage, et qui semblait creusée dans

de l'or. Et, au fin bout de ce tunnel, on distinguait, toutes petites, comme si on les eût regardées par une lorgnette à l'envers, des cloches à melons étincelant au soleil.

Mademoiselle Bringuet, la gouvernante, vint à nous, un trousseau de clefs à la main. Elle s'informa avec beaucoup de politesse de notre santé, de celle de madame Planté et de celle de toute la famille; et elle donna des ordres concernant les bagages.

Elle nous invita à entrer dans une salle à manger qui sentait les prunes et le pain frais.

— Prenez-vous votre collation tout de suite? demanda-t-elle, ou bien préférez-vous commencer par un brin de toilette?

Grand'mère objecta qu'elle dirait volontiers bonjour à l'oncle Goislard.

Nous marchâmes, tous à la queue leu leu, par de longs corridors. Ils étaient ornés de gravures. Je vis aussi une horloge qui ressemblait à celle du « bout du monde », mais en plus beau. Enfin, mademoiselle Bringuet nous fit signe : « Attention! pas de bruit! »

Elle poussa une porte, puis une double porte, rejeta la tête vers nous et dit :

— Il ne dort pas; entrez.

Tout au bout d'une pièce quatre fois grande comme le salon de Courance, et entièrement garnie de tableaux et de tapisseries, nous vîmes, par-dessus une table encombrée de gros livres, une tête rose et blanche. A mesure que nous approchions, les yeux, d'un très joli bleu, s'animèrent, et la bouche bredouilla des paroles difficiles à saisir.

Je fus étonné de voir un monsieur si vieux et si propre. Il était rasé de près; sa longue redingote s'ouvrait sur un gilet de piqué; il portait le ruban de la Légion d'honneur. Ses cheveux tombaient de chaque côté de sa figure comme les rideaux blancs d'un berceau; et, de fait, il était si soigné et si frais qu'il ressemblait un peu à un bébé.

Il voulait absolument se mettre debout pour nous recevoir. Mademoiselle Bringuet lui appliqua les deux mains sur les épaules en disant :

— Non! non! ce n'est pas le moment de faire la belle jambe; il faut ménager vos forces.

Mais il devint rouge, il se fâchait; il parla nettement :

— Sacrédié! dit-il, on me fait bien lever pour madame Leduc!

Grand'mère lui tendit les mains, l'embrassa, le radoucit. Il s'attendrit en regardant la vieille bonne femme qu'elle était devenue, car ils ne s'étaient pas rencontrés depuis longtemps. On lui dit, en me poussant entre ses jambes :

— Voilà le petit.

Toutes les fois qu'on me présentait à quelqu'un, on levait les yeux au ciel, où l'on semblait voir celle qui aurait dû être près de moi.

Quand on prononça le nom de Félicie, il se retourna, et dit à mademoiselle Bringuet de lui apporter un crayon que Pajou le fils avait fait d'elle en 1830, et qui était accroché à gauche de la cheminée.

A l'aspect de cette figure charmante, entre deux énormes manches à gigot, et sous la haute coiffure à la girafe, tout le monde hocha la tête : « Non, non, ce n'est plus cela, Félicie... » L'oncle Goislard soupira, puis il éleva sa main droite un peu branlante, et joignit le pouce et l'index comme s'il recueillait dans l'espace une pincée de poudre impalpable :

— Elle a été exquise! dit-il.

Ces ressouvenirs, entre gens déchus, étaient d'une mélancolie qui ne manquait pas de grâce. Grand-père Fantin ne comprit pas qu'il en rompait le charme en se mettant à chantonner sur un ton badin :

Ah! combien je regrette
Et ma jambe bien faite,
Et mon bras si dodu!...

On nous reconduisit à la salle à manger, tout en nous annonçant que nous aurions le plaisir de voir madame Leduc dans la soirée. Je courus au jardin dès qu'il me fut possible, afin de passer sous le tunnel qui semblait creusé dans une montagne d'or. Philibert m'accompagna. Les choses étaient beaucoup plus simples qu'elles ne m'avaient paru à mon entrée par la porte cochère.

Sous la voûte des marronniers, à mi-chemin, il y avait deux

bancs qui se faisaient vis-à-vis. Je m'assis sur l'un et sur l'autre, pour prendre possession des lieux. Le vent agita les feuilles sèches ; Philibert et moi, nous courûmes avec elles jusqu'aux cloches à melons, en frappant dans nos mains. Mon oncle paraissait beaucoup mieux qu'à son dernier voyage à Courance. Je lui dis :

— N'est-ce pas que, quand tu es à Courance, tante Félicie te fait peur?

Il me regarda en riant :

— Et l'oncle Goislard, à toi, il ne te fait pas peur?

— Il n'a pas l'air méchant, mais il est décoré.

— Eh bien?

— Est-ce que c'est qu'il a fait la guerre?

— Non. Il n'est jamais sorti de chez lui.

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait?

— Rien.

— Alors, pourquoi est-il décoré?

— Parce qu'il a toujours été bien avec tout le monde.

— Ah!... Mais, au moins, il faut être bien pendant très très longtemps?

— Tu vois : quatre-vingts ans, à peu près.

— Ça doit être difficile.

— Je te crois!

Au potager, le vieux domestique, Cadoudal, marchait, entre deux arrosoirs ébouriffés de pluie scintillante, aussi attentif que s'il eût tenu à bout de bras des crinolines de cristal. Il enjamba la bordure de buis, posa d'un même coup les deux arrosoirs sur le sable et ôta son chapeau en me regardant tout droit, car il nous avait vus sans lever les yeux.

— Alors, dit-il, c'est ça le jeune monsieur qui est le neveu de ma'me Planté, anciennement mam'selle Gillot?

Et il dirigea son regard au loin, en recueillant sur le dos de la main les grosses perles de sueur de son front qui ruisselait comme les pommes d'arrosage. Puis, il fit claquer sa langue :

— Nom de d'là! mam'selle Gillot, si je me la rappelle! Je me la rappelle comme le nom de mon père!... Tenez! la v'là qui descend l'escalier avec sa gentille petite frimousse, et qui appelle la mère Ribotteau, la cuisinière : « Céles-

tine! combien donc que vous avez payé la friture? » Et Célestine qui répond par le soupirail : « Mais, mademoiselle, c'est rapport à la crue de la Loire... » Et puis, est-ce que je sais? Des bêtises, quoi! Ah dame! fallait pas lui faire prendre une pièce de cent sous pour un écu de six livres. Bougre! celui-là qui l'a eue, avec sa dot, n'a pas fait un mauvais coup!...

Il souleva ses arrosoirs, et ajouta :

— C'est égal, elle ne doit plus être fraîche, à l'heure qu'il est!...

Et cela le fit rire; il s'en allait vers la pompe en riant tout haut et dodelinant de la tête.

Au bout du jardin, était un belvédère composé d'une terrasse établie sur quatre piliers de bois. Au-dessous, on s'abritait du soleil; en haut, on avait l'agrément de la vue. D'un côté, on contemplait le château, et, au-dessus des grosses tours à toits pointus, sur une petite colline boisée, les ruines sombres et jolies, toutes velues de lierre noir, d'un château plus ancien. De l'autre côté, on eût distingué la Loire, sans la levée construite contre les inondations; on se contentait de voir passer le chemin de fer et de plonger à même dans le jardin de M. Futaine.

— Le jardin de M. Futaine, — me dit Philibert, — a été tracé pour former le prolongement exact de celui où nous sommes. C'est que M. Futaine n'attend que la mort de l'oncle Goislard pour abattre le mur de séparation. En effet, l'oncle a vendu par avance maison et jardin. Mais, comme il s'est réservé le droit d'en user jusqu'à son dernier jour, il aime à venir ici faire la nique à son successeur. L'autre soir, on l'a grimpé jusque-là, et il a hélé de loin M. Futaine : « Et vos arbres, comment vont-ils? — Ils vont bien. — Moi aussi. »

Nous étions sur le belvédère, dans l'espoir de voir passer le train de Nantes, lorsque Cadoudal nous appela, et nous aperçûmes mademoiselle Bringuet qui nous adressait de grands signaux.

— Madame Leduc est arrivée, me dit Philibert; dépêchons-nous.

Nous descendîmes quatre à quatre. Au bas des marches, il me dit :

— Je ne suis pas trop malpropre, au moins ?

Je battis le dos de son veston.

La voiture de madame Leduc était dans la cour, et le cocher, en chapeau haut de forme, commençait à dégarnir le cheval. J'eus une surprise à trouver une petite fille, à peu près de mon âge, qui courait de toutes ses forces après un chat. Elle s'arrêta net pour venir à Philibert, et lui sauta au cou comme une vieille connaissance, en me jetant une œillade de côté. Philibert, la bouche encore enfouie dans ses cheveux, lui demandait :

— Et ta maman ?

— Maman ? dit la petite, ah ! elle avait joliment peur que vous ne soyez parti.

Et, se tournant aussitôt vers moi, elle me tendit la main :

— Est-ce que tu veux être mon petit mari ?

Je sentis que je devenais rouge et prenais mon air niais. Nous étions tous au salon avant que j'eusse répondu un mot.

Cette fois, on avait mis l'oncle Goislard debout. Mademoiselle Bringuet le soutenait par un bras, grand-père Fantin par l'autre. Madame Leduc lui offrait son front qu'il baisait, tout en souriant à la mère de la petite fille, une jeune femme que je trouvai très jolie. Tout le monde parlait en même temps :

— Madame Letermillé, une bonne amie à nous... — A quelle heure avez-vous quitté Chantepie ? — Une poussière aveuglante... — Sept quarts d'heure de voiture, vous pensez ! — Mon Dieu, que voilà une fillette qui a l'air raisonnable !... — Aussi nous ne nous ferons pas prier pour rester quelques jours... — Elle a nom Suzanne. — Hélas ! la santé de Félicie... — Ah ! M. Philibert nous a bien manqué ! — Voyons ce charmant petit garçon...

Le charmant petit garçon n'en menait pas large. Suzanne le poursuivait derrière les dossiers des chaises et, plus vive et plus adroite, se trouvait tout à coup en face de lui pour lui souffler dans le nez :

— Tu ne veux pas être mon petit mari ? Dis pourquoi ? dis pourquoi ?

Je restais stupide. Une idée lui vint :

— Que tu es drôle ! dit-elle. Mais ça n'a aucune impor-

tance! J'en ai un dans toutes les maisons où je vais. A quoi jouons-nous?

La maman m'embrassa. Elle sentait très bon. Quand elle ne regardait pas Philibert, il suivait des yeux son cou découvert, sa gorge forte et les coussins si bien bombés de ses hanches, comme s'il eût craint d'en perdre.

— Où demeures-tu? me demanda Suzanne.

— A Beaumont.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Beaumont? C'est un trou?

— Et toi, où demeures-tu?

— A Vaucottes : c'est un château à grand'maman, tout près de Chantepie, la maison de campagne de madame Leduc. Mais du temps de papa, nous demeurions à Paris, et puis à Biarritz, à Cannes. Tu ne connais pas ces endroits-là, toi... Mais tu sais, si papa avait vécu, nous serions depuis longtemps sur la paille, parce que c'était un panier percé... Toi, c'est ta maman que tu as perdue : est-ce que tu penses encore à elle?

Une petite bonne vint prendre Suzanne. On monta s'habiller pour le dîner. Dans l'escalier, madame Leduc confiait à grand'mère :

— J'arrive ainsi, les trois quarts du temps, le samedi, comme par hasard. Cela me permet de veiller à ce que l'on conduise notre cher vieillard à la messe du dimanche. Croiriez-vous que, si je ne m'en étais mêlée, Casimir — tout aussi bien que cette Bringuet, du reste — le laissait descendre à la tombe sans le réconcilier avec l'Église!

— Hélas! dit grand'mère, je crois que le bonhomme n'a jamais eu beaucoup de religion.

— Mais, à ce compte-là, ma chère, tous ces messieurs mourraient comme des chiens. Dieu merci! notre zèle n'est pas toujours sans récompense, vous en serez témoin : le bon oncle vous édifiera par sa piété.

— Tant mieux!

— Que dites-vous de madame Letermillé?

— Mais... très jolie!

On trouva l'oncle Goislard assis à table, avant ses hôtes, car il n'aimait pas qu'on le vît marcher avec ses béquilles. Pour passer le temps, il avait fait appeler la petite bonne de

madame Letermillé, et il lui demandait son nom en lui appuyant le doigt au menton, ce qui répandit un froid durant quelques minutes. Mais lui, mis en humeur par un minois agréable, entama des histoires de jeunesse. Grand-père Fantin souriait avec indulgence en attendant le moment de placer quelqu'une des siennes qu'il jugeait plus intéressantes.

L'oncle Goislard était né en pleine Terreur, à Saumur, dans une maison située sur la place où fonctionnait la guillotine. Il disait, entre deux cuillerées de potage :

— J'ai tété ma nourrice pendant qu'elle regardait tomber les têtes.

Par la même fenêtre, il avait vu Napoléon, au retour de la guerre d'Espagne :

— Un petit homme vêtu de drap de billard, avec une figure taillée dans du navet.

Il tint un moment sa cuiller en l'air ; il se ramassa sur lui-même, fit de gros yeux, de grosses joues, et devint rouge, pour tâcher de nous redonner, dans sa bouche, le tonnerre de trois mille gorges hurlant à la fois : « Vive l'Empereur ! »

— Mon bon oncle, dit madame Leduc, pourrez-vous bien jamais après cela crier : « Vive la République » ?

— Voilà quarante-trois ans que je suis maire : comme homme public, j'engage chaque année les enfants des écoles à applaudir le gouvernement...

On ne pouvait s'empêcher d'admirer cet homme venu au monde à une heure où nulle âme, libre de choisir son sort, n'eût consenti à y descendre, et qui avait vécu quatre-vingts ans, heureux, dans de petites villes paisibles.

Le lendemain, on le mena à la messe sans qu'il opposât la moindre difficulté. En revenant à la maison, dans sa voiture basse, où grand'mère et moi étions montés avec lui, il parlait des dames qu'il avait reconnues pendant l'office, et il faisait l'éloge du curé :

— C'est un gaillard, disait-il. Il a sauvé quinze personnes en se jetant à la nage, lors de l'inondation de 66. Et il mange comme quatre !

Au pas d'une petite jument grise, qui était douce comme un agneau, Cadoudal nous promena dans la ville et sur la

levée de la Loire. On voyait de longs sables jaunes qui s'étiraient en pâlissant jusqu'à l'horizon, léchés par une eau langoureuse, entre des peupliers fatigués par l'automne. On avait fait sauter le pont durant la guerre, et ces arches, ouvertes au-dessus du lit immense et à demi déserté du fleuve, attristaient encore la lassitude ou l'épuisement du paysage.

— Et ça s'emplit tout d'un coup, disait l'oncle Goislard : l'eau vous arrive au galop, comme de la cavalerie... J'en ai eu chez moi jusqu'au plafond du premier.

Quand nous rentrâmes, grand-père Fantin et madame Leduc tenaient un conciliabule.

— Pardon, fit grand'mère, je suis de trop ?

— Mais non ! ma bonne, mais pas du tout, au contraire... nous parlions de votre fils...

— S'il est question du complot que vous avez fait pour marier Philibert, je vous avertis que je ne trempe pas les mains là dedans.

Ils tombèrent des nues.

— Comment cela ? comment cela ? Expliquez-vous, Célina !

— Je m'entends ; ça suffit.

— Voyons ! est-ce que la jeune femme vous est antipathique ?

— S'il était nécessaire de formuler mon opinion sur la jeune femme, je vous dirais que je la trouve un peu jolie pour lui donner le bon Dieu sans confession. Mais il s'agit de Philibert : il a un fil à la patte.

— On vous propose de le couper, dit madame Leduc. La situation de votre fils est humiliante pour la famille, vis-à-vis du monde, et il est lamentable d'en être réduits, avec Philibert, à causer de la pluie ou du beau temps, de peur de nous heurter à une vie privée qui doit nous rester aussi étrangère que celle du Grand lama...

— Lama, lama... dit grand'mère, tout ce que je sais, c'est qu'il adore sa fille.

Casimir tira son trémolo :

— Pauvre petit être ! dit-il, Dieu le reprendra comme il l'a donné, sans qu'on l'en prie...

— Non, Casimir, fit madame Leduc, tes paroles ne sont pas chrétiennes. Prions Dieu, au contraire, qu'il laisse la vie

à l'infortunée créature. Mais il y a cent moyens d'arranger les choses. Voyons : la mère, je suppose, malgré sa faute, n'est pas absolument dénuée de sentiments humains ; elle s'estimerait très heureuse de conserver la jouissance de l'enfant, moyennant...

Grand'mère leva la main :

— Philibert ne fera pas ça ! s'écria-t-elle ; on peut dire de lui ce qu'on voudra, mais il est honnête...

— Plaît-il ? dit madame Leduc.

— Je veux dire : il aime sa fille, et il ne fera pas cela. Mais lui, l'avez-vous pressenti, au moins ?

— Philibert ? il est emballé !

— Parlons peu et parlons bien, dit Casimir ; je pose en fait que le garçon est totalement incapable de gagner sa vie.

— Et vous négligeriez une aubaine ?... Voilà une fortune qui se présente...

— Aussi rondelette que la personne, — interrompit Casimir, les yeux réduits à la dimension de petits pois. — Sache, d'ailleurs, une fois pour toutes, ma chère Célina, que la jeune femme est absolument toquée de lui. Il l'amuse, il la fait rire ; ça la change. Voilà cinq ans qu'elle ronge son frein dans son castel de Vaucottes ; elle meurt de l'envie d'aller à Paris ; elle y eût filé vingt fois, n'était sa mère qui la tient prisonnière à cause de sa beauté. Avec une figure comme celle-là, tu comprends, une jeune veuve a tôt fait de voir flamber sa réputation... Disons-le : ici même, la pauvre femme n'échappe pas à la calomnie.

— C'est flatteur !

— Songe, ma bonne, que notre fils n'est pas non plus tout frais baptisé !

Grand'mère était inapte à formuler une idée nette. Elle m'entraîna dans sa chambre, en faisant :

— Tout ça... tout ça...

Elle ôta son chapeau, tourna, vira, hésita.

— Mon petit, dit-elle, va me chercher Philibert.

Je descendis au jardin. Philibert était assis près de madame Letermillé, sur un des bancs du tunnel d'or. Je m'avançai pour m'acquitter de ma commission. Ils causaient. Ils s'interrompirent pour dire, chacun à son tour : « Tiens,

voilà Riquet ! » du même ton qu'ils eussent dit : « Voilà les canards... » ou : « Voilà le sifflet du chemin de fer... » J'avais l'amour-propre d'un jeune coq ; je rougis et restai coi. On n'aurait pu ni me faire exécuter un mouvement, ni m'arracher un mot.

Madame Letermillé portait une robe ouverte en carré sur son cou de blonde ; elle croisait les jambes dans une attitude familière, et entrelaçait ses doigts sur le genou en tendant ses bras demi-nus. Elle disait :

— Je m'en doutais ! vous l'épouserez...

— Ce n'est pas elle qui le demande, répondait Philibert ; mais, pour la petite, cela vaudra mieux.

— Avouez que vous l'aimez.

Philibert considéra toute madame Letermillé, de ses cheveux à son cou, à sa belle gorge, à ses bras, à ses jambes croisées, au petit bout de pied pointu qui frétillait au bas de la robe. Puis ses yeux se reportèrent au loin, vers la figure absente.

— Il s'en faut, dit-il, qu'elle ait jamais eu la figure d'une Vénus. Ça a été une demi-journée et une nuit de parfum dans la chambre : un bouquet de violettes d'un sou !... Les grandes ivresses, les mots qui vous sortent de la bouche tout de travers, les yeux de carpe, non, non, toutes ces belles histoires-là, ça n'a jamais été notre affaire.

— Alors ?

— Alors ? Mais nous avons supporté tout plein d'embêtements bras dessus, bras dessous. C'est ça qui vous entraîne à faire lit commun.

— Le fait est que mon mari et moi, par exemple, qui avions tout pour être heureux...

— Ça n'a pas marché ?...

— Ah bien ! ouiche !... Voyez-vous, monsieur Philibert, ce n'était pas l'homme qu'il me fallait.

— Ah !

Madame Letermillé avait désenlacé ses doigts, et, d'une main molle, elle s'appliquait à enlever une poussière imaginaire sur l'étoffe tendue par son genou :

— Moi, j'avais toujours rêvé d'un homme... d'un homme... comment peut-on expliquer cela ? enfin, d'un homme pas comme un autre.

— On prétend qu'on ne rêve que ce qu'on a vu...

— Ou ce qu'on verra.

Philibert eut l'air embarrassé. Il dit :

— Les femmes ont de drôles de goûts.

— Seriez-vous de ceux qui croient que toutes les femmes se ressemblent?

Il leva encore les yeux sur madame Letermillé :

— Il n'y en a pas des tas comme vous!

— Oh! vous dites cela en m'examinant de la tête aux pieds; mais si j'étais laide — supposez que je sois laide — est-ce que vous diriez cela encore?

— Je ne peux pas supposer que vous soyez laide.

— Voilà! vous éludez la question... Oh! les hommes! les hommes! que vous êtes agaçants!

D'un mouvement d'impatience, elle jeta son pied en l'air, puis elle abaissa la jambe, et s'assit à plein sur le banc, en appliquant les deux épaules au dossier incliné. Et elle éleva les bras derrière la nuque, ce qui fit éclore les deux coudes hors des manches.

Elle ouvrit la bouche, un moment, avant de se décider à parler, et je vis tout le petit fer à cheval de ses dents du haut. On entendait les canards de la basse-cour voisine, et, au loin, les cris de Suzanne jouant à lancer la balle sur le belvédère.

— Monsieur Philibert, je vais vous faire mes adieux, savez-vous?

— Vous partez?

— Dame! vous ne pensez pas que je vais continuer à tomber ici tous les quatre matins! Ma mère soutient que je me compromets.

— Avec l'oncle Goislard?

— Il est plus galant que vous! il n'y a pas de quoi rire... Et puis, lui, au moins, est célibataire... A propos, dites donc, vous m'inviterez à la noce, j'espère?

— A quelle noce?

— A la vôtre, parbleu! Est-ce que vous n'y pensez plus?

— Pourquoi me reparlez-vous de cela?

— Moi? Mais pour rien!... Parce que ce sera amusant.

— Vous trouvez?

— Je dis : « Ce sera amusant... » je veux dire : ce sera un mariage... un mariage... original, comme vous, d'ailleurs... Vous auriez pu épouser une duchesse...

— Grâce au brillant de ma situation, ou de mes habits ?

Il montrait le drap luisant de sa redingote.

— Taisez-vous donc ! Les femmes doivent se jeter à votre cou !

Il ouvrit les bras et dit familièrement :

— Voyons voir ?...

— Bas les pattes ! Voulez-vous bien !... Pour le coup, si maman était là !...

Philibert sembla gêné et ne dit plus rien. Elle croisa les jambes de nouveau et fit gazouiller son pied dans la soie. Elle se redressa brusquement et posa son bras sur celui de Philibert :

— Avouez-le, dit-elle, je vous fais l'effet d'une coquette ?

Il regarda le bras ; il dit :

— Mais non ! mais non !...

— Si ! si ! Parlez-moi franchement.

Il cherchait à formuler son opinion, à ne pas mentir et à ne pas blesser la jeune femme ; il trouva :

— Vous êtes si jolie !

— Pan ! ça y est ! Je l'attendais ! On ne m'en dit jamais d'autre !...

Elle frappa le sol de ses deux talons à la fois, et, le menton entre les mains, les coudes aux genoux, elle trépignait en secouant sa tête blonde :

— Avec mon mari, qui m'horripilait, j'étais insupportable ; il aurait dû me battre : il revenait le premier, avec des yeux de carpe, comme vous dites, et les mêmes mots dans la bouche : « Vous êtes si jolie ! » Veuve, j'ai voulu m'envoler, prendre l'air. Taratata ! la famille m'a pincée au collet : « Vous êtes trop jolie pour vivre seule !... » Je vis cloîtrée entre ma mère et ma fille : le pays fourmille d'histoires sur mon compte ! « On ne nous fera pas croire, jolie comme elle est... » J'ai failli me remarier avec un officier habitant Fontainebleau ; l'homme, la ville, tout me plaisait : bernique ! j'étais trop jolie pour une ville de garnison. Monsieur le curé me dit que j'aurai beaucoup de mal à gagner le paradis.

« Pourquoi ? — Ah ! madame... » Je vois venir la phrase et l'arrête. Que je sois bécasse, que je sois méchante, je lis dans les yeux de ces messieurs : « Ça ne compte pas, elle est si jolie !... » Seulement, que je ne sois quelquefois pas plus bête qu'une autre ; que j'aie, moi aussi, par-ci par-là, mes petites qualités, ça ne compte pas davantage : je suis jolie, et c'est assez. Je vous raconte mes misères, et vous ne me plaignez pas, vous non plus. Vous devez avoir raison, puisque, en dépit de tout cela, je ne changerais de figure avec personne. Ah ! monsieur Philibert, voulez-vous que je vous dise mon opinion ? C'est qu'une jolie femme a bien du mérite à ne pas mériter les horreurs qu'on dit d'elle !...

Elle ramena les mains sur ses yeux, et sa tête eut tout à coup les soubresauts de l'agonie d'un poulet auquel on a coupé la gorge. Je compris qu'elle pleurait, que cela devenait sérieux, et qu'il fallait absolument m'en aller. Je revins à la maison tout doucement, sans me retourner, honteux comme le chien qui a volé une côtelette.

J'étais tellement sûr d'être grondé que je restai dans le corridor, au lieu de remonter à la chambre de grand'mère. Je m'assis sur un coffre à bois ; j'aurais préféré me cacher dedans.

La maison était à l'orage. On se disputait partout.

Dans sa chambre, au rez-de-chaussée, l'oncle Goislard criait à tue-tête qu'il ne déjeunerait pas si on ne lui donnait un pantalon blanc.

— Un pantalon blanc ! ripostait mademoiselle Bringuet, mais pour qui ? Est-ce que vous croyez que ces dames font attention à vos guiboles ?

— Taisez-vous ! ou je vous fiche à la porte ! Je veux mon pantalon blanc.

— C'est bon ! Mais je vous enfile par-dessous un caleçon de tricot. Ça vous mettra des mollets là où il vous en manque.

Dans la pièce où nous les avions laissés, madame Leduc et son frère élevaient la voix à qui mieux mieux, et, pendant les intervalles d'un bruit d'assiettes et de cristaux venu de la salle à manger, leur dialogue éclatait en bourrasques,

rappelant le vacarme de l'étude, à Beaumont, les dimanches et les jours de marché :

— ... nouvel emprunt hypothécaire... Si, au lieu de jeter ton argent dans ton moulin de Gruteau...

— Mais, ta propriété de Chantepie est grevée jusqu'à la moelle !

— Une simple avance sur l'héritage...

— D'ailleurs, mon moulin de Gruteau...

— Ton moulin de Gruteau ! mais tu n'as pas la moitié des fonds nécessaires !...

— ... syndicat... solderai totalité...

— Félicie en mourra !

Grand'mère parut au bas de l'escalier ; elle eut tôt fait de m'apercevoir :

— Eh bien, et ton oncle Philibert ?

Je restais assis sur mon coffre à bois, les jambes pendantes, rougissant encore.

— Si nous étions chez nous, je te donnerais une tape, entends-tu ?

Puis elle me dit que je ne serais jamais bon à rien, et qu'elle ne me confierait plus de commissions.

— Allons ! cours vite me chercher ton oncle au jardin et dis-lui que le déjeuner est prêt.

Je dus retourner au jardin. Philibert avait passé un doigt sous la manche courte de la jeune femme et, de ce doigt, il lui caressait le gras du bras ; une petite raie de lumière désignait ce relief de l'étoffe soyeuse et oscillait. Madame Letermillé disait :

— Vous me ferez damner !

En se mettant à table, elle prétendit qu'un coup de vent lui avait versé un tombereau de sable dans les yeux.

Suzanne me chuchota :

— C'est de la frime !...

Dans l'après-midi, Philibert parla à son père :

— Je file à l'anglaise, parce que, si je reste un jour de plus ici, je fais des bêtises.

— Peuh ! mon garçon, c'est encore de ton âge !...

— Dame ! vous me jetez une femme dans les bras. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

Grand-père Fantin, du ton pincé de madame Leduc :

— « Vous me jetez dans les bras!... » Sois respectueux, je te prie.

— Turlututu !

— Philibert !

— Je demande : « Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? »

Casimir lui tapa sur le ventre du revers de la main :

— Mais, bêta ! que tu passes avec elle chez le notaire !

— Merci.

— Quoi ?

— Pour qui me prends-tu ?

— Pour un nigaud !

Ils se séparèrent. Philibert partit à la suite d'un grand tapage. Tout le monde avait la figure chaude comme lorsqu'on a couru au soleil.

Madame Letermillé se prit d'amitié pour grand'mère, qui fut touchée par son chagrin. Elle acheva de la gagner en me comblant de caresses et lui disant qu'elle serait toute sa vie malheureuse de n'avoir qu'une fille : c'était un petit garçon comme moi qu'elle eût aimé.

— Je n'en aurai jamais un ! Je ne me remarierai pas.

— Qui sait ?

— Votre famille inspire tant de sympathie ! Cela ne se commande pas.

Grand'mère commençait à revenir des préjugés du public envers la jeune veuve.

Madame Letermillé voulut nous emmener à Vaucottes :

— Ah ! par exemple, disait-elle, je veux que vous y veniez avant de passer à Chantepie, parce que, en sortant de chez votre belle-sœur, tout vous paraîtra un peu fade. Il faut avouer qu'il n'y a pas au monde une maîtresse de maison comparable à madame Leduc.

— Elle sait ce que cela lui coûte.

— Elle était née pour épouser un grand seigneur.

— Dites : le marquis de Carabas !

— Avec cela, elle fait beaucoup de bien.

— Oh ! c'est une excellente femme.

Depuis l'échec du projet conjugal qui les avait unis,

madame Leduc et son frère étaient retombés en bisbilles, et les discussions s'envenimaient entre eux. Elle le pinçait par la manche, au sortir de table, et l'entraînait : « Casimir, un mot, je te prie... » Elle lui emboîtait le pas lorsqu'il quittait le salon. Elle guignait sa présence au jardin. Lorsqu'elle le soupçonnait d'y fumer un cigare, elle jetait prestement une mantille sur ses épaules et trottait à sa rencontre.

Un jour, on les vit revenir ainsi, surpris par la pluie, sans cesser de se chamailler. Et pendant que madame Leduc frottait son pied sur les lames du décrottoir, on entendit grand-père Fantin secouer ses lourds talons sur les dalles de brique du corridor, et lancer un mot extraordinaire qui retentit comme un triple soufflet :

— Zut ! zut ! zut !

Madame Leduc ne pénétra point dans le corridor ; elle courut aux écuries, sous l'averse, appelant son cocher. Ne l'ayant point trouvé, elle cria : « Cadoudal ! Cadoudal ! » comme on crie : « Au feu ! au feu ! » Point de Cadoudal.

Elle retroussait d'une main ses jupes et, de l'autre, assujettissait les doubles boudins de ses tempes, que le mouvement ébranlait. On l'aperçut de la cuisine, et l'on alla à elle avec un parapluie. On lui apprit que le cocher et Cadoudal assistaient à une réunion politique. Ils ne revinrent, d'ailleurs, qu'à la nuit, l'un et l'autre complètement ivres.

Madame Leduc annonça à grand'mère qu'elle venait d'essuyer les insultes de Casimir et qu'elle partirait sur l'heure et à pied. Mais, dans son emportement, elle révéla que Casimir avait acheté Gruteau, grâce à un emprunt de quarante mille francs, plus l'argent à lui confié par son fils. Grand'mère fut aux abois. Elle appela sur-le-champ Casimir. Il enfonçait les deux mains dans les poches à ouvertures horizontales de son pantalon ; sa bouche formait un arc paisiblement suspendu à chacun de ses favoris. Il dit qu'il était content de son opération. Grand'mère avoua que son voyage avait pour unique but de l'empêcher : ce serait un désastre ; Félicie en mourrait...

— Elle en mourra ! répéta madame Leduc.

Casimir ne comprenait pas du tout pourquoi on lui cornait sans cesse aux oreilles ce « Félicie en mourra ».

— Félicie, dit-il, est une timorée, qui aurait pu dix fois se payer Gruteau, si elle n'avait eu peur de risquer un écu. Il fallait procéder comme moi ! Cela lui servira de leçon.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait grand'mère, et c'est fait ? c'est signé ?

— J'ai donné procuration ce matin. Je devais en finir pour résister aux obsessions de ma...

Madame Leduc agita sa main en abat-voix, comme sous les noisetiers de Courance. Mais grand-père Fantin continuait :

— Tu pourras dire à Félicie que si je n'avais promptement immobilisé mes vingt mille francs, on me les arrachait du gousset pour les précipiter dans le gouffre de Chantepie...

Madame Leduc se dressa, toute blême :

— Le gouffre de Chantepie !...

Sa tête vacillait ; ses yeux étaient hagards ; elle fit le geste d'implorer le secours du ciel.

Il répéta l'expression, la commenta, en démontra la justesse. A Chantepie, tout était subordonné à l'ostentation. Envers et contre tous, on voulait tenir « son rang ».

— Quel rang ? Que sommes-nous ? D'où sortons-nous ? disait-il. Ton mari, ma chère, gagnait sa vie dans les farines. Notre papa vendait des pierres à moudre le blé. Nos ancêtres en cassaient, probablement, le long des routes, un petit loup de toile à garde-manger sur les paupières. Quand on n'a plus d'argent, on est fichu ; il faut se jeter dans les affaires ou bien à l'eau !

— Casimir, disait grand'mère, songe un peu à qui tu parles.

Madame Leduc se redressa :

— Ah çà, dis donc ! tu te plais à m'écraser là, comme une miette de pain sous le pied, parce que tu es à te goberger à la table de l'oncle Goislard ! Mais j'ai les mêmes droits que toi à la succession de l'oncle Goislard !... Et je te préviens que je ne les abandonnerai pas. Je suis mère de famille, entends-tu ? et je n'abandonnerai pas mes droits !

— Tu me fais rire avec tes droits ! Mais les tiens comme les miens se mesureront aux services rendus...

— C'est pour cela que tu accapares le bonhomme, avec la complicité de ta Bringuet qui m'a tout l'air d'une intrigante.

Eh mais! eh mais! s'il me prenait fantaisie, à moi, de venir réclamer ma part de votre mission de dévouement?

Casimir arrondit les bras en mimant le transport de madame Leduc vers la chambre de l'oncle Goislard.

— A ton aise! ma chère, à ton aise! Il ne tient qu'à toi, dès ce soir, de présenter le pot au valétudinaire...

— Trêve d'obscénités! dit madame Leduc. On croirait, à vous écouter, que les seuls soins physiques soient dus aux pauvres moribonds. A la fin, ma charité se révolte! Et je suis curieuse de savoir qui osera s'opposer à ce que la parente vienne relever la salariée au chevet du vieillard et lui fournir la suprême consolation de paroles issues du cœur!

Grand-père Fantin toucha le bouton de la porte :

— Je vais prévenir que tu nous restes, ma bonne amie. Faut-il donner ton linge au blanchissage?

Ce fut notre départ, à grand'mère et à moi, qui fut décidé, d'abord parce que notre mission diplomatique avait échoué, ensuite, à cause des mauvaises nouvelles de la santé de Félicie. Ses douleurs névralgiques augmentaient; elle subissait de fréquentes crises; elle réclamait sa sœur pour surveiller la maison.

Nous montâmes, un dernier soir, sur le belvédère. On parlait peu, ou par petites phrases sourdes, comme les grondements espacés de l'horizon après l'orage. L'odeur des buis et de la terre se soulevait en fortes bouffées. Au-dessus des marronniers égrenant leurs feuilles d'or, la sombre masse du château aux tours pointues prenait un aspect fantastique dans le ciel. Un train passa, et madame Letermillé soupira :

— C'est le train de Paris.

M. Futaine, que l'on entendait ratisser dans l'ombre, s'approcha de nous, leva la tête, et, n'apercevant pas la silhouette de l'oncle Goislard, demanda si, par hasard, il ne serait point malade.

— Non pas! non pas! Mais la saison s'avance, et nous le mettons au lit de bonne heure pour lui tenir le teint frais.

Par-dessus le mur de séparation, les petites grenouilles des deux jardins destinés à s'unir croisaient leur chant mélancolique.

VI

LA PROPRIÉTAIRE

Et nous voilà sur la route de Courance. Nous n'étions pas fiers. Grand'mère roulait sous son chapeau de sombres pensées qui s'exprimaient tant bien que mal par de gros soupirs. Qu'allait-elle dire à Félicie? Par où commencerait-elle? Quand elle portait des messages tristes ou difficiles, sa coutume était de servir d'un coup tout le paquet, comme font souvent les êtres faibles. Mais il fallait tenir compte de l'état de Félicie et de la gravité particulière des nouvelles.

Je revois sa figure dans notre étroit compartiment de drap bleu. Elle avait un nez épais : celui de Philibert, un peu moins long, un peu plus charnu, des yeux soumis, un beau front, une figure régulière. Elle était mise avec la plus grande simplicité, car elle n'avait jamais d'argent, et taillait elle-même ses robes dans des pièces d'étoffe enroulées sur une planchette de bois, qu'une ou deux fois par an Félicie apportait de Beaumont et lui donnait en disant : « Tiens, voilà ! ». Sa peur était de perdre nos billets de chemin de fer qu'elle tenait contre la paume de la main, et surveillait toutes les cinq minutes par l'ouverture de son gant de fil noir.

Et ses yeux malheureux se relevaient vers la portière, un peu pareils par l'hébétement à ces pauvres beaux yeux des bêtes qu'on aperçoit dans les trains de marchandises. Enfin, quand nous fûmes sur le point d'arriver, elle pencha la tête au dehors, reconnut la voiture et me dit :

— Si, par hasard, tante Félicie était venue au-devant de nous, il ne s'agirait pas de faire le petit bavard. Tu diras que tu t'es bien amusé, et ça suffit.

Fridolin, seul, était là avec le break et une quantité de châles. Il nous avertit que madame n'avait pas voulu laisser sortir la calèche, crainte de verser, à la nuit, dans le chemin de Gruteau, où l'on passe à gué la rivière.

— Mais comment va-t-elle? demanda grand'mère.

Il fut long à répondre, comme toujours, et, après une forte aspiration :

— Ce n'est point à moi de dire qu'elle va ou qu'elle ne va pas ; mais M. Léveillé a été demandé l'autre jour en consultation, et il en a fait acheter chez le pharmacien de quoi monter une ambulance !

— Et on ne sait pas ce qu'elle a ?

Il prépara encore sa réponse :

— Ça la prend et ça la quitte. Celui-là qui en dira plus long est plus savant que moi.

La nuit tomba, un peu avant Gruteau, comme l'avait prévu Félicie. Fridolin descendit pour allumer les lanternes. On vit un instant son visage rasé, entre de courts favoris gris, tout seul illuminé au milieu de l'ombre, et vite auréolé de bestioles volantes, tandis qu'on entendait le bruit de l'eau et de la roue du moulin. La jument hésita au contact du sol humide ; Fridolin jura : alors elle frappa de ses quatre fers l'eau courante qui nous entoura en jaillissant assez haut.

— Gare à toi ! dit grand'mère, ne te penche pas !

Un sifflement de courroies sur des poulies qui ronflent ; le grand battement des palettes garnies d'une herbe de velours ; un bruit de sabots rythmant la marche d'un homme chargé qui passe sur de longues planches flexibles ; par une fenêtre éclairée, la vue d'un X en lanières de cuir, dont les jambages courent éperdument en sens inverse : ainsi nous apparut le moulin de Gruteau.

La jument s'ébroua au sortir de l'eau ; Fridolin offrit à la brèche de sa dent une prise d'air puissante et prononça :

— S'il y a quelqu'un d'infaillible, il peut me jeter la pierre, mais on ne m'empêchera point de dire mon idée : c'est que voilà un bon dieu de bâtiment qui fera passer plus d'une nuit blanche à madame.

Si grand'mère eût été perspicace, elle se fût épargné de se mettre l'esprit à la torture afin de découvrir pour sa sœur des formules adoucissantes. Félicie connaissait l'achat de Gruteau. De telles opérations ne demeurent pas vingt-quatre heures ignorées dans un petit pays. C'est à cette nouvelle qu'elle devait la recrudescence de sa maladie nerveuse.

Nous la trouvâmes plutôt alerte qu'affaissée. Elle avait, dans son œil bleu, cette lumière qu'on voyait poindre chaque fois qu'il était possible de constater la justesse de ses prévisions. A peine eut-elle embrassé sa sœur, qu'elle se planta devant elle :

— Qu'est-ce que je t'avais dit?

Elle en savait plus que nous. Ce fut elle qui apprit à grand'mère le nom des bailleurs de fonds : des gens du pays; de tout petits capitalistes, des paysans, qui avaient escompté plutôt la solidarité morale des Planté que la succession Goislard sur laquelle Casimir établissait son crédit. Pidoux y était de deux mille francs. Elle voulait le mettre à la porte; sans Valentine, elle l'eût déjà exécuté. Par bonheur, elle ignorait l'emploi du legs de Philibert. On se garda de la renseigner.

— Quant à Casimir, dit-elle, qu'il ne s'avise pas de remettre les pieds ici !

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde ne soufflaient mot; mais elles participaient toujours aux ennuis de chacun, très sincèrement. Elles tournaient sur leurs talons, allaient, venaient, touchaient à tout, croyaient se rendre utiles, incapables en réalité de faire quoi que ce fût. On trouva Valentine engraissée. Elle nous dit :

— Tous mes corsages ont craqué.

La maison neuve était fermée, bien entendu, et l'on avait repris l'existence modeste dans la salle commune du vieux pavillon, dit Pavillon pointu, à cause de son toit à pignon. Il était crépi à la chaux et orné, à la manière rustique, de lierre, de vignes vierges, et d'un bouquet de chèvrefeuille fort pesant dans la belle saison, qui arrachait les crampons, fatiguait la muraille et donnait des inquiétudes.

Cette salle, au parquet de bois blanc, contenait un mobilier d'ancien utrecht jaune. Une pendule en zinc doré portait un beau Cupidon adolescent, le carquois riche et l'arc tendu. Les mouches, durant cinquante ans d'ébats, avaient criblé le plafond de taches de rousseur. Un panneau était mangé par d'immenses placards. Une console de marbre noir, à cariatides nubiennes, servait quelquefois de marche-pied pour atteindre une étagère-bibliothèque où l'on puisait rarement.

Une porte-fenêtre donnait sur le jardin, une porte dérobée menait au corridor.

Il y avait aussi un piano que l'on n'ouvrait plus, parce que c'était ma mère qui l'avait touché la dernière.

Et, sur le guéridon de Félicie, se trouvait depuis quelque temps une boîte plate, de forme oblongue, contenant de fines balances à quinine, avec des poids en minces lames de cuivre carrées. Plusieurs fois par jour, elle pesait la farine amère en faisant la grimace, et, à l'aide d'un couteau d'argent, la déposait sur un disque de pain à chanter qu'elle mouillait dans une cuiller et pliait adroitement en forme de petite omelette. Outre ses névralgies, elle souffrait de maux de cœur fréquents, et voulait tenir à sa portée un verre d'eau, du sucre, et de l'eau de mélisse des Carmes.

La première fois que Félicie fit allusion, devant moi, aux affaires intimes de Philibert, ce fut en pesant sa quinine. Quinze jours durant, une sourde tempête avait secoué les bonnets de ces dames et m'avait relégué dans le corridor. Un seul bruit m'en était parvenu : à savoir qu'une « révolution » s'accomplissait encore quelque part. Félicie crut devoir m'annoncer :

— Il faut te dire, mon enfant, que ton oncle Philibert s'est marié, le 15 de ce mois, à Paris.

— Alors, je vais bientôt voir ma petite cousine?

Félicie laissa tomber son couteau d'argent, qui renversa les plateaux et fit vibrer les lamelles de cuivre. Elle regarda grand'mère :

— Ah çà! dit-elle, tu avais donc parlé au petit? En vérité, il n'y a plus d'enfants!

Grand'mère dit :

— On ne leur apprend rien.

Depuis lors, une association d'idées s'établit, dans l'esprit de Félicie, entre cette pesée de la quinine et le mariage de Philibert. L'habitude en gagna les uns et les autres; et il arrivait fréquemment qu'en voyant les plateaux balancer au bout de leurs trois fils de soie, quelqu'un dît : « A propos, tu sais, quand Philibert viendra, à Pâques... »

Avant l'année présente, où les événements avaient tout bouleversé, l'usage était que Philibert vînt à Pâques. Il fallait

prévoir qu'il se rétablirait, et chacun était anxieux de savoir ce que Félicie déciderait au sujet de la nouvelle famille. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde passaient pour très pitoyables : grand'mère n'était que dévouement ; on ne doutait pas que l'oncle Planté adoptât le parti que choisirait sa femme. C'est ce parti que tous ignoraient.

Pour le pressentir, on tâtait M. Laballue, qui venait dîner le mercredi. Mais il répondait simplement : « Vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux. »

Et ces dames me conseillaient en cachette : « Quand tu te promènes avec tante Félicie, parle-lui donc de ta petite cousine. »

Moi seul, en effet, n'avais pas peur de Félicie, parce que les enfants pénètrent très bien le cœur secret. Peut-être leur instinct les porte-t-il aussi à aimer les forts. Et Félicie était la tête qui dirigeait et protégeait tout le monde. Mais, parce que j'étais plus souvent que les autres avec elle, je savais mieux aussi ses ennuis, et j'évitais de lui être désagréable.

Elle n'interrompait pas ses tournées quotidiennes, malgré sa mauvaise santé. A l'été de la Saint-Martin, elle prenait encore son chapeau de paille monumental, la canne de Sucre d'Orge et un foulard pour me garantir le cou au retour, et nous partions tous les deux, accompagnés ordinairement jusqu'à la petite porte jaune, ou bien jusqu'à la grille, par ces demoiselles et par grand'mère, toutes paresseuses des jambes, et qui agitaient longtemps la main, en signe d'adieu.

On boudait encore Pidoux pour avoir confié ses économies à Casimir, et, quand nous passions sous les noyers gaulés, les filles du métayer, occupées à ramasser les dernières noix poisseuses, se retournaient derrière Félicie et lui adressaient des pieds de nez. Un jour, elle s'en aperçut, fut dans une grande colère, brandit sa canne en criant :

— Vilaine engeance ! vilaine engeance !

D'un coup, toute la marmaille s'enfuit, s'empêtra, s'aplatit pêle-mêle, les galoches en l'air, et hurlant comme si on l'eût saignée.

— Allons-nous-en ! dit Félicie ; elles diront à leur père que je les ai battues. Tu vois, mon enfant, quel avantage il y a à entretenir de la tête aux pieds une Pidoux à la maison !

Toutes les sœurs de Valentine étaient jalouses, et Pidoux mécontent qu'on ne lui eût adopté qu'une fille.

Le vent s'élevait à mesure que nous quittions le bas de la vallée. Quand nous atteignîmes la route de corail, Félicie fut obligée de marcher en tournant la tête de côté, afin de ne présenter à la brise que le flanc de son chapeau qui s'emplissait, se soulevait et l'étranglait avec les brides. A notre halte habituelle, sous les sapins d'Épinay, elle s'assit à l'abri d'un tronc énorme.

— Ce sont de fameux arbres, dit-elle. C'est le grand-père Gillot qui les a plantés. Souviens-toi de cela plus tard.

Tout à coup, je la vis se relever :

— Mon petit, regarde là-bas, toi qui vois bien. Est-ce que ce n'est pas encore la mère Fluteau qui sort du taillis avec ses chèvres? Je parie que, depuis le petit jour, elle est en train de manger mon bois!

Et la voilà courant, brandissant sa canne et proférant des malédictions contre la mère Fluteau. Le vent s'engouffre dans la capote du chapeau qu'elle retient comme elle peut; sa robe se retrousse à mi-jambe; elle marche de biais; elle marche à reculons, mais elle avance quand même, dans l'espoir de tomber sur la bonne femme aux chèvres avant qu'elle ait eu le temps de rallier son troupeau.

Cependant, la vieille, qui a reconnu de loin le chapeau, pousse ses trois chèvres au beau milieu de la route communale, en tricotant pacifiquement un bas de laine.

— Ah! je vous y prends encore une fois, vous, la Fluteau! Mais je vous réponds bien que c'est la dernière, et je vous mène carrément devant le juge de paix!

— Hé là!... ma chère dame Planté, vous voilà-t-il dans un état, à cette heure! Vous me prenez, que vous dites?... A quoi donc que vous me prenez?

— Oh! ce n'est pas la peine de chercher à faire la maligne. Vos chèvres sortent du taillis : je les ai vues, de mes yeux vues!

— Hé là!... mon bon Jésus! Faut-il bien se tourner les sangs pour des affaires qui ne sont point! Regardez-les, mes chèvres; elles broutillent l'herbe du bon Dieu qui est à tout le monde, sur la route. Et regardez-le, votre bois : est-il pas encore là, votre bois? on l'a-t-il mangé, votre bois?

— Taisez-vous! je vous dis que vos chèvres sortent du taillis, je les ai vues.

— Vous les avez vues! Ah bien! en voilà une chose qui est trompeuse, la vue, par exemple! il n'y en a pas de plus trompeuse. Tenez, que je vous dise, ma'me Planté : pas plus tard que l'autre soir, est-ce que je ne crois pas voir mon homme monté dans le noyer, tout ras le mur de votre château? Et que je m'écrie : « Veux-tu bien descendre, sacré Fluteau! Attends un peu que je te dénonce à la gendarmerie pour voler les noix de ma'me Planté! »

— Comment! Fluteau me vole mes...

— Attendez donc! que vous êtes donc pressée! Voilà-t-il pas que j'entends une voix de vipère qui me siffle du haut de votre noyer : « Tire-toi, la vieille, et plus vite que ça, ou je te tombe dessus! » Et savez-vous qui c'était, ma'me Planté, voulez-vous que je vous dise qui c'est qui était dans votre noyer?

— Mais certainement.

— Je vous le dirai bien! mais donnant, donnant. Si je vous le dis, vous me laisserez tranquille avec mes chèvres...

— Mais allez donc! allez donc!

— Eh bien, c'était le gars à ma'me François, la servante à M. le curé de la Ville-aux-Dames. Faut point ébruiter ça, ma'me Planté, ça ferait peut-être du tort à la religion. Mais c'est un mauvais sujet, et qui causera plus de dommage que de bien en faisant comme ça la navette de chez M. le curé chez votre vieille tante Gillot...

— Comment! la navette?... comment! la tante Gillot?...

— Oh! ma'me Planté veut me faire jaser! Vous ne seriez pas la seule à ne pas savoir que mam'selle Gillot donne tout ce qu'elle a à monsieur le curé de la Ville-aux-Dames : meubles, linge, vaisselle, bois de chauffage, et tout le fourniment... Je ne parle pas de ses perdreaux, parce que ça, c'est des bêtises, mais ils font tout de même de jolis rôtis à la table de monsieur le curé... Je sais bien que tout ça, c'est en vue de son salut, comme on dit, à cette chère demoiselle. Après ça, me voilà, moi, que je cause, et que je cause... mais je ne garantis rien, non, ma'me Planté, je ne garantis rien.

— C'est bon! dit Félicie.

En rentrant à la maison, elle fut saisie par ses douleurs ; elle se tordait sur le canapé d'utrecht, et la chair de ses joues prenait le ton de la paille. Elle voulait aller elle-même chez la tante Gillot, où personne n'avait pénétré depuis des années. Mais elle ne trouva point de répit. Le lendemain, qui était un dimanche, elle sortit, tout habillée pour la messe, tandis que Fridolin attelait la calèche. On l'attendit longtemps. Le vent amena le son des cloches de Beaumont et de la Ville-aux-Dames, avant qu'elle fût rentrée.

Quand elle parut à la petite porte de la cour, sa figure était bouleversée. Elle monta rapidement dans la voiture où nous étions installés et se pencha à la portière :

— Allez, et ne nous faites pas verser.

Puis elle se préoccupa ; elle demanda à sa sœur :

— As-tu bien recommandé à ces demoiselles de ne pas ouvrir la bouche au curé ni à madame François ?

— Oui, oui ; ne te fais donc pas tant de mauvais sang !

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, par une vieille habitude de modestie, allaient à la messe en carriole, à la Ville-aux-Dames, tandis qu'on nous menait en calèche au chef-lieu de canton.

— Sais-tu ce que j'ai vu chez la tante Gillot ?

Grand'mère ouvrit ses yeux peureux et cependant toujours résignés d'avance.

— J'y ai vu le désert !... On lui a tout pris ; on l'a rongée jusqu'à l'os : il lui reste un bois de lit et la paillasse.

— Mon Dieu ! mais c'est abominable !

— Oh ! nous allons avoir tantôt une jolie scène avec le curé !...

— Avec le curé !... Félicie, tu n'y penses pas !

— J'y pense si bien que je fais faire un crochet à la voiture sur la Ville-aux-Dames, aussitôt après la messe de Beaumont. Non, non, je n'entends pas qu'on nous tonde la laine sur le dos : j'en aurai le cœur net ; je saurai ce qui s'est passé.

Au carrefour, en face du bureau de tabac, la voiture fendit l'agglomération des paysans en blouse bleue. Ils se rangeaient sans se presser, n'ouvrant leur masse compacte que sous les pieds du cheval, et portaient la main au chapeau en dardant sur nous de petits yeux vifs.

Félicie et grand'mère adressaient des bonjours à droite et à gauche lorsqu'elles apercevaient quelque personne de connaissance : une dame endimanchée, avec sa fille, qui se faufilaient à travers la foule, s'escrimant à mettre un dernier doigt de gant, la main encombrée du paroissien à tranche d'or ; des fournisseurs sur le pas de leur porte ; des fermières assises entre leurs paniers d'œufs frais et de légumes ; ou des messieurs avec qui l'on était mal, et qui saluaient cependant ces dames d'un geste sec. Et c'étaient des tours de hanche, des inclinaisons d'échine et des œillades tantôt révérencieuses et tantôt familières, renouvelés à la même heure, au même endroit, cinquante-deux fois l'an. Et tout le temps de la messe, d'ailleurs interminable, on échangeait des signes de tête, mesurés et gradués selon la chaleur des relations.

Ce jour-là, après l'office, nous vîmes pour la première fois la créole. Elle passa, en charrette anglaise, à côté d'une longue dame blonde qui conduisait elle-même.

Madame Pergeline la montra à grand'mère en disant :

— La voilà.

— Qui donc ?

— Ah ! si votre gendre était là !...

— Mon gendre ?...

— Je veux dire que M. Nadaud, qui aime la société distinguée, n'aurait pas manqué de lui tirer son coup de chapeau...

Félicie pinça les lèvres en regardant s'éloigner la charrette anglaise, et elle dit :

— On se demande où ces gens-là vont chercher de l'argent pour payer des toilettes aussi ébouriffantes.

— Pour la blonde, dit madame Pergeline, ce sont des gens qui remuent l'or à la pelle. Mais on prétend que celui qui épousera la créole la prendra nue comme le revers de la main.

Et nous remontâmes en voiture pour aller souhaiter le bonjour à mon père, toujours très occupé le dimanche. Je traversais la salle des clercs bondée de paysans, et j'entrais sans frapper. Mon père se tenait souvent debout, consultant son « répertoire », le porte-plume à l'oreille, et j'attendais qu'il prît garde à moi ; quelquefois il était appliqué à former

le mot secret qui ouvrait la caisse, et il tournait de petits disques de cuivre à alphabet circulaire. Il m'embrassait et me disait : « Bonjour ! gamin, » et : « A demain soir !... » Car il venait à Courance à jours fixes. Je m'en retournais à la voiture où Félicie, qui s'impatientait vite, me disait régulièrement : « Allons, monsieur le lambin, j'ai cru que tu n'en finirais pas. »

Aujourd'hui, elle avait la fièvre : elle préparait à l'abbé Fombonne « un plat, de sa façon ».

On pénétrait chez le curé de la Ville-aux-Dames par le jardin. Un long fil de fer agitait la sonnette à portée de l'oreille de madame François ; un autre fil touché par elle, de la cuisine, lui permettait d'ouvrir sans se déranger. A peine avait-on mis le pied dans le potager du presbytère, que l'on apercevait de loin, sous un auvent orné de bois découpé, madame François, une main en abat-jour sur ses lunettes bleues, l'autre relevant un tablier d'une blancheur dominicale.

Comme on observe, en province, le moindre manquement aux habitudes, Félicie fit remarquer :

— Madame François n'est pas sous l'auvent...

La porte du salon se trouvant entre-bâillée, nous vîmes mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, assises côte à côte sous une lithographie de Notre-Dame de Lourdes. Elles venaient le dimanche se reposer là, en attendant que Pidoux, qui les conduisait, eût terminé ses affaires. A notre entrée, elles prirent une mine si étrange que Félicie ne put s'empêcher de leur demander :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais, rien du tout, Félicie, rien du tout.

— Je suis sûre que vous avez parlé à madame François !

— Parlé ? mais de quoi donc, Félicie ? Je te jure...

— Ta, ta, ta ! vous l'avez avertie des histoires de la mère Fluteau !

Et Félicie frappa du poing sur un guéridon où un jeu de cartes était posé. Les petits rectangles au dos bleu gras volèrent par la pièce.

Ces demoiselles eurent peur ; elles se ratatinèrent sur le canapé.

— Écoute, Félicie, dit mademoiselle Adélaïde, c'est vrai ; nous l'avons avertie parce que nous avons eu pitié d'elle...

— Ce n'est pas vrai ! — s'écria Félicie, accoutumée aux détours qui précèdent la vérité. — Je vais vous dire, moi, comment cela s'est passé : c'est elle qui, en voyant vos têtes de l'autre monde, vous a tiré les vers du nez !

— C'est vrai ! c'est vrai ! — firent-elles, allégées, heureuses au fond, de n'avoir plus rien à dissimuler.

Mais elles s'aplatirent de nouveau, à l'entrée de madame François.

L'accusée arrivait à pas de loup, chaussée de ces bottines de drap mat, à la semelle souple comme la plante d'un pied nu, et qui semblent faire corps avec les vieilles personnes pieuses. Elle referma aussitôt la porte sur elle en éteignant le bruit. Et, pour la première fois, on lui vit ôter ses lunettes bleues. Ses yeux délicats étaient tout roses. Elle croisa les mains sur sa bavette, soigneusement épinglée, dans une attitude empruntée aux images de dévotion ; et elle s'inclina, comme à l'église. Elle releva les yeux sur Félicie, tout droit. Elle était si propre que, dès le premier aspect, on se défendait de lui imputer une mauvaise action.

— Me voilà, madame Planté, dit-elle. Voyons donc, il faut tâcher de nous expliquer toutes les deux pendant que monsieur le curé mange sa côtelette... Alors, c'est à cause de mademoiselle Gillot que vous êtes fâchée comme ça ? Mais, ma chère dame, elle nous a donné tout de la main à la main : il n'y a personne pour m'opposer un démenti.

— C'est ce qui vous trompe ! Moi, je soutiens que vous lui avez tout extorqué morceau par morceau. Mademoiselle Gillot n'a jamais été prodigue de son bien.

— Pardi ! madame Planté, vous n'êtes point sans savoir, aussi bien que moi, que qui ne demande rien n'a rien... C'est-il pas les impies et les francs-maçons qui vont venir nous apporter de quoi entretenir l'église ? Eh ! mon bon Jésus, si je n'allais pas quêter chez l'un chez l'autre, il y aurait bien des chances pour que le bon Dieu et ses saints aillent, comme on dit, sauf votre respect, le derrière tout nu ! Voyons, madame Planté, faut être raisonnable. Voilà trente ans bientôt que je sers chez ces Messieurs ; vous m'en

croirez si vous voulez, c'est la première fois qu'on me fait reproche d'avoir enrichi l'église du bon Dieu. Défunt ce pauvre monsieur le curé de Chaumussay me l'a dit de sa bouche en rendant son dernier soupir : « Madame François, qu'il m'a dit, je ne sais pas comment vous avez fait votre compte ; mais, depuis que vous êtes entrée au presbytère, je n'ai jamais manqué de rien, et j'ai toujours dîné comme un archevêque. Notre-Seigneur vous en donnera la récompense. » Voilà comme il a parlé, monsieur le curé de Chaumussay...

— Il ne s'agit pas du curé de Chaumussay ; il s'agit d'une vieille femme que vous avez dévalisée !

— Si on peut dire ! madame Planté ! C'est-il bien vous que j'entends me parler comme ça ! Mais, je lui aurais corné aux oreilles, à votre vieille tante, que je ne voulais point de ses frusques, elle nous les aurait envoyées par le messager ! Voilà ce qu'elle aurait fait, madame Planté ! Autrement, elle se serait crue damnée pour son éternité.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? C'est vous qui lui avez mis ces idées-là dans la tête !

— Moi ! ma bonne chère dame, moi ! mais je ne suis rien de rien qu'une malheureuse servante ; je n'ai seulement point appris à lire et à écrire : comment donc que j'aurais pu convertir mademoiselle Gillot qui est d'une famille riche, à des idées qu'elle n'avait pas ?... Voyez-vous bien, madame Planté, les paroles de défunt monsieur le curé de Chaumussay sont là : « Madame François, Notre-Seigneur vous en donnera la récompense. » Voilà des paroles. Eh bien ! pourquoi c'est-il qu'il a dit ça, monsieur le curé de Chamussay ? C'est parce que le bon Dieu lui a soufflé au moment de mourir : « Madame François t'a donné tout ce qu'elle avait, oui, tout. Elle avait trois mille francs d'économies, et bien placés, en bons billets, à cinq du cent : elle les a mis dans ton ménage. » Oui, madame, c'est comme si je l'avais entendu qui lui soufflait ça ! Un peu plus, et ce pauvre monsieur le curé n'aurait jamais rien su de ce que j'avais fait pour lui ; non ! si ça n'avait pas été le bon Dieu qui est toujours là à fureter dans les coins pour savoir ce qui s'y passe, il serait mort sans m'en avoir seulement dit merci !... Faut point vous tourmenter, madame Planté : s'il y a une récompense pour moi qui ai mis

mes trois mille francs dans l'Église, il y en aura une pour mademoiselle Gillot. Mais je vous demande bien pardon, voilà monsieur le curé qui tape sur son verre...

Elle tourna sur les talons et disparut. Félicie demeura abasourdie. Mais grand'mère et ces demoiselles avaient été touchées du premier coup par l'accent de vérité qui marquait le discours de madame François :

— Tu vois, c'est une brave femme.

— Comment! une brave femme? s'écria Félicie; mais vous avez donc perdu le sens commun? Une femme qui s'en va flibuster le bien d'autrui pour faire manger des côtelettes à son curé! Et vous trouvez cela superbe, vous? Est-ce que Notre-Seigneur mangeait des côtelettes, lui? est-ce qu'il est mort en remerciant sa bonne de l'avoir fait dîner comme un archevêque, lui? Mais, répondez-moi donc! Mais vous ne voyez donc pas qu'elle vous fait tourner en bourriques, vous comme les autres, avec ses paroles du curé de Chaumussay? Je voudrais vous y voir, à défendre votre bien, vous autres! Ah! vous avez de la chance de n'avoir pas le sou!...

Grand'mère et ces demoiselles restaient muettes : on ne répliquait jamais à Félicie. Elle allait et venait à grands pas dans le salon du presbytère. Devant chaque siège, il y avait un tapis de la largeur d'une assiette, composé de petits hexagones de draps multicolores. Elle les déplaçait, et, grâce à son goût de l'ordre, les replaçait à mesure, du bout du pied, malgré son emportement.

Soudain, elle s'arrêta devant un bureau d'acajou orné de cuivres opulents. Elle rappelait le chien en arrêt. Elle bondit et toucha le meuble si brusquement qu'une des six tasses à café qu'il portait tomba et se brisa. On sursauta; mais Félicie criait :

— Le bureau du grand-père Gillot!

— Félicie, voyons, Félicie! je t'en supplie, ne fais pas de scandale!

— Mais le voilà, le scandale, le voilà! Je vous dis que c'est le bureau du grand-père Gillot! Vous le connaissez bien. Vous n'avez donc plus de sang dans les veines? On vous vole votre mobilier, et vous êtes là, à vous regarder comme des chiens de faïence!

Ces demoiselles n'avaient jamais eu de mobilier. Grand'-mère avait vu vendre le sien quatre fois. L'indignation de Félicie ne les gagnait point.

— Mais, hasarda grand'mère, madame François t'a expliqué...

— Il n'y a pas d'explications devant ça! On vous fait avaler tout ce qu'on veut avec des explications, mais devant une pièce à conviction ce n'est plus possible. On nous a volés. Qu'on aille me chercher Pidoux : il va me remporter ce meuble-là, tout de suite, dans sa carriole, chez mademoiselle Gillot.

Et elle touchait de nouveau le bureau de famille; elle en maniait et faisait claquer toutes les poignées de cuivre; elle se cognait les doigts contre sa propriété.

— Vous ne voulez pas aller me chercher Pidoux? Moi, j'y vais.

Elle se précipita vers la porte. Mais elle n'eut pas la peine de l'ouvrir : monsieur le curé entrait.

On vit, dans le jour clair du corridor, sa grosse bedaine, où des miettes de pain étaient encore attenantes; il y en avait un chapelet aux grains blonds dans un des plis de la ceinture remontée jusque sur l'estomac. Tout rayonnait en lui: sa bonne face rouge et réjouie, son large nez gras, ses yeux d'enfant,

Il ouvrit les deux mains de chaque côté du corps, de ce geste accueillant et tendre qu'on prête au bon pasteur. Son regard contenait la plénitude du bonheur et de la bonté. Il souriait comme une mère qui va embrasser ses enfants. Ses cheveux blancs lui dessinaient une espèce d'auréole. Pour tous les gens qui étaient là, assurément, il était Dieu lui-même.

— Madame Planté! — prononça-t-il de sa voix grasse, — madame Planté est chez moi avec toute sa chère famille! Et on ne m'avertit pas! Je mettrai un de ces jours ma gouvernante à la porte, — dit-il, en riant de tout son cœur, — car à supposer que notre saint-père le pape s'avise de venir me faire visite, elle ne me préviendrait pas pendant mon déjeuner!

Le flot de sa bonhomie coulait. Sous une pareille fraîcheur,

quelle colère ne se fût amollie ? Félicie, surprise et dépitée, se taisait. Elle ne savait plus que penser ni que dire vis-à-vis de cette puissance presque mystérieuse.

— Me ferez-vous l'honneur de demeurer un petit instant ? ajouta-t-il. Vous n'avez pas déjeuné, sans doute, mesdames ? Accepteriez-vous un biscuit trempé dans un doigt de vin ?

Il allait de l'une à l'autre, innocent jusqu'à l'évidence ; il portait l'odeur de la campagne et de la santé physique ; il répandait aussi le parfum de l'espoir céleste. Une heure ne s'était pas écoulée depuis qu'il avait quitté les habits sacerdotaux. Il fit partir, d'une chiquenaude, la blonde guirlande des petites miettes de pain fixée à la ceinture, enfonça sous l'écharpe de soie ses gros doigts ronds et se carra au milieu de ces femmes émues.

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, toussaient, caquetaient, disaient des paroles sans suite, dans l'intention de couvrir on ne savait quel mot menaçant. Félicie n'allait-elle pas éclater ? Qu'allait-il advenir ? Et c'étaient elles et grand'mère, habituellement silencieuses, qui faisaient le plus de bruit.

Le curé leur montra la lithographie de Notre-Dame de Lourdes : un cadeau que venait de lui adresser une de ses paroissiennes. Il toucha un relief en stuc de Saint-Pierre de Rome : un don de madame la comtesse de la Frelandière. Il remarqua la tasse brisée, dont les morceaux gisaient sur le sol.

— Qui est-ce qui a fait ça ? s'écria-t-il. Madame François aura encore laissé entrer Minet. Il est impossible de rien conserver, ma parole d'honneur ! On vous brise tout jusque dans la main : c'est une dérision...

— Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, dit Félicie ; c'est moi qui l'ai cassée, tout à l'heure, en portant la main sur ce bureau... Je suis bien maladroite.

Le curé s'excusa. En ce cas, ce n'était rien du tout, une bagatelle. Cependant, il considérait du coin de l'œil les ruines de la tasse à café :

— Ce service, — dit-il, en abaissant la voix, — me vient, vous ne le croiriez pas, mesdames, d'une famille étrangère et, qui pis est, hérétique ! Oui, mesdames, — ajouta-t-il en faisant de gros yeux, — ceci est un présent des richissimes protestants de Beaumont que l'on nomme les Pope. J'ai été très sensible à

cette attention d'une famille infidèle. Qui sait? c'est peut-être le premier pas de la brebis égarée vers le bercail.

— Je suis d'autant plus aux regrets, dit Félicie.

— J'ai placé ce magnifique service, — continua le curé avec une ineffable candeur et une intention flatteuse, — sur le plus beau meuble qui me vienne de mademoiselle Gillot, votre respectable tante ; c'est un parent à vous! dit-il en riant et tapotant le ventre du bureau.

Tout le monde trembla. Félicie raviva un instant la flamme de ses yeux colères.

— Je trouve, dit-elle, que ma tante Gillot pousse la générosité...

A cent lieues de soupçonner un reproche, le curé l'interrompit :

— Mademoiselle Gillot est une sainte, dit-il ; elle fait pour l'Église ce qu'elle peut... Dieu lui en saura gré.

Ce fut dit si simplement, et d'une figure si garantie de toute arrière-pensée que les plus farouches eussent été désarmés. En vérité, si Félicie lui eût exprimé ses reproches, il n'eût pas compris. Il n'y avait plus qu'à s'en aller.

Le bon curé, le sang au visage, s'exténuait à ramasser les parcelles de la tasse brisée.

— Allons! — dit Félicie en lui tendant la main, — monsieur le curé, je vois bien qu'il faudra que je répare ma maladresse en vous priant d'accepter un service complet.

Ces demoiselles ne continrent pas leur joie. Elles faillirent embrasser Félicie qui avalait son dépit et leur disait :

— Ah çà! mais qu'avez-vous?

Madame François se montra à propos pour reconduire ces dames. Elle glissa dans l'oreille de Félicie :

— Vous voyez bien, madame Planté, il ne s'agit que de s'entendre.

Félicie se tapit au fond de la voiture et ne dit rien le long de la route. De temps en temps, elle penchait à la portière sa tête diaphane et ses yeux de poule pourchassée, afin de surveiller la carriole, parce que Pidoux était ivre.

Grand'mère, qui récitait paisiblement son chapelet, s'interrompait pour supplier sa sœur :

— Mais ne te tourmente donc pas tant!

VII

LES FEUILLETS DU CALENDRIER

Cette défaite fut extrêmement pénible à Félicie. Son amour-propre déjà blessé par l'affaire de Gruteau, qui n'en était qu'à ses débuts, se trouva tout à vif pour endurer la nouvelle épreuve. Elle en exagéra l'importance. Elle ne voyait que ruse et spoliation du haut en bas de l'échelle sociale. Dans l'intervalle de ses crises de nerfs, elle se mit à vérifier de vieux comptes. Elle se rappelait tout à coup telle et telle circonstance où l'on avait dû la voler; elle convoqua à plusieurs reprises ses métayers. Ensemble ils exerçaient leur mémoire et exhumaient d'anciens cours de marchés, en regardant en l'air, les yeux vers les taches de rousseur du plafond. Le pire était que l'incident de la Ville-aux-Dames troublait sa foi qui, sans être vive, lui laissait l'espoir d'occuper là-haut, avec l'indulgence de Dieu, un petit coin, — oh! de moindre importance que Courance, probablement, elle n'était pas exigeante, — mais qui serait bien à elle et qu'elle administrerait de façon à édifier le souverain maître... Et, moins elle était certaine de la vie future, plus elle se cramponnait à la présente qu'elle sentait lui échapper par la maladie.

Elle m'enseignait le respect de la terre et l'amour de tout objet qui contribuait à donner à Courance sa physionomie. Elle m'inculquait les vertus conservatrices :

— Mon petit, méfie-toi des idées nouvelles : des fariboles!

Et je me trouvais mal à l'aise pour lui parler de ma petite cousine, comme le voulaient grand'mère et ces demoiselles : car je sentais que, pour Félicie, cette famille de Philibert était une intruse qu'on essayait de pousser à Courance afin de partager la propriété.

Depuis son mariage, Philibert se permettait, dans sa correspondance, de timides allusions aux siens; il écrivait « Adrienne » tout court, pour désigner sa fille; il parlait de

« sa femme », mais avec discrétion. A table, quelquefois, quand cela n'allait pas trop mal, grand'mère se risquait à prononcer : « la petite Adrienne », ou : « la femme de Philibert », et c'était très héroïque de sa part. Elle tâchait d'accoutumer les oreilles, après quoi les esprits suivent aisément. Nous n'étions qu'à l'entrée de l'hiver et Pâques demeurait la date extrême. On avait le temps.

La veille de la Toussaint, en même temps qu'on allumait le premier feu et que l'on serrait dans une armoire le chapeau de paille de Félicie, on disposait un paravent vis-à-vis la porte du corridor. C'était un cérémonial immuable. A l'heure du déjeuner, on entendait frapper à la porte. « Qui est là? » Personne ne répondait. On allait ouvrir, et l'on ne voyait qu'une feuille de paravent en papier jaune, à vignettes, et deux mains rouges. Cela s'avançait gravement, et, par derrière, éclatait tout à coup le rire de Valentine.

Elle déposait l'objet poussiéreux et l'essuyait, en soufflant dessus à grosses joues. Une à une, les quatre feuilles étaient déployées, et l'on renouvelait connaissance avec les drôles de bonshommes qu'elles portaient, ainsi qu'on eût fait avec de vieux amis. On y voyait des compositions grotesques de Gustave Doré, au trait, de la fantaisie la plus extravagante. Quelle joie c'était de retrouver ces bals de la banlieue parisienne au temps de Louis-Philippe, ces foires de village avec un « monsieur le curé » rond comme un tonneau et des pompiers casqués comme dans les vaudevilles! Une scène de bains de mer, « côté des hommes, côté des dames », passait pour très divertissante : un monsieur maigre, affreux et barbu enjambait la corde de séparation et mettait en fuite un essaim de dames effarouchées, dont deux ressemblaient à s'y méprendre à grand'mère et à Félicie. Certains animaux de Grandville avaient acquis, à la longue, l'importance de véritables personnes : des professeurs du Conservatoire figurés par des canards, des moineaux, des merles, dont les becs, large ouverts, laissaient échapper des nuées de triples croches. Deux dames sarcelles excitaient une particulière sympathie : c'étaient des mères franchissant le porche du « temple des Arts » pour y prendre leurs « demoiselles » à la sortie du

cours. A leur déhanchement, à l'attitude penchée de leur cou, on devinait et l'orgueil maternel et les charmes des gracieuses petites qui faisaient l'objet de leur entretien.

J'appris à lire en déchiffrant les légendes du paravent. Félicie me tapait sur les doigts avec son petit couteau à quinine, lorsque je n'épelais pas bien. On s'en rapportait à M. Laballue du soin de parfaire mon éducation, le mercredi.

A quatre heures de l'après-midi, ce jour-là, Félicie commençait à croire qu'elle entendait sa voiture et envoyait Fridolin ouvrir la grille. Grand'mère hochait la tête :

— Tu vois bien que Mirabeau n'aboie pas...

— Mirabeau? il est sourd. Son maître le tuera à le faire engraisser comme une volaille.

Et on prêtait l'oreille; on n'entendait plus rien.

J'appliquais le nez et les deux mains contre la vitre froide de la fenêtre et, jusqu'à ce que la buée fût épaisse, je regardais le ciel gris, la terre et les arbres dénudés, et des moineaux qui venaient, en pépiant, tout près de là, picorer les miettes du déjeuner. Soudain, Mirabeau, qui semblait dormir, allongé devant le feu comme un rôti, se levait brusquement, grommelait, allait à la porte en agitant la queue.

— Cette fois..., disait Félicie.

Et elle était heureuse de revoir son « Sucre d'Orge ».

Leur amitié se perdait dans la nuit des temps, prétendaient grand'mère et ces demoiselles qui en étaient jalouses. Elle provenait de ce que M. Laballue était doux. Lui seul savait recevoir, sans se rebiffer jamais, les vivacités de Félicie. Cette aménité, par un effet contraire, nous exaspérait presque tous.

Quand M. Laballue faisait la lecture après le dîner, l'oncle Planté allumait son bougeoir et s'en allait en grognant dans son pavillon « du bout du monde »; grand'mère prenait son chapelet, ces demoiselles s'endormaient. Il lisait, du même ton onctueux et admiratif, les *Contes à ma fille*, de Bouilly, et *Paul et Virginie*, du Chênedollé ou du Chateaubriand; des vers de Lamartine ou des vers de madame Amable Tastu. Quelquefois, M. Laballue repartait dans la soirée; mais l'hiver, et surtout au temps de la chasse, il couchait et restait

jusqu'au jeudi soir. L'oncle Planté refusait de lui prêter son chien; c'était le seul acte de protestation qu'il se permît.

L'opposition à Sucre d'Orge s'était atténuée, ces derniers temps, parce qu'on avait beaucoup à obtenir de Félicie, et que l'on comptait la prendre par son grand ami. Peu s'en fallut qu'on ne lui fît la cour. Comme il était sans rancune et très sensible à la flatterie, il se laissait gagner. Ce fut grâce à lui que l'on décida la malade à recourir à un célèbre médecin de Tours nommé Guérineau.

Quelle affaire! C'était la terreur de Félicie qu'un homme habile lui découvrît une affection mortelle. Avec toute son énergie, elle avait une peur terrible de mourir. Et elle aimait à se reposer sur l'ignorance du docteur Léveillé qui se contentait de lui dire : « C'est nerveux », et la gavait de drogues ordinaires. M. Laballue. qui ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, s'éleva un soir comme un ouragan soudain et dit :

— Votre docteur Léveillé est un âne!

Et, trois mercredis de suite, il développa cette proposition. Lui-même se chargea d'aller à Tours pressentir le docteur Guérineau et finalement l'amena, avec le concours du médecin de Beaumont. On m'avait ordonné de rester à jouer dans la cour, sous le marronnier, le temps que durerait la consultation. Le cheval de M. Léveillé et celui de M. Laballue, non dételés, labouraient le sol, sous l'œil de Fridolin. La Boscotte, la cuisinière ou Valentine venait tour à tour informer le domestique mâle de ce qui se passait à l'intérieur. Elles lui parlaient, la main en cornet sur la bouche. Fridolin recevait ces communications d'un air impassible ; il flattait de la main les naseaux des deux bêtes et aspirait l'air vif du coin de la lèvre. La mère Pidoux, qui était craintive, vint gratter à la petite porte jaune et demanda :

— Croyez-vous qu'elle en réchappe?

Les deux médecins sortirent enfin ; ils déposèrent chacun une petite pièce dans la main de Fridolin et montèrent en voiture.

On ne fut pas plus avancé. Le docteur Guérineau n'avait rien ordonné, sinon d'interrompre l'usage des médicaments, Félicie dit qu'il était un charlatan : il ne lui inspirait aucune

confiance, et c'était de l'argent jeté par la fenêtre. Et, à cause de cette visite du médecin de Tours, on vint de quatre lieues à la ronde s'informer de sa santé, ce qui la mit dans tous ses états,

Elle surmonta ses douleurs. L'idée de la déchéance lui était intolérable. Au cœur de l'hiver, elle se montra comme par le passé dans ses métairies. Coiffée d'un chaud bonnet noir, emmitoufflée d'un long châle, à la main son parapluie ou sa canne à corne d'or, elle arpentait les chemins et les sentiers et enfonçait ses galoches dans le purin des cours de ferme.

Parfois, son mal l'arrêtait, et elle s'appuyait du coude contre un noyer, espérant toujours vomir « le crabe qui lui rongeait l'intérieur », puis, les yeux inondés, à la suite d'efforts atroces, elle tirait de sa poche un flacon qui ne la quittait pas, et buvait à même l'eau de mélisse des Carmes,

— Ne te tourmente pas, mon enfant, disait-elle, quand on est vieux, vois-tu, on a ses petites misères... mais il faut accomplir son devoir jusqu'au bout.

Et nous marchions contre la bise, car il s'agissait de savoir si les maçons travaillaient à la grange de Pénilleau, qu'une tempête avait endommagée.

Arrivés à Épinay, elle me disait de rester là, de peur d'abîmer mes souliers; et elle s'avançait toute seule au milieu des travaux. Elle relevait ses jupes ou les ramenait tout à coup entre ses genoux serrés et se plantait sur le sol grémilleux et blondi par la chaux vive. Elle mesurait de l'œil l'ouvrage exécuté depuis la veille, et, du bout de sa canne, donnait des indications, en appelant chaque homme par son nom.

— S'ils ne savaient que je reviendrai demain, ils ne feraient pas œuvre de leurs dix doigts !

Nous retournions souvent à travers champs, par le plus court, parce que le soleil, tout pâle, comme un grand chapeau de paille d'Italie, descendait là-bas, derrière les peupliers nus de Gruteau. Nos pas martelaient la terre gelée. Des vols de corbeaux s'élevaient, à longue distance, en croassant, s'abattaient, pareils à un grain noir qu'un grand semeur invisible, et marchant à pas comptés, eût semé dans le ciel d'hiver.

D'ordinaire, nous rentrions sans sonner, par la petite porte des communs, et nous passions par la cuisine. Un jour, Clarisse et la Boscotte nous y accueillirent avec des yeux embarrassés, et Félicie vit Pidoux qui se tenait tapi près du foyer, touchant la boîte de sel gris. Il tournait son chapeau entre ses mains et il dit :

— C'est moi, que je venais, ma'me Planté, rapport à bien des choses, depuis le temps qu'on ne se cause plus...

Elle le laissa parler, pendant qu'elle changeait de chaussures.

Il fut promptement question du moulin. Elle lui montra la porte.

— C'est pas pour vous fâcher, ma'me Planté; voyons donc! On avait l'habitude de vous demander conseil quand on était dans l'embarras; voilà donc tout changé, à c'te heure?

— Est-ce que vous m'avez demandé conseil quand vous avez été mettre deux mille francs dans la poche de M. Fantin?

— Allons! ma'me Planté, vous voulez rire! Votre beau-frère ou bien vous, voyons! c'est-il pas la même chose?

Elle frappa la table de cuisine d'un grand coup de canne qui ébranla les épaules de tous et fit vibrer les cuivres. Elle savait où le paysan voulait en venir.

— Une fois pour toutes, dit-elle, entendez-le bien : je ne fais honneur qu'à ma signature.

Mais elle pensa que Pidoux pouvait connaître quelque chose de nouveau sur l'affaire; et la curiosité l'emporta. Elle lui permit de s'expliquer.

Il était surtout indigné de ce que le vieil oncle Goislard se portât très bien. L'agent voyer de Beaumont arrivait justement de Langeais et il avait vu le bonhomme passer fort gaillard dans sa petite voiture.

— Ce n'est pas ça que nous avait dit votre beau-frère... Dame! s'il ne se dépêche pas d'hériter, il pourrait bien se trouver mal à l'aise pour payer ses billets à six mois...

— Il a signé des billets à six mois? demanda Félicie.

— Ça se dit. J'aime mieux que ça soit à d'autres qu'à moi, mais c'est tout de même dommage pour le pauvre monde de voir son argent couler à la rivière... sans compter que ça ne fait pas de bien non plus à la famille...

— Que voulez-vous dire?

— Rien, ma'me Planté, rien du tout. Je n'ai point en vue de vous offenser.

Il revenait à son idée fixe : savoir si Félicie laisserait protester les billets. Il reprit :

— Ce n'est pas non plus pour critiquer ce qui se fait à Gruteau pendant que nous sommes là à causer, vous et moi, ma'me Planté ; il n'y a point de danger que je me mêle de ce qui ne me regarde point...

Et il attendait l'effet de ces petites piqûres à la curiosité de Félicie. Elle l'interrogea elle-même :

— Qu'est-ce qui se fait donc à Gruteau?

Il entra dans mille détails. Grand-père Fantin commandait des travaux gigantesques ; il bouleversait le régime des cultures autour du moulin ; il remplaçait la meule de pierre par des cylindres d'acier ; et, entre autres améliorations, voulait irriguer un plateau situé à quelque vingt mètres au-dessus du niveau de la rivière. Dans tout le pays, il était déjà question de la « machine élévatoire ».

— Pour du beau matériel, c'est du beau matériel!... En cas que la chose ne réussisse pas à votre beau-frère, celui-là qui achètera le tout au rabais ne fera pas une mauvaise opération...

Il fixait sur Félicie ses petits yeux brillants, en passant la main sur la râpe d'une barbe de huit jours.

— C'est tout ce que vous aviez à me dire? dit Félicie.

— Pardi! ma'me Planté, j'avais à vous dire sans avoir à vous dire... Une fois qu'on est à causer, on peut aller loin! Il y a bien aussi la question de ma fille Valentine...

— Comment! la question de votre fille Valentine?

— Ma'me Planté ne veut pas me reprocher de m'occuper de mon enfant. La voilà bien instruite et bien éduquée, à c'te heure, c'est-il pas la vérité? Et, pour ce qui est de la fraîcheur, elle en a, et de la tournure, sauf votre respect, à faire fauter un vicaire... Vous pensez bien, ma'me Planté, qu'elle n'est point sans être demandée...

— Qui est-ce qui vous l'a demandée?

— C'est celui-ci et celui-là, pardi! il ne manque point de galants pour une fille dans sa position... Mais, pour ce qui est

d'être prêt à mettre sa signature au bas d'un papier, ça sera-t-il celui-ci, ça sera-t-il celui-là? c'est selon la dot qu'elle aura.

— Vous avez une dot à lui donner?

— Ma'me Planté veut rire!

— Je n'en ai pas l'air.

— Alors, ça sera pour une autre fois, ma'me Planté. On est de revue, n'est-ce pas? Il n'y a point de rivière à passer de chez vous chez nous. N'ayez pas peur, pour cette question-là, je dormons sur les deux oreilles : M. Planté, qui est bien savant, n'est pas sans connaître qu'on paie tout en argent comptant dans le monde où je vivons... On ne lui fait point la malhonnêteté de croire qu'il ne sera pas généreux...

Félicie était assise devant le feu et présentait à la flamme haute ses pieds chaussés de pantoufles. Elle se redressa et chercha de la main sa canne, dont on l'avait débarrassée. Je crois qu'elle en eût fendu le crâne du paysan cynique et finaud. Dans le court moment que dura son geste inutile, elle comprit la nécessité de se taire et de sembler n'avoir pas entendu. Elle gagna la porte comme un automate, blême et frôlant la table et la huche, et elle dit :

— Bonjour, Pidoux.

Les heures de la triste saison tournaient au cadran de bronze, sous le corps gracieux du Cupidon. Quand elles sonnaient, ces dames levaient la tête sans interrompre leur ouvrage, et il se trouvait invariablement quelqu'un pour annoncer le nombre des battements du petit marteau. Le feu de bois sec pétillait; on confiait des châtaignes à la cendre brûlante; tout à coup cela sentait le roussi : on se levait et secouait ses robes; ou bien une châtaigne faisait explosion, et tout le monde se mettait debout. On était sensible au souffle du vent, à la moindre goutte de pluie au dehors; la température était l'objet d'une préoccupation constante, et l'on avait presque des battements de cœur lorsque, le temps s'étant mis à la neige, on épiait, les yeux au ciel sali, la chute tremblotante des premières blancheurs.

Les flammes semblaient s'allonger dans la grande che-

minée, à mesure que le jour baissait. Peu à peu, sur leur ouvrage, les doigts de ces dames s'immobilisaient, et, avant que l'on se décidât à allumer la lampe, il s'écoulait toujours quelques minutes durant lesquelles le foyer nous éclairait tout seul, pareil à un guignol où danseraient des pantins rouges.

Grand'mère, frileuse, tenait les pincettes et, la main gauche posée en guise d'écran devant les yeux, elle tisonnait. Elle était sans rivale dans l'art d'asseoir une bûche de fond contre la montagne de cendres, de disposer en avant la bûche moyenne retenue par la tige de fer, et d'unir le tout au moyen de rondins vite embrasés et dont il convient de relever attentivement et une à une, les parcelles aveuglantes, au fur et à mesure de leurs chutes. Parfois même, et en face d'un feu parfaitement équilibré, maniant son instrument favori, elle pinçait, dans le vide, des tisons imaginaires. C'était lorsqu'elle suivait son rêve. Et alors, il lui arrivait de prononcer tout haut : « J'en connais qui seraient heureux de se chauffer là... » Ce n'était pas compromettant ; cela pouvait s'appliquer à beaucoup. Cela s'appliquait à Philibert et à sa famille. Personne n'en doutait. Elle essayait d'éveiller un écho, à tout hasard, et mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, ses complices, louchaient à la dérobée du côté de Félicie.

Les deux vieilles tantes n'approchaient point du feu, hantées sans cesse par l'appréhension de l'incendie. Elles travaillaient, infatigablement, chacune à un coin de la porte-fenêtre. Il fallait les déranger pour passer au dehors ; et, au moindre signe, elles soulevaient leur petite installation et s'aplatissaient, s'effaçaient. Ah ! si elles avaient pu ne tenir point de place !

Un de ces soirs d'hiver, à la tombée du jour, nous reçûmes la visite extraordinaire de l'arrière-grand'tante, mademoiselle Gillot. Elle venait remercier Félicie qui lui avait renouvelé son mobilier, reconstitué son trousseau, rétabli sa provision de bois.

Elle disparaissait tout entière sous un caban noir en usage chez les femmes du pays, et dont l'ample capeline embobelinait sa tête de centenaire. Elle était couverte d'un semis de givre qui fondit rapidement et mouilla tout. Après

l'avoir approchée, chacun s'essuya les mains. On recourut à mille cérémonies pour la contraindre à s'asseoir, car elle avait la timidité des solitaires et se trouvait très incommodée. Quand elle fut sur la chaise, il s'éleva d'elle une vapeur, comme du goulot de la bouillotte.

Elle se nourrissait l'esprit des prônes du curé de la Ville-aux-Dames et de la lecture d'almanachs divers. La préoccupation de l'avenir absorbait toutes les facultés de cette malheureuse qui avait achevé sa vie; elle voyait partout des présages, et ses présages étaient sinistres. A son avis, le ciel était hautement courroucé contre l'homme et résolu à une vengeance exemplaire. Elle nous prédit cent calamités.

A cette heure à demi ténébreuse, on finissait par y croire. Félicie ordonna d'allumer la lampe. Mademoiselle Gillot, qui se couchait avec le jour, se retira, et on n'en fut pas fâché. On la reconduisit jusqu'à la porte de la cuisine, où on l'abandonna aux soins de la Boscotte munie d'une lanterne.

Vers le milieu de décembre, il tomba une grande quantité de neige. Les routes devenues impraticables, nous fûmes quinze jours sans voir mon père, et M. Laballue manqua un mercredi. Mais, lui, huit jours après, venait à pied, à demi gelé. On trouva cela très bien. Félicie dit, en se tournant vers sa sœur :

— Ce n'est pas ton gendre qui en ferait autant!

Et on levait les yeux vers la photographie de la morte, dont on avait placé des agrandissements dans toutes les pièces. On la plaignait comme si le veuf l'eût négligée ou trahie, en témoignant pour la famille moins de zèle que M. Laballue. La calme figure nous regardait de son cadre d'ébène, la lèvre souriante et les yeux graves, telle qu'on l'avait connue. On n'eût pu dire si elle souffrait ou si elle était heureuse. Chacun interprétait son visage à sa guise.

Du moindre geste du malheureux veuf on était jaloux; on discutait des jours entiers l'opportunité de ses déplacements; on lui faisait la moue chaque fois que l'on avait vent d'un dîner chez les Pope; on épiait les personnes qu'il pouvait fréquenter chez M. Clérambourg; afin de l'éloigner du bureau de tabac, que de maux n'avait-on pas prédits aux fumeurs!

Un soir, M. Laballue affirma à table que l'on connaissait l'amant de la dangereuse buraliste. On tressaillit. Il nomma le receveur de l'enregistrement, petit homme bilieux et vindicatif. C'est une des rares occasions où l'on put voir grand'-mère et Félicie pousser un soupir de soulagement.

En raison du temps que l'on avait passé sans voir mon père, on l'invita, avec quelque cérémonie, à Noël. On l'attendait, malgré le dégel qui laissait les routes en mauvais état. La veille de la fête, il envoya un mot disant que sa jument s'était couronnée en glissant sur le pont. L'accident était vrai ; nous pûmes nous en convaincre à Beaumont, en sortant de la grand'messe. Mon père quitta ses clients pour venir jusqu'à la calèche présenter ses excuses.

— Eh bien, dit Félicie, rien n'est plus simple : je vous envoie chercher ce soir par Fridolin qui vous ramènera.

— Sapristi! je n'avais pas pensé à ce moyen d'aller dîner chez vous ; sans quoi je n'aurais pas accepté ailleurs...

— Ah! très bien.

On se regarda de part et d'autre, un peu embarrassés.

— Vous allez vous mouiller les pieds dans le ruisseau, dit Félicie en relevant doucement la glace. A une autre fois!

— C'est cela, c'est cela, à une autre fois.

Félicie fit arrêter la voiture devant le bureau de tabac pour acheter des bougies, des allumettes, un jeu de cartes. Fridolin descendit s'acquitter de ces commissions. On voyait, entre les cigarettes et les pipes, une grande femme brune vêtue d'un peignoir bleu, qui parlait en faisant virer prestement ses petits paquets sanglés en croix d'une ficelle qu'elle coupa net, finalement, sur la lame du porte-bobine. Quand Fridolin ouvrit la portière pour nous passer ses achats, il nous dit, de ce ton solennel qui affectait de couvrir des secrets diplomatiques :

— Paraît qu'il s'en est fallu de peu que madame ne trouve pas à acheter une demi-douzaine de bougies dans la ville, rapport au dîner de la maison Pope.

— Ah! fit Félicie.

Elle et sa sœur se regardèrent.

Toutes les deux ensemble me demandèrent si j'avais faim. Je savais ce que cela voulait dire : si je n'étais pas trop pressé

de déjeuner, on obliquait à droite au sortir de Beaumont et on allait « là-haut », c'est-à-dire au cimetière.

Nous avançâmes entre les tombes. La boue nous avalait les pieds jusqu'aux chevilles, et refermait d'elle-même ses lèvres gluantes sur la trace de nos pas. De peur que je ne prisse un rhume, grand'mère me permettait de marcher sur les pierres funéraires, et elle me tenait par la main lorsque je sautais de l'une à l'autre. L'endroit où ma mère reposait était entouré d'un petit jardin sablé, et d'une grille de fer, au pied d'un cyprès. Deux places rectangulaires étaient réservées, l'une à grand'mère, l'autre à Félicie, de chaque côté de la dalle de marbre blanc où on lisait difficilement, entre les couronnes à peine défraîchies : « Marie-Félicie-Clémence... dans sa vingt-huitième année... » Arrivées là, les deux sœurs tombaient à genoux ; elles faisaient des signes de croix, elles croyaient prier Dieu ; mais leur âme s'adressait directement à l'être chéri qu'elles n'avaient pas encore complètement désappris d'embrasser. Elles recueillaient dans leur mémoire fidèle sa jolie figure et ses mains ; elles l'appelaient par son nom : « Marie... ma chère Marie... » Elles lui demandaient pardon pour celui qui, ce soir, allait dîner chez les Pope.

Des deux dates de Noël et du jour de l'an que nous envisagions un peu comme des phares dans notre nuit d'hiver, l'une était donc passée sans rompre la monotone tristesse de Courance. On n'y avait gagné qu'un nouveau motif d'inquiétude.

— Quand une année se met à être mauvaise, — disait mademoiselle Adélaïde, — il ne faut rien en espérer de bon. Mais attendons le 1er janvier : il n'y a rien de tel que de changer de calendrier.

Le 1er janvier, mon père vint dès le matin afin de nous consacrer la journée. Il était de bonne humeur ; il apportait des jouets pour moi et des cadeaux pour tout le monde. Il amenait avec lui le facteur rencontré sur la route. Celui-ci nous remit une grosse lettre de Paris où l'on reconnaissait l'écriture de Philibert.

L'enveloppe contenait trois lettres : une de Philibert, une de sa femme, une de sa fille. Jamais ces deux dernières ne

s'étaient permis une relation avec la famille. Nous fûmes tous témoins de l'émotion de Félicie lorsqu'elle distingua d'un coup d'œil ces écritures diverses. Elle ne retint que la lettre de Philibert et en prit connaissance, puis elle replaça le tout dans l'enveloppe et la glissa dans sa poche en disant :

— C'est un peu long ; je finirai cela plus tard.

Personne n'osa lui en demander davantage, mais on fut gêné tout le jour par cet événement dont chacun s'efforçait d'augurer les conséquences. Ces demoiselles et grand'mère s'interrogeaient dans les coins.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— J'ai bien peur que le pauvre garçon n'ait commis une imprudence.

— La lettre de la petite sauvera tout.

Les trois lettres étaient contenues dans une grande enveloppe jaune. Félicie l'avait pliée en deux dans le sens de la longueur, et un bon bout pointait hors de la poche. Il hypnotisait ces dames ; elles le suivaient des yeux quand Félicie changeait de place.

On supposa qu'elle ne voulait point régler l'incident devant mon père. Après avoir tant désiré qu'il vînt, on était presque impatient de son départ. Il dîna et ne se montra point pressé. On l'avait rarement vu si loquace.

Il ne fit aucun mystère de son dîner de Noël ; il disait merveilles de la famille Pope. Le luxe de ces étrangers l'exaltait. Comme notaire, il connaissait leur fortune ; il citait des chiffres énormes, d'un petit air narquois et familier.

— Leur fortune ! leur fortune ! s'écria Félicie, l'avez-vous vue ? en quoi consiste-t-elle ?

— Dans l'exploitation des cornes de bœufs sur les rives du Mississipi.

Félicie et l'oncle Planté se récrièrent. Hormis la terre et la rente, ils ne concevaient pas que l'on pût faire fonds de quelque chose. Mon père, au contraire, s'était promptement « modernisé » au contact des Américains ; il défendait leur cause avec chaleur, vantait leurs mœurs, proclamait leur supériorité, enfin semblait avoir découvert le Pérou. Mais, on sentait trop qu'il se laissait éblouir.

Sa belle-mère lui dit :

— Je vois que les Frelandière sont enfoncés !

Il eut pour les Frelandière un petit geste dédaigneux. Nous sûmes plus tard que, sous le prétexte de ses attaches avec la famille protestante, le marquis lui avait retiré la clientèle du château.

— Tout ce qui reluit n'est pas or, dit l'oncle Planté.

Hélas ! ce n'était pas en vain que mon père était fils de paysans courbés sur le sol plat de la Beauce. Le plus maigre relief lui semblait une montagne; tout chemin de montagne escaladait le ciel. Il avait cru au déjeuner du château ; il donnait sa foi aux avances d'un millionnaire qui étonnait le pays.

Vers neuf heures, il serra les mains et m'embrassa. On l'entoura jusqu'à la porte, par où venait un petit vent frisquet. Toutes ces dames se garantirent en enfonçant le cou dans les épaules. Chacun prêta l'oreille au bruit de la voiture descendant l'allée des ormes ; on distingua nettement le choc de la grille de fer, le jeu de la serrure sous la main ferme de Fridolin, qui cracha haut, comme toujours. Cela fit dire à Félicie :

— Le vent a tourné.

Grand'mère toussa un peu, et risqua :

— Alors, ça ne va pas trop mal à Paris ?

Félicie comprit ce qu'on réclamait d'elle ; elle avança la lèvre inférieure et fit des yeux qui ne signifiaient rien de bon. Elle vint s'asseoir à la table qu'éclairait la lampe et dit :

— Il faudrait au moins que j'aie mes lunettes.

Ces demoiselles bondirent ; elles tâtonnèrent sur la cheminée, sur la console, sur le canapé, à la recherche des lunettes. Félicie les tira de sa poche en même temps que l'enveloppe jaune. Le cœur battait à toutes ces bonnes femmes.

Félicie lut la lettre de Philibert d'une voix volontairement monotone, comme lorsqu'on veut paraître tout à fait détaché. De temps en temps, elle prenait un petit ton boudeur. Elle relevait les yeux fréquemment au-dessus de ses verres de lunettes pour surveiller la lampe ; sa fine peau blanche et ridée de femme nerveuse et toujours émue semblait agitée par des remous profonds ; et ces ondes couraient et se

contrariaient sous son front, sous ses joues diaphanes, sous ce menton jadis si gracieux, d'après le crayon de Langeais.

Philibert écrivait des choses gentilles, avec l'humour et la libre allure de sa parole. Sa méthode avait consisté toujours à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il ignorait les expressions amères ; au pire moment de sa détresse, personne ne se souvenait qu'il se fût plaint. Sa lettre rappelait les précédentes : il était question de ses travaux, que la famille ne prenait pourtant guère au sérieux. Mais il en parlait sans se dépiter, avec une sérénité inlassable. Certaines de ses phrases eussent pu paraître d'une ironie féroce : celles où, à l'aide des mots les plus simples, il vous donnait à entendre les pires tristesses de sa condition. Mais non, il n'y pensait pas : il avait la résignation de sa mère. Il disait : « J'ai vendu hier une frimousse de femme au pastel, vue de trois quarts en arrière, avec une nom d'un petit bonhomme de nuque un peu grasse et dorée comme un poulet qui cuit, à faire mourir de joie. J'ai sué dessus pendant un mois. J'ai pleuré devant deux jours ; ça a été mes étrennes. Mon brocanteur m'en a donné cinq louis ; c'est toujours bon à prendre... » On retenait seulement qu'il s'était fait un mois de cent francs, et on haussait les épaules. Il est vrai qu'il n'écrivait pas pour qu'on le comprît, mais pour raconter ce qui était.

Le ton ne différait pas de celui du paragraphe suivant où on lisait : « Nous sommes allés en bateau, dimanche, jusqu'à Suresnes. Ah! le joli soleil d'hiver ! »

A la fin de sa lettre, seulement, il disait :

« Ma femme et ma fille, qui partagent mes sentiments, ont tenu à vous en faire part elles-mêmes, à leur façon. Ce sont deux bons cœurs qui vous aiment. Ma foi, je ne crois pas que cela puisse vous être désagréable. »

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde soulignaient chaque mot d'un signe de tête approbatif. Elles approuvaient tout confusément, sans être certaines de bien entendre, mais en vertu d'un système; et elles répétaient, chaque fois que la voix de Félicie baissait :

— C'est un brave garçon !

— Comme il est bon ! Comme il est bon !

Grand'mère, tournant le dos à sa sœur, construisait dans le foyer les châteaux de ses rêves et dissimulait l'émoi de sa figure. Félicie s'arrêta un moment, après avoir lu les derniers mots de Philibert. Les deux autres lettres étaient dessous; elle les touchait de ses doigts sans cesse agités. Une feuille de la dernière retombait, où l'on distinguait une écriture enfantine.

Félicie dit :

— Ah bien! moi, je suis fatiguée; lisez donc ça, vous autres.

Et elle tendit les deux lettres à qui voulut les prendre. Ces demoiselles les saisirent, sans trop savoir comment interpréter la décision de Félicie. Elles cherchèrent leurs lunettes. Pendant ce temps, Félicie se leva. Elles se troublèrent; mademoiselle Adélaïde ne trouvait point son étui; mademoiselle Victoire écarquillait les yeux tout grands et n'y voyait goutte. Félicie ouvrit la porte :

— J'ai à parler à la cuisinière. Vous n'avez pas besoin de moi; vous savez lire, je pense.

Tout était perdu. Les deux pauvres demoiselles s'en rejetèrent la responsabilité :

— Tu es là qui te tâtes sur toutes les coutures, aussi! Tu sais bien que ça l'impatiente!

— Je me tâte, je me tâte! Eh bien, et toi qui as tes lunettes sur le nez et qui n'es pas capable de lire un mot! Si tu avais commencé, elle serait restée jusqu'à la fin.

— Mais lisez donc! — fit grand'mère en se retournant brusquement, la joue rougie par la flamme; — lisez donc, sinon elle va être furieuse en rentrant.

La lettre de la femme de Philibert était très insignifiante. On y sentait les efforts de la malheureuse à remplir quatre pages sans prononcer un mot compromettant; des brouillons avaient dû précéder ce texte, et il portait des ratures. La lettre de l'enfant était émouvante. Elle écrivait :

« Il ne faut pas m'en vouloir de mon écriture, madame ma tante de Courance, parce que je ne peux pas me tenir comme les autres pour écrire, et je suis couchée jusqu'à l'âge de quinze ans, à ce que dit notre médecin, Bilboquet, qui est Américain et qui a un bien plus drôle de nom que celui-là,

mais je ne sais pas l'écrire. Papa m'apprend à dessiner tout de même, et il paraît que je serai peintre de plafonds, ce qui rapporte plus d'argent que le reste qui n'en rapporte pas beaucoup. Et alors, je pense que, quand j'aurai une belle couverture qui me cache et une toilette mirobolante, je pourrai aller au Bois sans qu'on s'aperçoive de ce que j'ai... »

On avait tout lu, que Félicie causait encore avec la cuisinière. Lorsqu'elle rentra, son premier regard fut pour la pendule.

— Dix heures! mais qu'est-ce que vous faites là? Il est temps d'aller se coucher.

Elle alluma elle-même les bougies rangées sur la console. Grand'mère et ces demoiselles, émues et désolées, les yeux pleins d'eau, barbotaient et se dépensaient en vains mouvements. Une d'elles osa dire, en tendant les lettres :

— Lis cela avant de t'endormir, Félicie!

Le ton avait une telle éloquence qu'il n'était pas possible de dire davantage. On se coucha encore confiant dans le lendemain. Mais Félicie ne fit plus jamais allusion à cette tentative d'introduction de la famille légitimée. Elle dit seulement à sa sœur :

— Quand tu écriras à ton fils, préviens-moi avant de fermer ta lettre.

C'était pour y glisser un billet de banque.

RENÉ BOYLESVE

(A suivre.)

AU YUNNAN[1]

VII

Yunnan-Sen, 14 juin.

Voyons, mon cher ami, que j'utilise maintenant les loisirs de mon espèce de captivité pour vous rapporter la suite de mes aventures. Je continue mon journal. Vous ne semblez pas fatigué de ce genre de littérature et cette fois j'ai, pour vous distraire, de l'amusant, du tragique et des choses qui peuvent devenir grosses de conséquences politiques.

Pour le moment, je suis séparé du reste des humains. Je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde au delà des murailles qui m'abritent (???). En dedans de ces murailles, j'ignore même quels projets sont conçus contre moi. Je suis fixé sur l'esprit qui préside à leur élaboration, mais c'est surtout des moyens que l'on se dispose à employer que j'aimerais à être instruit.

En vous disant récemment mes craintes d'avoir à reprendre les armes, je ne pensais cependant pas que les événements fussent aussi proches. Nous n'avons pas eu plus d'une semaine de répit. Cette fois, c'est de Pékin que me sont venus les avertissements alarmants. M. Pichon me télégraphiait, le 4 juin, que la situation dans le nord devenait au moins aussi menaçante qu'au Yunnan. Les troubles gagnaient jusqu'à l'intérieur de

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

la capitale; il prévoyait la rupture de ses communications avec moi et il me faisait juge de la conduite à tenir pour la sécurité de nos nationaux. C'est la révolte générale, semble-t-il. Ces nouvelles ne parviennent encore ici que sous forme de vagues rumeurs, mais lorsque l'on saura positivement que le gouvernement est sans autorité, qu'il se montre impuissant à protéger les légations, ou qu'il est peut-être même complice, nous n'aurons plus rien à attendre des mandarins. Ceux-ci se préoccupent déjà d'assurer leur fuite; les questions de chemins de fer leur importent peu, vous pouvez le penser.

Déjà, de Mong-Tseu, notre agent m'avisait que la situation est assez critique. Là, on est plus informé des affaires du nord, et notre consulat est de nouveau menacé d'attaque et d'incendie.

Je sentais bien que la position devenait intenable et qu'il fallait songer à assurer la retraite comme m'y engagait M. Pichon; mais je voulais faire bien préciser les choses par le vice-roi, et ne pas être conduit à quitter le poste sans que les raisons en fussent bien accusées. Je fis donc demander à S. E. Ting des explications à ce sujet. Je lui disais que je connaissais fort bien les difficultés politiques contre lesquelles il allait avoir à lutter si la révolte gagnait sa province comme il le redoutait, et je l'assurais que mon rôle n'était pas d'ajouter à ces difficultés. Je lui demandais, en outre, s'il était en état de maintenir l'ordre et quelles dispositions il prenait pour sauvegarder nos établissements et nos nationaux. J'en reçus d'abord une réponse verbale, fort aimable. Il me remerciait par l'organe de son chef d'état-major de mes bons sentiments et m'annonçait une communication officielle à bref délai.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir arriver, le lendemain, un long papier au bout duquel se trouvait un ultimatum d'avoir à quitter le Yunnan dans trois jours. Ceux qui tenteront de comprendre quelque chose à la politique chinoise auront vraiment du temps à perdre! A quoi ce fourbe de vice-roi a-t-il obéi? Peut-être que, enchanté au fond de nous voir partir, ayant sans doute lui-même des informations de Pékin qui lui faisaient souhaiter de n'avoir pas, au milieu de difficultés politiques graves, l'embarras de notre présence, il

a voulu se donner vis-à-vis de sa population le bénéfice d'une attitude énergique à l'égard des diables de l'ouest et en profiter pour reprendre un peu d'autorité?

Je lui fis connaître en réponse à sa lettre que nous partirions tous le surlendemain; qu'il eût à nous faire escorter et à prendre ensuite charge de nos maisons durant notre absence.

De ce moment, on voit reparaître l'amabilité et l'empressement. Ce n'est qu'allées et venues de mandarins. On cherche pour nous des moyens de transport, on vient dresser des listes de ce que nous laissons; le préfet lui-même y préside, flanqué de son sous-préfet et d'une armée de scribouillards. On se salue, on se resalue, on se congratule, on consomme des cuves de thé! On échange des compliments, des regrets de se quitter. A chaque visite on se perd dans des considérations nuageuses sur la fraternité des peuples, les bienfaits du chemin de fer; on coupe ces idées élevées par des interrogations sur le prix de sa culotte ou de son chapeau, et puis on repart sur les besoins que les nations ont de se pénétrer. Oh! que le pied vous démange! Enfin, puisque c'est ainsi que l'on est convenu de procéder, je refrène mes envies, mais il faudra que vous m'assuriez que c'est bien de la diplomatie que je pratique là. Quant à son utilité, ne vous donnez pas la peine de me l'expliquer.

Mais il y a mieux encore. Ces gens qui nous sommaient, hier, de quitter leur affreux pays dans les trois jours, ne veulent plus nous laisser partir sans nous donner un dîner d'adieu. Je refuse, bien entendu, cette politesse, trop sujette à caution, et dont la conséquence pratique était de nous retarder de vingt-quatre heures. Je déclare que, mes bagages étant prêts, je ne disposais plus que de mon costume de route, qui m'interdisait de me rendre à de telles solennités. Qu'à cela ne tienne, m'objecte-t-on, le dîner aura lieu chez vous; nous enverrons nos cuisiniers et tout le service à votre demeure. Et comme je déclinais encore cette invitation d'un nouveau genre, on m'avoua que je ne pouvais compter sur les moyens de transport promis. La véritable raison était que l'on avait besoin de nous retenir une journée de plus. Force nous fut donc de subir ces agapes chinoises, dans l'espoir de ne pas retarder davantage le départ, et nous dûmes goûter encore une fois aux

ailerons de requin, aux matelotes de queues de lézards, aux salmis de peaux de pattes de canards, aux fritures de cervelles de poissons, aux champignons d'arbres, aux prunes confites dans du vinaigre alternant avec des bols de lait aux noyeaux d'abricots. Il nous fallut picorer des pépins de citrouilles et ingurgiter des tasses d'eau-de-vie de riz chauffée au bain-marie. Et tout cela en écoutant des inepties écœurantes et d'horripilantes protestations d'amitié.

Ceci remit au 10 juin notre mise en route. Le matin de ce jour, le préfet et le sous-préfet et tous leurs lettrés sont chez moi dès l'aube. Ils achèvent de coller leurs papiers et d'apposer leurs cachets. A tout moment un de ces bureaucrates célestes vient mendier un objet convoité. « Oh! oui, prends! pourvu que tu en finisses. » Enfin! ma maison est complètement sous scellés. Il n'est pas une ouverture, un interstice quelconque qui ne soit orné de deux bandes de papier-soie entre-croisées, couvertes de cachets cabalistiques; des troupes de pouilleux ont déjà envahi les coins demeurés libres; l'aspect européen de ma maison réparée à neuf a disparu en quelques minutes; les murs sont déjà noircis par les feux allumés; les loques et la crasse s'accumulent immédiatement, on s'enlise dans les crachats. Oh! l'ignoble Chine!

Tous nos bagages sont à la débandade dans nos cours, on ne peut circuler et il tombe une pluie féroce! Pour ajouter à l'encombrement, les muletiers apportent les bâts de leurs animaux, mais ils s'en vont sans paraître disposés à charger leurs bêtes.

Nous devions partir à six heures et la matinée se passe sans que la garde promise, ni son chef, le général Sou[1], aient paru.

Tout ce temps était encore mis à profit par les mandarins pour tenter de séparer les missionnaires de nous, leur persuader qu'ils ne devaient pas partir, qu'ils n'avaient rien à redouter. Le vice-roi faisait agir sur le vieil évêque, il lui envoyait des chrétiens chargés de pleurer à ses genoux pour le retenir, il rassemblait lui-même les catholiques de la ville dans son yamen, les exhortait à ne pas permettre le départ

1. Homonyme du général en chef du Kouang-Si.

de leurs missionnaires, à se mettre en travers de la route, à briser même la chaise de leur évêque et à le ramener malgré lui à son évêché. Chacun d'eux sait trop bien que ce ne sont là que des fourberies et que l'on voudrait avant tout conserver des otages; aussi tous résistent à ces sollicitations et tiennent à partir.

Il faut pourtant en finir! Je fais des représentations vives, et les mandarins, comprenant enfin que leurs fumisteries sont sans résultat, envoient vers deux heures et demie les chevaux tout à l'heure introuvables. Sou se présente également suivi de ses hommes. Je constate qu'ils sont surtout armés de parapluies, au lieu des fameux fusils à répétition que l'on m'avait annoncés. Ces guerriers, couverts de papier huilé, paraissent surtout préoccupés de s'abriter des averses. Ils ont cependant derrière leurs chapeaux les queues d'écureuil d'ordonnance, insignes de service. Voilà bien l'appareil du départ. Tout semble indiquer que nous allons nous mettre en route.

Eh bien, tout cela est de la farce. Après nous avoir mis en demeure de quitter la province, on craint les conséquences de cette mesure. On veut maintenant que nous restions et, pour être plus sûr de ne pas nous voir nous éloigner, on va nous retenir par la force.

Les marques d'amitié qu'on nous a prodiguées et qui nous ont retardés n'avaient d'autre but que de permettre de battre le rappel dans la populace, d'armer la garde nationale et de la poster sur notre route. On nous fera assassiner au besoin. Tout est prévu, on a même choisi la victime expiatoire. Le chef de notre escorte, le général Sou, n'est pas prévenu de ce que l'on trame et c'est lui qu'on offrira au besoin en holocauste à la France pour n'avoir pas su nous protéger, tandis qu'on se tournera vers le peuple en lui disant : « Voilà comment nous traitons les Européens. » Depuis cinquante ans, les Chinois jouent la même comédie, et on ne se lasse pas en Europe.

Au dernier moment, les muletiers réclament une avance de paie inusitée. Je préfère ne pas soulever de nouvelles discussions. Je paye et enfin, à trois heures, le convoi s'écoule par la ville, précédant nos chaises.

Je tiens à marcher en tête; mon fusil est entre mes jambes

et mon revolver sous la main; chacun de nous est ainsi équipé et nous commençons à enfiler la ruelle au milieu d'une foule compacte.

Je n'avais pas fait trois cents mètres, et la file de nos vingt et une chaises n'avait pas encore eu le temps de se déployer, que le général Sou accourait effaré vers moi, me pressant de rentrer dans notre enceinte. Il annonce qu'il y a des troubles à la porte du Sud que nous devons franchir et que nous ne pouvons songer à continuer.

Force nous est de retourner sur nos pas. Les coolies ramènent précipitamment nos chaises, et s'enfuient, non sans voler ce qui est à leur portée. Notre convoi a été pillé en un clin d'œil, nos caisses sont éventrées dans la boue. Il ne nous reste rien.

Presque aussitôt la butte qui domine ma maison se couvre d'une populace qui tente de nous envahir et qui nous crible, de haut, de pierres énormes. Nous sommes vite sur la défensive. Chacun de nous prend son poste avec le plus grand calme. Nous ajustons les assaillants qui filent comme des lièvres. Sou arrive sur nos talons et ses soldats se placent dans les environs de notre logis; la plupart sont sans armes, mais les nôtres, que l'on sait derrière, inspirent la prudence aux assaillants qui se répandent de préférence contre celles de nos maisons qui sont évacuées.

Nous revoyons le préfet qui n'a pas abandonné son amabilité obséquieuse. Il veut immédiatement parler de réparations et il m'invite à quitter le réduit que nous avons préparé pour la résistance, afin, dit-il, d'aller m'entretenir dans mon pavillon particulier qui est précisément le plus attaqué en ce moment. Un de mes lettrés, qui s'est montré, ma foi, fort dévoué, me supplie de ne pas m'écarter de mes compagnons. Il sait que le plan est formé de m'enlever ainsi que Beauvais. La promesse a été faite de nous livrer à la populace, dans des cages. Je réponds à cette aimable invitation en montrant au préfet ma carabine, et je lui dis textuellement, en lui faisant admirer une jolie cartouche à balle nickelée : « Regarde, mon ami, comme ceci est « beau à voir » (suivant l'expression chinoise, *ting-Hao-Kan*). Eh bien! chacun de ces joujous peut percer au moins le ventre de trois de tes Chinois. Si ta canaille

arrive à portée et si tu ne sais pas la faire disparaître, je te jure que tu assisteras à quelque chose de bien, sans compter que je mets le feu à tout le quartier avoisinant! »

Et comme chacun renchérissait sur les mérites de son flingot en riant et sans nulle apparence de trouble, le pauvre homme en est resté médusé.

Pendant cette conversation, la foule, hurlant furieusement, se précipite dans une habitation que nous avions occupée; nous entendons craquer les bois, on perçoit le bruit d'une avalanche de tuiles, des coups frappés dans les cloisons qui cèdent. D'autres bandes se ruent sur l'évêché à l'autre bout de la ville; en moins de vingt minutes, paraît-il, il ne restait rien. Pas un objet n'est oublié; les uns emportent même les planches, on déménage le bois à brûler, et jusqu'au fumier! La mission avait précisément une forte réserve d'argent, plus de quarante mille francs! Les caisses contenant les lingots sont éventrées et des batailles terribles se livrent autour. Des gens se fendent la tête pour s'arracher des sacs. On nous prévient que les ornements d'église, les calices, la crosse de l'évêque, enfin tous les objets du culte sont traînés dans les rues, sans qu'aucune autorité intervienne. Ces bandits ne laissent rien; ils emmènent les animaux qui ont quelque valeur et brisent sur les pierres la tête des malheureux chiens des missionnaires. De là, la masse se rue sur la maison d'un Chinois, intendant de l'évêque; on y prend encore une douzaine de mille francs, et on n'y laisse pas un morceau de bois. De notre basse fosse, nous entendons les hurlements et nous pouvons reconnaître de quel côté se portent les assaillants. Chez l'intendant, on tente à deux reprises de mettre le feu, mais les voisins l'éteignent, craignant pour eux. La cure centrale subit le même sort, on n'en laisse que les piliers. Là, les mandarins eux-mêmes disent aux pillards : prenez tout, mais n'incendiez pas. Les maisons de nos employés chinois sont toutes dévastées. La nuit est venue, nous mangeons en hâte les provisions restant du déjeuner, pour reprendre au plus tôt notre poste de combat. Tout à coup une lueur immense éclaire notre trou. Un incendie formidable vient d'être allumé et nous pouvons être certain par l'emplacement du foyer que c'est l'évêché qui brûle; les

flammèches viennent tomber jusque chez nous, poussées par le vent. Le quartier brûle en même temps.

A ce moment, les autorités prennent peur. Elles ne peuvent plus tenir la population. Le vice-roi apprend que toutes les bandes rassemblées marchent sur nous avec l'intention de nous incendier. A présent, elles sont emportées par leurs succès, les gens sont ivres et il est à craindre que la seule vue de nos fusils ne les retienne pas.

Alors seulement les autorités, envoient des mandarins militaires porteurs des planchettes d'ordre, apportant l'autorisation de tirer sur la foule, qu'on entend tout proche et dont la clameur grandit autour de nous.

J'invite tout mon monde au plus grand sang-froid; je donne pour instructions de nous tenir dans une cour, la moins menacée par les incendies, assez bien placée pour nous permettre d'enfiler les points d'accès par notre feu; je commande de laisser piller nos habitations et de ne tirer que si nous avons à défendre notre vie. Malgré le désir de chacun, et de moi tout le premier, de mitrailler ces canailles, je fais savoir au général Sou que nous n'interviendrons personnellement qu'à la dernière extrémité, si ses soldats faiblissent. Il en est heureux, car il craignait fort que nous ne commettions quelque erreur et que ses hommes ayant à redouter une méprise de notre part ne lâchent pied.

Vrai, à ce moment, la scène est émouvante. Une lueur immense embrase toute la ville, les contours des pagodes se dessinent crûment sur ce fond, des fusées d'étincelles montent en gerbes, un bourdonnement étrange se prolonge jusque dans les lointains; à nos portes, des rugissements, des cris suraigus; sur nos murs les silhouettes bizarres des soldats chinois avec leurs tridents, leur lances et tout l'antique armement. Et dans notre trou, éclairé par l'incendie, vingt et un Français dans les costumes les plus divers, certains avec des moitiés d'uniformes, d'autres en tenue de chasse, les missionnaires, barbus comme des sapeurs, pourvus d'un crin qui n'a pas vu le rasoir depuis dix, vingt et trente ans, en robes chinoises relevées pour la circonstance comme des capotes de fantassins. Chacun a l'arme à la main, baïonnette au canon, prêt à faire feu dans la direction prévue. Tout à coup la fusil-

lade éclate à notre porte et gagne tout autour; un cordon de détonation nous encercle. Ce sont les réguliers qui tirent... à blanc! La masse des assaillants, d'abord étonnée, s'aperçoit vite qu'elle n'a rien à redouter; elle redouble d'audace; l'ordre de tirer à balles est enfin donnée. Oui! mais les hommes n'ont pas pas de balles, il faut en querir!

Les sonneurs de trompe du vice-roi parcourent les rues en poussant des mugissements lugubres et mettent une note de plus dans cette scène tragique. Rien de saisissant comme ces appels de trompe dominant le brouhaha confus d'une populace de cinquante mille individus hurlant comme des bêtes fauves. Ces sonneries annoncent que le tir va devenir meurtrier. Les soldats ont, en effet, reçu quelques cartouches, et les balles commencent à siffler. Le moment nous paraît proche d'entrer en ligne pour appuyer les « braves » du général Sou. Nous armons et on fait aux conscrits les dernières recommandations de prudence pour ne pas nous entre-fusiller.

Mais cette canaille est tellement lâche que quelques projecticles écornant les murs de terre ont suffi pour la faire reculer. Après cette attente énervante, c'est une véritable déception de remettre l'arme au pied et de ne pas livrer bataille. Avec quel bonheur on eût chargé!

La foule s'éloigne, intimidée, et va piller un autre quartier.

Dès lors, on peut prendre un peu de repos et, assis sur nos caisses au milieu de nos chaises dont les brancards entrecroisés forment une barricade, nous devisons. Nous avions sous les yeux un de ces quatrièmes actes d'opéra sur lesquels le rideau tombe, avec les décors embrasés, les clameurs des choristes, les bruits de foule, la fusillade, les éclats des cuivres et des cloches remplacés par des trompes et les gongs. Seulement ici tout est réel. Et quel décor que celui de cette cour chinoise où nous nous tenons, entre nos bâtiments d'habitation à toits retroussés! Le vieil évêque, avec l'insouciance de ses quatre-vingts ans, assis sur un bât de mulet, obéissant impassiblement à nos avis, sa croix au bout de sa chaîne pendue sur sa poitrine, et son anneau pastoral, lançant les reflets des flammes qui dévorent l'évêché, son œuvre à lui, le pauvre homme qui a quitté la France en 1846, et que ces événements, si j'arrive à ramener mon monde au Tonkin,

conduiront peut-être à revoir une terre française qu'il croyait avoir quittée pour jamais. Et l'autre évêque, transformé en soldat, dans le rang avec ses missionnaires, attentifs à suivre nos commandements. Et nos groupes à nous, coiffés de larges feutres qui nous font ressembler aux Boers que nous montrent les journaux illustrés.

La nuit s'achève ainsi, les uns tirant de tout ceci la quintessence philosophique, les autres saisissant le côté comique, d'autres les conséquences pratiques. Certains se livrent aux douceurs du calembour. Un jeune s'écrie : « Tout de même, si nos familles nous voyaient ! »

Pour moi, je n'ai pas ce dernier souci et je puis contempler tout cela avec la plus parfaite sérénité. Je vous l'ai, je crois, déjà écrit dans une autre circonstance. Pour moi, l'idéal consiste à vivre à ma guise, dans la plus complète indépendance, et à ne pas m'enliser dans la banalité. Vivre d'action, et puis, le moment venu, souffler ma chandelle en souhaitant le bonsoir à la compagnie. Aussi, malgré le poids des responsabilités qui pèsent sur moi en ce moment, je ne donnerais pas ma place pour un Empire. Elle pourrait d'ailleurs valoir un Empire, ma place, si j'écoutais certaines suggestions. Je ne suis pas très loin de la situation de Francis Garnier, et, sans les considérations que vous savez...!! Mais j'ai la conscience que le cadeau serait un peu lourd pour mon pays, et, comme je ne tiens pas à devenir un héros de feuilleton, je laisse de côté le plaisir tout personnel que je prendrais à mener une aventure de ce genre, pour me maintenir l'*agent correct*.

C'était tentant, pourtant ! une simple pression de l'index sur une gachette, une petite charge à la baïonnette, pour se donner de l'air, sur des gens qui voulaient notre tête, et cela y était. C'est là ce qui m'amuse précisément, d'avoir tenu et, ma foi, de tenir probablement encore cette situation, et tout ce qui en découlerait, au bout de mon index.

J'ai passé dans cette nuit du 10 juin 1900 des minutes inoubliables. Pendant que la populace déchaînée hurlait à dix mètres de nous, je ne me suis jamais senti plus de calme et de liberté dans mes jugements. L'état d'esprit de mes compagnons était également excellent : tous montraient courage, fer-

meté et bonne humeur. J'avais pris la résolution de ne faire feu que lorsqu'il deviendrait trop stupide de se laisser massacrer sans se faire au moins une bonne litière de ces brigands. Au moment critique, j'avais prévenu mes compagnons que le premier coup de feu ne devait être tiré que par moi. J'ajoutai avec le plus grand sérieux que la politique du gouvernement devait être avant tout pacifique et que la conquête du Yunnan ne pouvait se faire que par des procédés économiques et avec des sentiments amicaux. L'effet de cette déclaration dans un moment comme celui-là eut un succès fou. Un rire homérique me répondit. Je ne vous répéterai pas les quolibets qui partirent en fusée, déchaînés par cet appel à l'économie de nos cartouches et à la pratique de l'amour fraternel. Les missionnaires eux-mêmes se tenaient les côtes. Les soldats chinois préposés à la garde de nos portes n'y comprenaient rien. Ils se demandaient ce que nous pouvions bien avoir dans le corps pour être aussi hilares, alors qu'eux... tremblaient dans leurs culottes.

Le général Sou en secouait son plumet de crins et sa queue de paon. « Il ne faut pas rire comme cela », ne cessait-il de répéter. — Mais si! mais si! lui répondait-on; pourquoi veux-tu, mon bon Sou, que nous nous fassions du mauvais sang?

Maintenant encore c'est là un fait qui le dépasse; il s'écrie constamment : « Vous autres, Français, vous êtes étonnants! Vous vous fâchez souvent pour un rien (le rien, pour lui, c'est la plus énorme fourberie), vous partez... » — et il fait le geste qui indique l'éclatement d'une bombe; — « et puis, quand vous êtes en face de gens qui vont vous écrabouiller, vous riez et vous chantez! » Le brave Sou n'en reviendra jamais. Certains lui affirmaient que nous ne pouvions que rire de toute cette racaille. « Quand tu voudras t'amuser un brin, tu nous laisseras faire; en trois minutes, fini! il n'en reste plus, tout le monde est mort! » Et il répondait : « Le vice-roi devrait comprendre que j'ai raison, quand je lui certifie que j'ai à la fois protégé les Européens et les Chinois, puisque, si je n'avais pas su vous protéger contre la population, vous auriez tiré vous-mêmes et qu'à présent il y aurait des milliers de morts. » Il a sur le cœur la punition du vice-roi qui lui a enlevé son bouton (naturellement pour se disculper lui-même), et

il ajoute : « C'est vraiment trop stupide de servir le gouvernement chinois, vous devriez bien me prendre avec vous au Tonkin. » Il a surtout peur des représailles de la population. Nous achevons la nuit étendus sur nos caisses, nos armes en mains, prêts à nous remettre en garde.

Au matin, le mouvement continue encore. Cette fois, ce sont les missionnaires anglais qui y passent. Je les avais prévenus cependant. Tout d'abord ils m'avaient demandé d'abriter leurs familles chez moi, et je leur avais offert mon hospitalité. Puis ils se sont laissés berner par les mandarins qui leur ont affirmé que nous étions seuls menacés. Ils n'ont plus rien et ils ont été conduits dans le yamen du sous-préfet où ils doivent être bien ! Nous apprenons ensuite que le séminaire, qui se trouve à dix lis de la ville, en pleine campagne, a été brûlé : il n'en reste rien ; un pauvre vieux gardien chinois y a péri. Enfin les autorités, effrayées des proportions qu'elles ont donné elles-mêmes à ce mouvement, se décident à prendre quelques mesures ; on coupe quelques têtes, devant la mission, chez les protestants et à ma propre porte. Les hostilités cessent.

12 juin.

Nous pouvons organiser notre existence. Parqués dans nos cours et dépendances, notre temps s'écoule comme sur un paquebot.

Nous mettons tout en commun ; j'espère bien que les Chinois paieront tout : il n'y a même pas la possibilité de tenir des comptes. Il s'agit d'équiper certains d'entre nous, auxquels il reste tout juste la chemise et la veste de toile qu'ils portaient au moment du départ. Les missionnaires sont les plus dépourvus. Heureusement que je ne m'étais pas embarrassé au moment du départ des vêtements déjà fripés. Nous les avons retrouvés en partie et ils font notre bonheur.

13 juin.

Au bout de trois jours, les hauts mandarins commencent à se montrer. Les deux tao-taï provinciaux m'apportent leurs condoléances. Ils ont l'air plutôt ennuyé ; mais ils font encore des grâces auxquelles je coupe court. Ah non ! par exemple, en voilà assez ! Ils parlent déjà d'arranger l'affaire.

Merci, mes bons mandarins, nous verrons cela d'un peu plus loin. Ils veulent des listes de nos pertes, soi-disant pour retrouver ce qu'on nous a volé. « Vous pouvez conserver tout, je ne reprendrai rien de ce qui a été sali et détérioré par votre immonde peuple! »

Je ne réclame que mes collections. Pour moi, c'est un désastre. De mes notes, plans, cartes, collections, clichés de deux ans de voyage, il ne me reste pas un atome.

On m'annonce que mon uniforme est retrouvé : il n'y manque qu'une manche. Gardez-la, mes amis ; à vous la première, leur dis-je, à moi la deuxième, et quant à la belle, on vous la jouera, je l'espère, sur un autre terrain.

Évidemment, ils redoutent que la frontière ne soit franchie après notre départ, et leur plan est de mettre obstacle à notre sortie.

Le vice-roi, qui aurait dû se rendre auprès de moi dès le premier moment, se dit empêché par une fluxion. Le fantaï, neveu de Li-Hung-Tchang, a pris froid. Je m'enquiers des protestants anglais et l'on me répond sans broncher qu'ils sont tranquilles et que leurs maisons ne sont nullement touchées. Or, une heure plus tard, l'un de ces missionnaires m'envoyait un billet, me disant qu'ils sont douze réfugiés chez le sous-préfet, et qu'ils voudraient bien se joindre à nous, mais que les mandarins s'y refusent. Il me prie de leur envoyer ce que nous pourrons pour leurs femmes et leurs enfants. Ils sont dépourvus de tout, et ils m'expriment le désir de partir avec nous. Ils s'informent enfin si nos soldats doivent passer la frontière. C'est m'en demander réellement un peu trop! Si les missionnaires anglais m'expriment le désir de me suivre, je pourvoirai à leurs besoins et je les hébergerai au Tonkin, mais je ne veux leur donner aucun conseil.

14 juin.

Visite du vice-roi. Je le reçois en tenue de route, cartouchière sur le ventre; tous mes compagnons, qui sont répandus dans les cours, sont armés de pied en cap, et cela paraît l'intéresser. Je lui explique que mon uniforme étant en ce moment utilisé par ses administrés, il devra m'excuser de mon manque de tenue. « C'est vrai, dit-il, mes mandarins n'ont pas su vous

protéger » (c'est un cliché). — « Oh ! pour cela, Excellence, pas d'inquiétude, » et, frappant de la main mes cartouches, « j'ai ce qu'il faut ». — Il offre de faire rechercher nos bagages, mais je lui fais comprendre que nous n'accepterons rien ; ses mandarins ont invité eux-mêmes la population à s'approprier notre bien et nous ne voudrions pas la désobliger par une restitution. On nous remboursera le tout.

« Si, pourtant, il est une pièce à laquelle je tenais beaucoup et que je vous serais reconnaissant de faire rechercher avec soin. C'est un diplôme signé de votre Empereur et qui venait de me parvenir en signe de bonne amitié. » Le vice-roi s'effondre ! « Comment, même une pièce venue du trône a été pillée ! — Oui, vos gens font bien les choses; et tous les documents du gouvernement français ont été jetés dans la boue et lacérés. » Nouvelle grimace de désespoir, après quoi il me confie qu'il est débordé par les sociétés secrètes et que la politique lui donne bien des inquiétudes. « C'est probablement dans un but politique que votre population a volé dix-huit mille piastres à la mission catholique, dévalisé jusqu'aux briques, aux arbres et aux fumiers du séminaire, etc., etc. » Alors Son Excellence est reprise de sa fluxion qui lui cause une gêne extrême à parler, mais je ne la laisse pas se retirer avant de lui dire nettement que je ne suis pas sa dupe. Il voudrait nous retenir ici dans une prison déguisée et il considère que, tant qu'il nous tiendra, il évitera la guerre. Je lui démontre qu'il ne m'intimidera pas plus à présent qu'autrefois et que la seule chance qu'il a de s'en tirer pacifiquement est de veiller sur notre prochain départ et d'assurer la rentrée de tous les Français sains et saufs au Tonkin. Il est prévenu que nous sommes résolus à nous défendre résolument, qu'il ne nous retiendra pas vivants, car nous nous frayerons un chemin à coups de fusils et de baïonnettes, et alors sa tête et celles de tous ses mandarins répondront des nôtres. — Ce discours n'est guère de son goût. Il jure qu'il fait prendre toutes les précautions pour nous procurer un voyage sans incident. Soit ! mais il faudra que ses dispositions ne nous retardent pas au delà de certaines limites.

En résumé, notre situation est la suivante : nous sommes enfermés dans les murailles d'une ville de quatre-vingt mille

habitants qui voudraient nous massacrer ; nous sommes protégés par des mandarins qui nous considèrent comme la sauvegarde de leurs propres têtes et qui flottent entre la crainte de la population si nous échappons et celle des représailles françaises si nous succombons. Nous avons six cents kilomètres à franchir à travers un pays que l'on a surexcité, et qui est travaillé par les sociétés secrètes. Il nous faut des moyens de transport, le vieil évêque ne peut marcher, non plus que quelques agents fatigués.

Je suis sans communication avec Pékin, et la ligne télégraphique qui nous relie au Tonkin est coupée. Je n'ai plus de chiffre pour dire au ministère ce que je voudrais. J'ai tenté d'envoyer un télégramme par Bahmo en rédigeant une dépêche en espagnol. Aucun lettré de l'entourage du vice-roi ne connaissait cette langue.

J'ai des émissaires sur la route du Tonkin qui essaient de porter des télégrammes au premier poste français. Mais ce n'est pas à deux pas. Mes lettres arriveront peut-être, au moins quelques-unes ; mais d'ici là, que se passera-t-il ?

15 juin.

J'apprends par les mandarins que le gouverneur de l'Indo-Chine a déjà massé des troupes à Lao-Kaï. La nouvelle commence à courir la ville, où elle produit une sensation des plus vives.

Ce n'est peut-être pas le moyen de nous tirer d'affaire.

16 juin,

La crainte de la guerre retourne bout pour bout les sentiments de la population ; celle-ci accuse à présent les mandarins de l'avoir excitée, d'avoir préparé le coup et d'avoir mis la province dans un mauvais pas. Les notables déplorent les excès des jours derniers. Le vice-roi ne sait plus où donner de la tête, il ne la sent décidément pas très solide sur ses épaules. C'est une contre-révolution qui semble se préparer et, si elle éclate, nous n'en serons pas en meilleure position ; quelle que soit, en effet, la raison qui soulève les masses chinoises, toujours la populace se tourne contre les Européens.

Il n'est plus douteux que les mandarins ne mettent obstacle

à notre départ. Ils nous gardent comme otages. Je n'en laisse rien percer devant mes compagnons qui, eux, commencent à se prendre aux cheveux pour des questions de popote. Tout est en commun, nos domestiques doivent faire un service général, ce qui n'empêche pas chacun d'intervenir chaque fois que l'un de ses gens est commandé pour l'intérêt public, d'où des discussions interminables. Et je suis encore tenu de trancher ces questions qui menacent de créer des différends graves. Je connais bien cet état d'esprit; on est sans nouvelles, sans distractions, enfermés dans une enceinte, où l'on se coudoie, où l'on se croise, où l'on s'enjambe à tout moment de la journée. Alors on finit par ne plus pouvoir supporter son voisin, on s'attrape pour un objet déplacé, pour un chien, et même pour rien. Le premier jour d'une situation pareille, c'est splendide d'amabilité, d'empressement, de camaraderie, mais ça ne peut pas durer.

C'est décidément bien la vie de bord avec ses gênes qui développent l'insociabilité. J'ai presque autant de soucis de ce côté que du côté chinois. Quelques prises d'armes de temps à autre seraient presque nécessaires. Pourvu que l'idée ne vienne pas à mes compagnons que nous sommes retenus ici dans une espèce de captivité. Je dépense des trésors d'imagination pour expliquer les retards mis à notre voyage. J'avais rapporté de Hanoï des jeux de cartes et un jacquet, que notre rentrée dans mon yamen a remis entre nos mains. Je fais faire des tournées de whist et des « boîtes », mais le whist n'est peut-être pas le calmant qu'il leur faudrait.

16 juin.

J'en suis encore à attendre la visite du fan-taï annoncée par le vice-roi. C'est avec lui que les conditions de notre départ doivent se discuter. En attendant, pour amuser le tapis, les tao-taï, préfet et sous-préfet se succèdent chez moi. Tous répètent la même chanson: notre éloignement sera la source de gros embarras pour l'autorité provinciale. Depuis plusieurs mois, une infiltration considérable s'est faite, dans la capitale, d'agitateurs venus du Sien-Tchouen. Et on me promet de couper des têtes. Or, je sais à quoi m'en tenir sur ce genre de comédie. Je sais bien qu'on saisira cette occasion pour

décapiter quelques gredins qui pourrissent depuis longtemps dans les prisons, et je ne veux pas me laisser berner en acceptant cette sorte de satisfaction ; je préfère me donner l'avantage de la grandeur d'âme, et j'insiste, au contraire, pour qu'il ne soit pas versé de sang trop précipitamment.

19 juin.

Notre existence n'a pas changé. Mes compagnons commencent à marquer quelque impatience, ils ne s'expliquent pas ces délais en effet inexplicables pour d'autres que Beauvais et moi, qui conversons seuls avec les mandarins. Je ne puis pourtant pas leur dire que l'on négocie les têtes de certains de nous. Car c'est là le fond du débat engagé, en termes d'ailleurs charmants. On me dit fort clairement qu'en abandonnant, par exemple, les missionnaires, je réduirais bien les difficultés.

Les nouvelles du nord commencent à transpirer. Elles viennent par Mong-Tseu et par le Sien-Tchouen. De tous côtés, des massacres d'Européens sont annoncés et les patriotes yunnanais s'invitent à entrer dans le mouvement général et à ne pas se montrer inférieurs à ceux des autres provinces.

Vers le soir de ce jour, à ma profonde surprise, il m'est remis un télégramme. La ligne est rétablie comme par enchantement. La dépêche est signée Delcassé. Ma communication espagnole est parvenue et l'on s'occupe de nous à Paris. Mais j'apprends en même temps les gros événements de Pékin. La légation est coupée elle-même de ses communications et il n'existe plus de gouvernement chinois. Voilà qui est grave et qui tempère grandement ma joie de me sentir relié avec le monde civilisé. Le ministre a pris le seul moyen pratique dans la circonstance, il fait menacer le vice-roi du Yunnan par le représentant de la Chine. C'est là une corde dont je vais jouer vigoureusement. Ting est déjà informé ; car le fan-taï, invisible, qui remettait chaque jour sa venue, s'annonce pour le lendemain. Puisque le télégramme m'a été remis, c'est donc qu'il a produit quelque émotion, et je n'attendrai pas à demain, pour frapper l'esprit du vice-roi. Beauvais rédige lui-même, de son meilleur pinceau, une lettre officielle pour lui dire que sa tête et celle de

ses mandarins ne sont pas plus solides que les nôtres. Jamais un scribe chinois n'aurait osé lui débiter ce discours.

20 juin.

Je reçois le fan-taï dans le même appareil militaire que le vice-roi. Li est très embarrassé; il laisse paraître un trouble profond; ses mains tremblent visiblement et il hésite à chaque mot en débitant toute la série des platitudes que les autres nous ont déjà servies. Je le vois revenir sur la nécessité de garder au moins les missionnaires, mais je coupe court à ce scandaleux marchandage et je prie Beauvais de lui traduire, en termes aussi raides que possible, que je suis décidé à emmener tout mon monde sans la moindre exception et qu'à présent je ne souffre plus de délai. Nous partirons tous ensemble ou nous nous ferons tuer ensemble. C'est là un dilemme dans lequel je l'emprisonne. Je lui fais savoir que je n'ignore rien de la situation, ni des projets formés contre nous, ni de sa part personnelle de responsabilité. C'est donc convenu : pour nous retenir à présent, il faudra nous tuer. Je lui donne quarante-huit heures pour nos préparatifs et, lui relisant la dépêche du ministre, je lui notifie que si dans ce délai on n'est pas informé de notre sort à Paris, nos troupes passeront la frontière. Il voudrait encore parler des réparations, mais je lui déclare qu'il ne m'appartient même pas d'en déterminer le principe et que je veux réserver à mon gouvernement sa pleine liberté d'action. Il me supplie alors de retarder jusqu'au 28 de la lune, le 24 juin, afin de prendre ses mesures et, comme j'ai besoin moi-même de ce temps pour organiser notre colonne, j'adopte cette date.

Si vous aviez besoin de quelques exemples des habiles moyens dilatoires de cette fameuse diplomatie chinoise, je pourrais vous en fournir quelques beaux spécimens cueillis dans ces entretiens. Ainsi, tandis que l'on me proposait en somme de livrer une partie de mes nationaux et que je répondais avec indignation, je me voyais sans transition demander si, en France comme en Chine, les diverses provinces usaient de dialectes différents!! A un autre moment, alors que je venais de poser nettement cet ultimatum : « ou notre retraite serait favorisée, ou bien j'aurais recours aux armes », on me

disait sur le ton du plus profond intérêt : « Voilà bien longtemps qu'il ne pleut pas, ce temps est bien défavorable à l'agriculture; aussi nous faisons des sacrifices; mais vous qui avez des procédés extraordinaires en toutes choses, ne connaîtriez-vous pas un moyen de faire tomber la pluie? »

Comprenez-vous que l'on puisse devenir enragé, au moins sinophobe?

23 juin.

Les trois jours précédents ont été dépensés, en outre de nos préparatifs, en assauts de gracieusetés avec les autorités. Nous n'avons vu venir que cadeaux et lettres de compliments. *Timeo Mandarinos*, etc... etc..., d'autant plus qu'il me revient de singuliers bruits. Les protestants anglais enfermés chez le sous-préfet, et qui voudraient bien gagner la frontière avec nous, me font passer un billet pour me dire cependant leurs hésitations. On chuchote dans le yamen que nous serons attaqués demain à notre sortie. Le plan que l'on m'annonce par ailleurs est de s'efforcer de nous séparer, et d'en finir avec chacun de nous isolément. Il a dû venir des ordres de Pékin.

J'ai immédiatement fait renouveler aux autorités mes déclarations. Cette fois, nous sortirons pour ne plus rentrer, résolus à en découdre et certains d'être vengés.

Mes dispositions sont prises, notre colonne est organisée militairement. Avec les serviteurs annamites, elle comprend quarante-sept fusils. J'ai détruit les armes non utilisées, en brûlant les crosses et en faussant les canons. J'exige que chacun porte deux cents cartouches, cent piastres en argent et un paquet de pharmacie. Nous nous mettrons en route à quatre heures du matin, alors que la populace cuve encore son opium. Je sens qu'il est grand temps de nous éloigner. La situation doit empirer dans le nord et chaque jour peut la rendre plus périlleuse pour nous. Les mandarins ne cessent de délibérer, et peut-être profiterai-je de leurs divisions.

Je confie ce courrier et quelques autres lettres à un émissaire sûr qui partira tout à l'heure pour le Tonkin.

Allons, mon cher ami, au revoir... ou adieu. Demain, à cette heure, je serai hors des murailles de Yunnan-Sen, en route pour Lao-Kaï, ou bien tout sera fini, car nous sommes résolus à passer coûte que coûte. Si nous sommes attaqués, nous

nous défendrons valeureusement, vous pouvez en être sûr, et, si nous avons le dessous, je me ferai sauter la tête moi-même pour ne pas tomber vivant aux mains de ces sauvages.

VIII

Hanoï, 12 juillet 1900.

Mon cher ami,

Lorsque cette lettre vous parviendra, vous serez depuis un mois déjà rassuré sur notre sort. Aujourd'hui, grâce à l'amabilité de M. Doumer, je suis l'hôte du gouvernement général à Hanoï et le hasard me fait occuper la chambre même que j'habitais, il y a quatorze ans, auprès de mon excellent chef d'alors, M. Bihourd. De mes fenêtres je puis contempler les plantations que je faisais à cette époque pour créer les jardins actuels de cette résidence. Oh! que tout cela a poussé! Tudieu, quelle vigueur! Les boutures de ficus, rapportées de Hué en 1887, dans une minuscule caisse, sur le pont du *Pluvier*, forment un bois d'arbres de vingt mètres de haut, entrelaçant leurs racines aériennes qui pendent des hautes branches comme des chevelures dénouées, soudant leurs troncs et se communiquant leur sève réciproquement par des membranes phénoménales, des formes des plus capricieuses...

Excusez cet élan d'attendrissement en revoyant le lieu où je fis mon premier séjour sur la terre indo-chinoise. J'ai hâte de vous conter la fin de mon aventure chinoise.

Je me suis empressé de vous télégraphier de Long-Po, le premier poste français, notre heureuse arrivée au Tonkin. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie nous avons salué le drapeau de ce poste de Long-Po. Personnellement je poussai un soupir de soulagement; dès ce moment je n'avais plus charge d'âmes. Aucun de mes nationaux ne manquait à l'appel; chacun d'eux rentrait dans un état de santé suffisant et je n'avais plus à me préoccuper que de ma seule carcasse, — carcasse est le mot propre. — Je rapporte une ossature complète, mais exigeant un rembourrage sérieux; ces trois voyages exécutés coup sur coup n'ont pas, je vous l'assure, développé

chez moi la fâcheuse obésité, sans compter que toute ma machinerie interne réclame des réparations aussi urgentes que celles de l'unique vêtement que j'ai rapporté de Yunnan-Sen.

Il est d'usage en Chine, lorsqu'un mandarin quitte une ville emportant les regrets de ses administrés, que la population l'arrête à la porte et lui tire ses bottes. On veut sans doute lui marquer ainsi le désir qu'on aurait de le mettre dans l'impossibilité de s'éloigner; et c'est pourquoi les fonctionnaires économes, qui ont conscience d'avoir fait le bonheur du peuple, ont soin de chausser leurs godillots les plus éculés en vue de l'honorifique dévalisation dont ils se sentent dignes. Il faut penser que j'emportais de Yunnan-Sen une fière dose de sympathie, puisque les citoyens de cette ville avaient, en outre de mes bottes, retenu les chaussettes, et toutes les pièces de mes vêtements, tant privés qu'officiels. Malgré la fierté que je ne saurais manquer d'en conserver, une manifestation aussi flatteuse ne laisse pas d'être assez gênante pour qui n'est pas mandarin chinois, et vous imaginerez difficilement les dépenses d'ingéniosité auxquelles j'ai dû me livrer pour parvenir au blanchissage d'une unique chemise durant trois semaines de marche lorsque l'on ne dispose que d'un reste de savon de toilette! J'aurais été vraiment mis dans l'embarras par de nouvelles marques d'amitié qui m'eussent sans doute réduit à la nudité complète. — Mais, trêve de plaisanteries. Je vais vous donner très succinctement le récit de notre exode du Yunnan.

Au moment où je vous expédiais de Yunnan-Sen mon dernier courrier, des bruits peu rassurants circulaient sur les intentions de la population et sur les dispositions des mandarins. Les missionnaires anglais enfermés chez le préfet recueillaient les rumeurs qui couraient dans le yamen et m'en avisaient confidentiellement. Après m'avoir demandé de les joindre à mes nationaux, ils hésitaient à partir maintenant qu'ils avaient connaissance d'attaques préparées sur notre route en trois points qu'ils indiquaient. De Mong-Tseu aussi, il m'était venu la veille des renseignements concordants, mais j'étais résolu à ne pas différer d'un seul jour notre mise en route. Je prévins encore les autorités que je n'ignorais rien de leurs menées, et que je m'ouvrirais le chemin par les armes le lendemain, si je rencontrais de l'opposition.

A neuf heures du soir, les moyens de transport promis n'étaient point arrivés, et le chef de notre escorte, Sou, était appelé subitement à une réunion nouvelle des mandarins. Dans la journée, il m'avait demandé d'un air assez singulier si je n'avais pas peur du lendemain.

Tous mes compagnons dormaient, car je ne les avais prévenus eux-mêmes de l'heure matinale de la sortie qu'au dernier moment, afin qu'aucune indiscrétion ne fût commise par nos gens, et j'avais engagé chacun au repos, après avoir fait distribuer deux cents cartouches par homme, cent piastres et un paquet de pharmacie. C'était là un lourd bagage qui, malgré son poids, ne devait quitter aucun de nous dans aucune circonstance. Le reste de nos munitions non utilisables avait été enterré.

J'attendis Sou, n'augurant rien de bon des motifs de cette conférence nocturne des mandarins; il ne revint qu'après deux heures du matin. Il paraissait soucieux. Je m'étonnai que les coolies et les chevaux qui devaient nous être envoyés dès la veille n'eussent point encore paru. Il me répondit qu'il n'y avait pas de temps de perdu, car le vice-roi avait décidé de ne pas nous mettre en route avant neuf heures. Je compris qu'il y avait encore du nouveau et qu'il fallait redouter quelque fourberie. Aussitôt, je déclarai à Sou que dans une heure je me mettrais en marche. Je lui fis nettement entendre que, de ce moment, son sort était intimement lié au nôtre et que je ne le perdrais pas de vue. Un geste de ma carabine lui expliqua avec éloquence la suite de ma pensée. A ce discours, il m'avoua que des communications étaient venues de Pékin, et qu'en effet les retards du vice-roi étaient bien fâcheux, d'autant plus dangereux même qu'il avait encore convoqué les gardes nationaux en armes pour huit heures du matin. Il n'y avait plus de doute, un autre guet-apens était organisé. J'insistai plus énergiquement pour le départ dans une heure, avant le réveil de la ville, et je revins sur la finale de mon précédent discours. Je le prévins que je marcherais tout derrière lui et qu'au moindre signe de résistance, soit encore que l'on voulût nous détourner de l'itinéraire que nous devions suivre normalement, je n'aurais plus aucune hésitation à user des armes. Devant cet argument, Sou se déclara

prêt à partir, me prévenant que nous éviterions alors la porte du Sud, où les gardes nationaux devaient se réunir, et que nous gagnerions la campagne par la porte de l'Est, pour contourner ensuite la fortification jusqu'à la jonction de la route de Mong-Tseu. Il ajouta qu'une fois en route, il m'apprendrait ce qui avait été décidé dans la réunion des autorités.

Les coolies, qui avaient été parqués dans le yamen de Sou, furent aussitôt amenés par ses soldats. Il fut convenu que le reste de notre misérable bagage ne serait pris par les chevaux de bât qu'à huit heures. Ils n'avaient, en effet, été commandés que pour ce moment, par les soins du préfet.

Le petit jour commençait à peine à poindre lorsque nous quittâmes notre demeure. On entrevoyait les gardes de Sou formant la haie dans les rues adjacentes, et je suivais leur chef, ne le perdant pas de l'œil, la carabine prête. Nous nous enfonçâmes ainsi dans des ruelles noires, longeant la double file des maisons basses, hermétiquement closes, plongées dans un silence absolu. La cité était encore à ce point endormie que les porteurs de certains d'entre nous, non prévenus du changement d'itinéraire convenu entre Sou et moi, continuèrent leur chemin dans la nuit, jusqu'à la porte Sud, sans rencontrer le moindre rassemblement, et purent rejoindre sans encombre la porte Est, ouverte sur les ordres de Sou.

Je me sentis déjà plus à l'aise en débouchant de la voûte noire, de l'autre côté de la muraille. Nous pouvions être attaqués comme on nous l'avait prédit, mais là, au moins, nous avions l'espace devant nous, nous n'avions plus à redouter d'être assaillis dans ces coupe-gorges des ruelles chinoises, où l'on ne passe qu'en file indienne, pour venir aboutir — même après avoir déblayé heureusement le chemin — à une porte de forteresse que l'on eût fermée devant nous.

A quelque distance du faubourg, nous fîmes halte pour resserrer la colonne. Les quelques chaises qui s'étaient un instant séparées par l'erreur des coolies, dans la traversée de la ville, ralliaient et aucun de nos serviteurs indigènes ne manquait à l'appel.

Pendant que nous marchions au travers de l'interminable plaine des Tombeaux, un loup qui circulait entre les innombrables buttes de cette nécropole vint traverser notre route,

passant dans l'intervalle de mes propres coolies de chaise; il s'arrêtait même sur le bord de la piste et semblait prendre intérêt à contempler notre défilé, si peu effrayé qu'il se laissa rendre, par mes chiens, évidemment trompés, les ordinaires politesses que l'on se rend entre chiens bien élevés. — Ajoutez encore ce caractère à ceux que je vous ai déjà donnés de ce pays de la fausseté : où finit le chien et où commence le loup? On peut généraliser et appliquer la même question aux gens, en se demandant comment se distingue l'individu policé et sociable de la brute lâche et féroce aux allures débonnaires et obséquieuses dans ses habits de soie. Quand se convaincra-t-on, en Europe, qu'il faut en Chine avoir une arme toute prête pour le moment où le chien se révélera loup! Je vous donne à méditer ces réflexions philosophiques, qui me sont venues à un moment et dans des lieux assez propices à ce genre d'études.

Puisque je vous ai entretenu de mes animaux, je vous apprendrai encore que notre colonne comprenait deux singes, deux spécimens rares que je destinais au Muséum. Mon cuisinier annamite, qui affectionnait ces animaux autant qu'il avait l'horreur des Célestes, n'avait pas voulu les abandonner aux atrocités de la foule qui avait écartelé de malheureux macaques dans nos autres établissements, et il les avait au dernier moment placés sur un cheval de bât. Ils auront donc une retraite assurée au Jardin des Plantes.

La première étape fut Tcheng-Kong-Hien, petite sous-préfecture dont les habitants sont réputés hostiles et qui nous était indiquée comme lieu de rassemblement des bandes qui devaient se mettre à notre poursuite. Il avait été tout d'abord arrêté que nous éviterions les villes et les gros bourgs; mais, dès le premier jour, force nous était de négliger cette précaution. Nous étions trop nombreux pour que les simples villages pussent nous fournir les ressources nécessaires, surtout aux soldats de l'escorte. Voilà qui vous donnera une idée exacte de la richesse de la contrée. Quatre cents hommes — le yin commandé par Sou représente à peu près trois cents hommes — ne peuvent trouver à se nourrir ailleurs que dans les villes! Nous aurions voulu mettre immédiatement un plus grand écart entre Yunnan-Sen et nous, mais les réguliers mar-

quaient à leur général une telle volonté de s'arrêter que celui-ci n'avait plus qu'à leur obéir; — encore un trait de la discipline chinoise. Nous nous installâmes dans une pagode extérieure, étroitement groupés, et cette première journée s'écoula sans incidents.

Je ne vous referai pas un tableau de cette route déjà deux fois décrite et sur laquelle s'allonge comme un long serpent notre colonne pittoresque, panachée de soldats chinois chargés d'ustensiles les plus divers, embarrassés de leurs immenses étendards; de Tonkinois aux chignons surmontés de chapeaux coniques et vêtus des vêtements hors de service abandonnés par leurs maîtres; d'Européens en bérets, en sombreros, en casques, en vestons de velours, de flanelle ou de cotonnade, armés jusqu'aux dents, quelques-uns portant leurs cartouches en sautoir; de missionnaires mi-partie costumés à la chinoise en robes longues, mi-partie accoutrés des restes de notre propre garde-robe. Tel qui s'en va militairement, l'arme sur l'épaule, balançant des galons de premier soldat sur des manches d'artilleur de marine, est le directeur du séminaire; celui qui vient ensuite, le fusil à la bretelle, fumant fièrement sa pipe de merisier, est un évêque *in partibus infidelium*; tous ont coupé la tresse de cheveux qu'ils avaient laissé grandir, sorte de livrée chinoise, devenue répugnante pour eux.

Le temps s'est maintenu au sec, heureusement. Chacun déjeune en marchant, à son heure, au hasard de l'appétit, mangeant les provisions préparées la veille et dont la distribution se fait au soir comme en campagne. Chaque jour le menu se fait plus maigre et le gîte moins confortable, à mesure que l'on approche de la frontière. Les dispositions de la population sont moins bonnes également à mesure que l'on avance; en plusieurs points on sent qu'elles deviendraient aisément agressives, mais le porte-respect que nous avons tous à l'épaule calme instantanément les esprits.

Le passage délicat était dans les environs de Lin-Ngan-Fou. Mais je dois reconnaître que les mandarins de Mong-Tseu avaient pris des mesures et que nous trouvâmes un nouveau yin de soldats envoyés par le tao-taï.

A Mong-Tseu même, les forces qui avaient bien certainement une autre destination que celle de notre protection,

nous attendaient. On voulait bien évidemment nous prouver que le passage de la frontière par les troupes de l'Indo-Chine ne se ferait pas sans résistance.

Nous défilâmes sur une longueur de plusieurs kilomètres devant une haie de soldats rangés en bordure de l'étroit chemin. Il y avait là près de deux mille hommes; un immense étendard marquait chaque escouade de dix hommes. Vraiment, ce spectacle était bien curieux avec cette multitude de bannières éclatantes flottant au vent et ce cordon interminable de casaques aux bordures multicolores. Je comptai là huit cents fusils tout modernes en bon état et environ quatre cents autres de différents systèmes qui, dans ces terrains montagneux, pouvaient avoir quelque valeur. Le véritable but du voyage de Sou était de venir prendre le commandement de ces troupes auxquelles il amenait le renfort de son bataillon personnel. Il nous quitta à Mong-Tseu, et, sans nous attarder davantage, nous partîmes le lendemain. La route est particulièrement dure dans cette dernière partie du parcours, où l'on gravit péniblement, dans des gorges étranglées et sinueuses, pour franchir, à plus de deux mille mètres, le col de Peï-Ta-Tsi. Là, nous croisâmes les bandes de Mac et de Oueï, pirates cantonais aguerris qui ont longtemps fait le coup de feu contre nos soldats, et qui gardaient les seuls passages menant à ces crêtes inaccessibles qui se dressent au-dessus de la vallée du fleuve Rouge, menaçantes pour notre Tonkin. Il n'y a qu'un avis parmi nous, une expédition difficile et sanglante eût été nécessaire pour venir à notre aide si j'eusse fait appel aux troupes de l'Indo-Chine, et vaincre la résistance des quatre ou cinq mille hommes embusqués dans ces coupe-gorges. Et quelles marches eussent été imposées à nos malheureux soldats, sur de pareils gradins, par cette température mortelle de juillet, lorsque précédemment, sur trois cents hommes franchissant la distance de Lao-Kaï à Long-Po, une soixantaine seulement parvenait en ce point, et pas dans un brillant état!

Depuis l'an passé, les Chinois préparaient la résistance; il ne fallait pas songer à la marche rapide de quelques compagnies en cette saison, et c'est pourquoi, je vous le répète, je me sentais doublement soulagé en déposant mes nationaux

sains et saufs sur la rive française, sans avoir eu recours à une action militaire qui ne nous eût pas sauvés, et qui eût engagé le gouvernement fort loin.

Il est trop certain que la Chine a mérité un châtiment exemplaire ; j'ai la conviction que l'exécution de nos conventions n'aura de garantie que par l'appui de la force, mais c'est au gouvernement qu'il appartient d'en décider l'emploi à son heure et sans la précipitation qui, dans les circonstances actuelles, eût été funeste.

Je vois à présent, par tout ce que j'apprends ici, que les affaires du Yunnan ne sont que la répercussion de celles du nord. A la même date je recevais, comme les légations, un ultimatum d'avoir à quitter le Yunnan. On donnait vingt-quatre heures aux ministres pour gagner Tien-Tsin, et moi, j'avais trois jours pour sortir de ma province. Si je n'avais eu déjà les explications de Sou pour me fixer, je saurais à présent que les mandarins avaient encore résolu le 24 juin d'empêcher notre départ, sur l'ordre de Pékin, arrivé le 23, et l'annonce de l'attaque des légations. C'était là le motif de cette délibération nocturne, où la question de notre massacre fut encore agitée, et la cause de la fourberie du vice-roi qui, en retardant notre départ jusqu'à neuf heures, voulait se donner le temps de préparer la population.

Je vis à présent dans l'angoisse, attendant anxieusement des nouvelles de mon malheureux ministre. Lorsque je le quittai à la fin de mars, sur le quai de Hanoï, c'est sur moi que se portaient ses inquiétudes. La situation de Pékin lui paraissait bien menaçante, mais qui aurait pu croire que les représentants inviolables du monde entier allaient être bombardés dans leurs demeures avec la complicité, sinon même sur l'ordre de la cour (n'en doutez pas), par des gens que l'on persévère en Europe à traiter en civilisés?

A. FRANÇOIS

LE PÈRE
D'UNE REINE DE FRANCE

STANISLAS ET MARIE LESZCZYNSKA[1]

Après avoir promené par l'Europe sa changeante fortune, Stanislas Leszczynski obtint à Vienne, des puissances que sa candidature avait engagées dans la guerre de la Succession de Pologne, la souveraineté viagère de la Lorraine et du Barrois. Sa dure existence prenait fin. Bientôt un arrangement secret est signé à Meudon, qui débarrasse le prince de tout pouvoir effectif dans ses nouveaux États. Les Duchés deviennent dès l'instant une province du royaume. C'est la retraite où pendant vingt-neuf années, de 1737 à 1766, le père de la reine de France, duc-roi nominal, put se consoler de ses romanesques misères et moins regretter ses turbulentes grandeurs.

Lunéville et Commercy, les châteaux de la Malgrange, de Chanteheux, d'Einville et de Jolivet, résidences délicieuses, s'ornent de tous les caprices de l'imagination, se parent des

1. Ces pages feront partie d'une introduction à une édition de lettres inédites de Stanislas Leszczynski à la reine sa fille.

Bibliographie. — Lettres de Stanislas à Marie Leszczynska (*Archives nationales*, K. 141, n° 17 *bis*). — Journal de Durival (Ms. de la *Bibliothèque de Nancy*). — Lettre de la reine Marie Leszczynska et de la duchesse de Luynes au président Hénault, publiées par V. des Digueres. — Abbé Proyart, *Vie de Marie Leckzinska.* — Du même, *Vie du Dauphin, père de Louis XVI.* — Barbier, *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV.* — Duc de Luynes, *Mémoires.* — Dussieux, *Le Château de Versailles.* — Etc.

splendeurs d'un luxe qu'on voudrait moins superficiel. Le Polonais se pique d'y reproduire le grandiose de Versailles ; il y combine les séductions de Marly ; il s'y amuse aux étrangetés d'un exotisme qui lui rappelle la Turquie où l'entraînait naguère le héroïque entêtement de Charles XII. Dans ce décor, Stanislas, souriant, réunit, héberge, récrée une société nombreuse et brillante de compatriotes, de Français, de Lorrains. Sa petite cour est le rendez-vous des beaux esprits, la villégiature préférée des philosophes en disgrâce, des dames en quête d'intrigues. Cour ouverte à qui paie de son talent, d'une notoriété quelconque. La facilité des mœurs y est grande. La dévotion s'y étale. Le maître donne le ton. S'il n'est pas avec son jésuite, cherchez-le chez sa maîtresse. Il aime la haute chère et ne dédaigne point la plaisanterie de gros sel. Son large rire résonne. Il se mêle aux pimpantes marquises ; il se fait suivre d'abbés à très court collet, qui lui tournent mieux un quatrain qu'ils ne lui récitent une oraison. Stanislas cause volontiers spéculation avec Voltaire. Mais Voltaire sait ce qui réjouit son hôte quand il compose la *Femme qui a raison*, pour son divertissement. A l'angoisse quotidienne succède un badinage perpétuel. Le mendiant, le fugitif, le proscrit sont oubliés. Bien logé, bien renté, dans cette tiède atmosphère, le prince pensionné rattrape le temps perdu. Et par toute la campagne lorraine en lutte avec l'intendant, aux prises avec le fisc en détresse, parvient au laboureur courbé sur son travail ingrat, jusque dans les foyers vides des garçons partis pour la milice, l'écho de rires bruyants, de danses échevelées : c'est la maison du roi de Pologne qui, dans une douce folie, agite, insouciante, ses grelots.

Cependant, en la fièvre de ces fêtes toujours renouvelées, il est, matin et soir, à toute heure, des instants où le duc-roi, soudain, se recueille. Sérieux passager, dont nul ne s'est aperçu peut-être, mais qui a conduit Leszczynski loin de son cortège de courtisans. Stanislas n'était plus au milieu d'eux. Stanislas était à Versailles, à Fontainebleau ou à Compiègne : il songeait à sa fille. « Cent fois par jour, je me transporte en un moment auprès de vous. — Vous êtes un autre moi-même et mes pensées sont autant unies aux vôtres que mon cœur, puisque je ne vis que par vous. » Les visiteurs du palais de

Lunéville comprenaient tout de suite quelle place Marie Leszczynska occupait chez son père. Dans tous les appartements, au panneau d'honneur, se voient ses traits chéris. Un splendide pastel, dans la pièce de parade, représente la reine de France en vestale. Au mur du cabinet du roi, la reine de France, en habit d'hiver, esquisse son mélancolique sourire. Tenant le Dauphin sur ses bras, la reine de France, encore, préside aux assemblées du grand salon. La chambre à coucher de Stanislas est une galerie de peinture. Penchés dans leurs cadres dorés, vingt visages y redisent au prince son passé orageux. Voici starostes et palatins ses ancêtres. Voilà son gendre et ses petits-enfants. Ici deux favorites délaissées. Charles XII, aussi, le protecteur dont l'amitié fut si lourde; et Frédéric de Prusse qui, à Kœnigsberg, consola le vaincu. Mais, entre tous ces tableaux, il en est un devant lequel, maintes fois, les serviteurs ont surpris Leszczynski absorbé, les yeux humides. A lui s'adresse au réveil le premier bonjour du maître. A lui va le dernier regard de Stanislas qui s'endort. Marie, toujours Marie. « Au reste, savez-vous mes délices dont je ne saurais me rassasier ? c'est quand l'ennui me presse, je me mets vis-à-vis de votre beau portrait que vous m'avez donné, et, pendant que j'y suis, je ne pense qu'à ce cher objet. Voilà mon plus doux entretien ; et il me semble que vous entendez tout ce que je dis à ce cher portrait. »

La reine de France entendait. Rares étaient les moments où sa rêverie ne la conduisait pas aux côtés de son père. Durant les loisirs des petits appartements, soit qu'elle peignît quelque image de piété, qu'elle confiât à une presse minuscule d'austères maximes, soit qu'elle laissât errer sa main sur le clavecin ou la vielle, Stanislas était la préoccupation incessante et émue de Marie Leszczynska. C'est de Stanislas que Marie parlait dans l'intimité de ses « honnêtes gens » ; avec « son président », le fidèle Hénault ; avec la « bonne papette », madame de Villars ; avec Nangis, avec Moncrif. Le vieillard était le sujet préféré de ces conversations. Son nom revient invariablement dans les lettres qu'à tout propos et sans propos, la souveraine échange avec ses familiers. Chez la duchesse de Luynes, assise dans le « déli-

cieux fauteuil près de la cheminée », Marie tresse des fils d'or, brode un riche tissu : c'est un cordon d'aube pour l'aumônier du roi de Pologne, une chasuble destinée aux jésuites de Lorraine. Avant que la brocante gagnât les sacristies, plusieurs des nos églises de village conservaient, pâlies, dans leur modeste trésor, de ces soies sur lesquelles, avec bonheur, coururent les doigts agiles de la reine.

Plus heureuse était la fille de Stanislas lorsqu'elle travaillait pour son père lui-même. Elle ne manquait pas, chaque année, de lui confectionner une moelleuse chancelière, d'épais coussins. Marie s'ingéniait aux surprises. Elle comblait Stanislas de gentils cadeaux. Tantôt ce sont des fleurs qu'elle détache d'un bouquet; tantôt un fruit délicat qu'elle partage avec lui : « Je vous rends mille grâces de l'ananas que vous m'avez envoyé. Je me suis jeté dessus par l'endroit que vous l'avez entamé. Il est excellent; mais il le serait bien plus encore si je le mangeais à votre table. »

Sitôt que Marie apprenait l'arrivée d'un seigneur lorrain, d'un voyageur ayant fait route par Lunéville, elle le mandait auprès d'elle, et sa première question était pour s'informer de la santé du duc. Trois fois par semaine, enfin, dans la matinée, la reine venait converser avec son père, et, trois fois, elle ne se possédait pas d'aise en décachetant la réponse. « J'ai eu des nouvelles de mon papa qui se porte très bien, Dieu merci! » — « J'ai reçu vos deux lettres, reprend Stanislas, je baise la chère petite menotte qui s'est fatiguée à les écrire. » Vive était l'inquiétude lorsqu'à l'heure accoutumée le courrier n'avait pas apporté le billet attendu. Le moindre retard est cent fois déploré. « Forcé de me coucher sans avoir reçu de vos chères nouvelles », écrit un soir le roi de Pologne, « je dormirai sur des épines. »

De ces lettres sans signature, courtes de quelques lignes — une page et demie au plus — toute recherche est bannie. Rien n'avertit, pour la plupart, de quelles mains elles furent tracées. Mais les appellations qu'on s'y prodigue témoignent des liens qui rapprochent les deux correspondants. Stanislas est pour Marie le « bon papa », le « gros papa », l'excellent *tatunio*. *Serdecznie kochany tatuniu!* Mon bien cher petit papa! La formule « le roi mon père » était trop cérémonieuse. La

femme de Louis XV l'emploie peu. Aux étrangers mêmes elle n'hésite point à parler de « son papa ». Et si, pour Stanislas, sa fille doit rester devant les tiers la Reine de France, comme, dans les colloques intimes, l'affection prend sa revanche sur l'étiquette ! La souveraine redevient aussitôt pour le prince sa Marie, sa *Maruchna*, sa *Maryneczka*, sa *Moreczka*, surtout, jolis diminutifs qu'il a ciselés pour elle. *Maja jedyna Mareczko*, ô ma chère et unique petite Marie ! c'est le salut qu'il lui adresse au début de chaque lettre. Stanislas a définitivement adopté le français ; mais, par une exquise attention, il y sertit quelques-uns de ces mots dont autrefois, dans le palais de Posen, on endormait la petite Polonaise. Leszczynski a voulu que, dans sa saveur de terroir, la langue maternelle conservât ces premiers souvenirs. *Moja duszczysko*, mon petit cœur ! *Moja kochaneczko*, ma gentille mignonne ! ces sons qui, dans la patrie lointaine, ne se murmurent qu'aux oreilles enfantines, à moins qu'aux soirs de printemps ils n'expirent sur les lèvres en fleur des beaux jeunes gens s'égarant dans les prairies de la Vistule, termes tout de caresse, à soixante-trois ans, la reine désabusée en est encore bercée par son père.

En dehors de ces riens où se sous-entendaient tant de choses, des motifs rehaussant à plaisir le thème identique de l'affection, que se disait-on encore au cours de cette correspondance ? Dans des phrases dont le décousu ne va pas sans charme, on parlait des événements qui avaient marqué les journées précédentes. La mère et le grand-père s'entretenaient de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Fier des progrès des aînés, des promesses que le Dauphin donnait pour le trône, Stanislas s'apitoyait sur les petites misères qui éprouvaient les filles de France. C'est l'accident de Madame Sophie qui le tourmente : en coupant un bâton de chocolat, la princesse s'est entaillé fort avant la cuisse gauche. Plus légitime, la préoccupation de Leszczynski sur la jambe malade du duc de Bourgogne. Pour ce sang épuisé, les bobos de la veille furent trop souvent les deuils du lendemain. C'étaient aussi « les coliques de la chère Victoire », à moins qu'il ne s'agît des dartres malignes du jeune comte de Provence, le futur Louis XVIII.

Maladies et remèdes alimentent ces lettres. C'est la façon, d'ailleurs, du XVIIIe siècle. Cette époque si raffinée condescendait aux détails les plus vulgaires. Elle apparaît étrangement réaliste. Dissertations médicales, recettes pharmaceutiques remplissent les plus aimables correspondances. Tels billets des meilleurs écrivains, d'estimables penseurs, font concurrence aux grimoires des apothicaires. On dirait des extraits de quelque codex. Or, Marie Leszczynska était bourgeoise dans l'âme. Plus que quiconque elle se complaisait à ces développements. Je sais des lettres de la reine de France au Président ou à madame de Luynes que rougirait aujourd'hui de signer la femme du moindre boutiquier de faubourg. Que devait-ce être dès lors entre ce père et cette fille, si troublés d'une sollicitude inquiète, dans des missives où les élans du cœur idéalisaient les platitudes de la plume! Tout s'excuse chez le prince qui demande chaque jour au Seigneur « que la santé de sa chère Mareczka soit égale à la tendresse avec laquelle il l'embrasse ». — « Au nom de Dieu conservez votre chère santé, car je ne tiens qu'à cela dans le monde. » On se contera donc par le détail ses indispositions. D'autant plus fidèlement que la correspondance privée se double de celle des premiers médecins. Lassone et Rönnow sont en rapports suivis. Ils se tiennent au courant de l'état de leurs maîtres, ils s'avertissent, ils se conseillent. Les confesseurs jésuites sont là qui complètent l'incessant échange de dépêches. Police incorruptible, ils déjouent les plus innocentes cachotteries. Gare à Marie si, d'aventure, elle s'est permis de taire quelque incommodité. De gros reproches l'en puniront.

Grippes et rhumatismes sont les tributs que paie la reine aux courants d'air de Versailles et à ces hivers maussades qui, jusqu'au dégel, la jettent dans le marasme. Plus âgé, Stanislas jouit d'une merveilleuse constitution. A peine, de-ci de-là, une pituite bénigne. Par malheur, le roi de Pologne est doué d'une faim formidable. Il en remontre aux Bourbons. A table, il eût battu Louis XV en personne. Ce puissant appétit se compliquait de la bizarrerie des menus. Les conséquences étaient désastreuses. « Mon papa a encore eu une indigestion dont, Dieu merci, il s'est tiré très bien en une heure de temps, écrit Marie à Hénault. Il avait mangé

melon, cornichons, blanc-manger, et par-dessus tout cela des fraises. » Mais le dénouement n'était pas toujours si prompt, ni si facile. Vingt fois, au sortir d'un repas trop copieux, Leszczynski pensa rendre l'âme. Alors courriers sur courriers galopaient vers Lunéville. Puis venaient les aveux de Stanislas confus, l'assurance « par la foi du bon papa » que rien ne saurait être plus salutaire que ces petits accidents; la promesse solennelle, jamais tenue, de se méfier à l'avenir du cucurbitacé favori, d'observer un régime sévère. La saison propice à la saignée ne s'écoulait pas, l'époque fixée pour la potion n'était pas dépassée sans qu'on se fût fait, de part et d'autre, les plus minutieuses recommandations. Préliminaires et résultat de la « médecine » provoquaient des commentaires à rendre jaloux Monsieur Purgon. Il est certain « honnête garçon Maciek », préposé à la garde-robe de Lunéville, qui a les honneurs de cette correspondance royale.

***

Une étreinte annuelle réunissait Stanislas et Marie. Le roi de Pologne se rendait régulièrement à Versailles. Ces voyages avaient d'abord eu lieu au hasard des circonstances comme au gré des caprices, plus volontiers vers le printemps. Puis, l'impatience satisfaite laissant de trop longs regrets, on avait de concert choisi la fin de l'été. Une habitude fut prise. A partir de 1750 Leszczynski y demeura fidèle. Les déplacements irréguliers de la cour de France maintinrent seuls quelque imprévu. Il était rare qu'entre le 15 août et le 8 septembre, Stanislas n'eût pas éprouvé et la satisfaction de serrer sa fille dans ses bras, et le chagrin de lui dire adieu. L'Assomption, en effet, le retenait en Lorraine; la Nativité l'y rappelait. Leszczynski avait voué un culte fervent à Notre-Dame de Bon-Secours. Il n'eût pas manqué, aux fêtes de la Vierge, de venir la prier dans son sanctuaire de Nancy.

Dès qu'une nouvelle année s'ouvrait, le duc-roi la saluait avec émotion. Ne lui réserve-t-elle pas « le plus grand bonheur qui puisse lui arriver », bonheur qui serait parfait si l'époque n'en était pas si longue à attendre? Autour de cette date désirée le prince groupait les promesses de l'avenir,

les mélancolies du passé. « Six mois, dit-il à sa fille, je languis à vous voir et les six autres à me désespérer de vous avoir quittée. » — « Je ne suis pas jeune, avoue-t-il encore; je voudrais cependant être plus vieux de trois mois pour me rajeunir par le plaisir de vous voir, car, en vérité, hors ce temps-là je ne m'aperçois pas de vivre, en traînant seulement la vie. »

Quelques semaines encore, et Stanislas sera à Versailles. Cette perspective le stimule étrangement. Jusqu'à la fin le monarque y puisa un regain de franche gaieté. Dans la somnolence de sa cour vieillie, lui-même donnera, alors, le signal du réveil. Des fêtes ranimeront le château. Le maître ne veut rien perdre de la joie prochaine. Avec volupté il en savoure les prémices.

Par petites étapes, ayant savamment calculé son temps, voici que le roi de Pologne se met en route. Il s'arrête à la Malgrange. C'est « le premier pas ». Après Nancy commençait le voyage proprement dit. La suite du prince était peu nombreuse. Son cousin Ossolinski, grand-maître de sa maison; son grand-veneur, le bailli de Thianges; quelques chambellans et gentilshommes, un officier de ses gardes, souvent un jésuite, l'accompagnaient. Parfois le chancelier-intendant La Galaizière, le véritable administrateur des Duchés, le ministre de France en Lorraine, M. de Lucé, se joignaient à lui. Même au dehors, le souverain nominal ne doit pas oublier en quelles mains, à Meudon, il a pour jamais remis le pouvoir. Un « magasin de cuisine » disposé en phaéton sur le devant, deux grands chariots contenant les provisions précédaient. Au sortir de table Stanislas donnait ses ordres, et le surtout repartait en poste avec un officier de la bouche. Ces dîners, du reste, n'étaient pas fréquents. Durant tout le trajet Leszczynski trouvait des amis, des courtisans qui se disputaient l'honneur de traiter, de loger le père de la reine. Commercy était la seconde station de séjour. Là, il semblait à Stanislas que « ses bras s'allongeaient »; que, déjà, il pouvait embrasser Marie. On a quitté la Lorraine, dépassé la frontière barroise. Le beau-père de Louis XV arrive : « Que M. Najac mette le pot-au-feu et M. Saussade son café. Il en a grand appétit. » Plus on avance, plus le

duc-roi se montre expansif. L'itinéraire lui semble interminable. Il veut tromper le temps. Le départ a-t-il été fixé la veille pour huit heures, dès cinq heures du matin le prince est sur pied qui réclame son carrosse. Le dîner ne peut en conséquence être prêt. Point de retard ; qu'on serve et sans se mettre en peine « si les viandes sont cuites ou non ».

Sur la terre française n'avaient lieu que de courts arrêts, mais qui se multipliaient à mesure que l'on approchait de la capitale. A Sarry, Stanislas avait coutume de coucher dans la maison de campagne de l'évêque de Châlons ; à Lusancy, chez le maréchal de Bercheny. L'évêque de Meaux se serait offensé si le voyageur n'eût fait halte dans son château de Germiny. L'abbé de Ravanne tenait à le fêter à Villeneuve. A Saint-Ouen, le duc de Gesvres lui préparait de splendides réceptions. Leszczynski se reposait à Athis chez mademoiselle de Charolais. Le banquier Montmartel le retenait à Brunoy ou à Bercy, à moins que son frère Duverney n'eût cette faveur à Mont-Saint-Père. Dans Paris même, la princesse de Talmont, le maréchal de Belle-Isle, la marquise de Mauconseil, ancienne dame d'atours de la reine de Pologne, Catherine Opalinska — pour ne citer que les plus heureux — eussent été fort marris de ne point posséder le roi à l'instant du relai. Pourtant ces hôtes empressés n'étaient jamais assurés de la visite du prince. A personne Stanislas n'épargnait ses plaisanteries. On ne l'attend pas, il survient. On a désespéré de le voir : il se présente. Bagatelle est luxueusement décoré; madame de Mauconseil n'a rien ménagé pour la magnificence du festin et la variété des réjouissances. Un exprès accourt. Certain grave motif prive la maîtresse de maison de son principal convive. On s'inquiète, on se désole. Et parti est enfin pris de la déception quand, à l'improviste, secouée d'un rire inextinguible, paraît Sa Majesté Polonaise, ravie d'avoir joué un si bon tour.

Quelques lignes d'un laconisme ambigu ont donné à entendre à Marie Leszczynska que l'arrivée de Stanislas est imminente. C'est son dernier billet. Il approche, « le cœur tressaillant de joie ». Toute à l'allégresse du revoir, la femme de Louis XV se prépare à accueillir son père. Elle en informe ses intimes. « Mon papa arrive demain ; jugez si je suis bien

aise ! » Mais, au fait, sera-ce demain ? Non, et « Dieu sait quand, car il attrape toujours ». Pas plus que ses amis, Marie n'était à l'abri des fantaisies du duc-roi. L'expérience qu'elle en avait ne lui permettait pas toujours de les prévenir. Une fois, Stanislas est dans ses bras avant même qu'elle ait su qu'il était en chemin. Pour que le secret fût bien gardé, Leszczynski avait annoncé, en partant de Lunéville, qu'il allait passer quelque temps à la Malgrange. L'année suivante, Marie est tranquille. Son père a consenti à lui indiquer l'heure probable de son arrivée. En vérité, c'est se montrer bien crédule. Au milieu de la nuit, Versailles est réveillé par l'apparition du prince. Pour un autre voyage, encore, on n'avait pu obtenir de l'officier envoyé en avant que cette phrase de son maître : « Partez, que tout soit prêt ; ni vous ni moi ne savons le jour », quand, dans la soirée, parvint à la reine un mot de Stanislas, installé à Trianon. Le maréchal de La Mothe, l'archevêque de Rouen de courir porter la réponse de la souveraine. Trop tard ! Leszczynski, vaincu par la fatigue, a dû se coucher. Il dort. Cette incertitude dérangeait toutes les combinaisons. La réception que la reine eût voulue pour son père était impossible. Il lui déplaisait que Stanislas fît relayer les chevaux de poste à Paris. Elle aurait aimé qu'il quittât la capitale avec les carrosses de la cour. Avant sa parfaite indifférence, Louis XV, aussi, montra quelque humeur d'un tel sans-gêne. L'idée de s'installer à l'avance dans l'appartement réservé à Leszczynski ne lui ayant pas réussi davantage, Marie avait essayé d'une autre tactique. Sitôt qu'elle savait que le duc de Lorraine avait quitté la Malgrange, elle envoyait au-devant de lui plusieurs officiers qui la tenaient au courant de l'itinéraire. Surpris dans ses naïfs calculs, moitié riant, moitié fâché, Stanislas maudissait ces émissaires de l'affection filiale. J'imagine qu'au fond le prince était ravi de tant de sollicitude. Les jolies boutades ou les plaisantes excuses qu'elle vaut à la reine, nous disent assez le prix qu'il y attachait. « Votre courrier dérange ma petite ruse. En partant de la Malgrange, je vous avais fait mander que je n'arriverais que le mercredi, et je comptais arriver mardi... Cela était pour éviter toutes les cérémonies et arriver, dans mon grand incognito, pour ne

jouir en descendant du carrosse que du plaisir de vous voir. Cela se pourrait encore. Ainsi, si vous voulez, dites que je n'arriverai que le mercredi, et en conséquence n'envoyez pas au-devant de moi vos équipages. Mais, comme je me rends sous vos lois, vous ferez ce qu'il vous plaira. » Satisfaite était la femme de Louis XV quand elle prenait ainsi sa revanche. Alors les recommandations de son père ne servaient pas à grand'chose. Les voitures partaient pour Bondy ; la cour était mobilisée ; les gardes française et suisse, prêtes à battre aux champs. Sur sa route, Stanislas rencontrait un dignitaire ; plus près de Versailles, un prince du sang. C'était ensuite le Dauphin, la Dauphine ou quelque autre de ses petits-enfants qui souhaitait la bienvenue à l'aïeul. En 1763, Mesdames Adélaïde et Victoire attendirent leur grand-père dans Paris même. L'entrevue se fit non loin des boulevards, au milieu d'un concours empressé de peuple.

La première fois que le roi de Pologne et sa femme vinrent de Lunéville à Versailles, ils logèrent dans la partie du château occupée par le cardinal de Rohan. En 1740, les cinq pièces du Grand-Trianon appelées aujourd'hui les *Petits appartements* leur furent affectées. Et comme, l'année suivante, Louis XV accorda à Marie Leszczynska cette habitation qui lui plaisait fort, la reine continua d'y recevoir ses parents. Le *Buffet*, le *Cabinet du Repos*, le *Cabinet du Levant*, furent aménagés à leur intention. La vue offerte par le *Salon des Sources* dont deux fenêtres donnaient sur le jardin de ce nom, rappelait au duc de Lorraine ses *Goulottes* de la Malgrange. Là avait habité madame de Maintenon ; là Napoléon Ier établira ses cabinets de travail et de conseil. Cette installation exigeait un certain apparat. Vingt-quatre gardes, commandés par un chef de brigade et un exempt, présentaient les armes. Stanislas n'était pas nourri par la table de la reine. Il amenait avec lui un détachement de sa bouche : officier, contrôleur et cuisinier qui se procuraient le nécessaire à Paris et servaient leur maître à ses dépens.

A Versailles même Stanislas ne passait que l'après-midi. Il s'y rendait au sortir du dîner, pour y demeurer jusqu'au soir, presque constamment avec sa fille. Parfois sept heures

sonnaient qu'il n'avait pas encore songé au retour. Plus rarement, Marie allait à Trianon. On y vit Stanislas, nu-tête, la reconduire jusqu'à son carrosse; puis, ne se décidant pas à la quitter, monter auprès d'elle et l'accompagner au palais, pour revenir, — toujours sans chapeau — dans la voiture des écuyers. Ils s'entretenaient soit dans les petits cabinets de la reine, soit dans l'appartement du comte de Clermont, mis, comme pied-à-terre, à la disposition du roi de Pologne. Ce n'est pas sans difficulté que Marie obtint cet arrangement. On sait la vanité, l'orgueil insupportable de Louis de Bourbon. Le frère de M. le Duc s'avisa, une année, de poser ses conditions. Il demanda s'il lui serait tout au moins loisible de coucher chez soi quand il séjournerait à la cour. C'était froisser la reine dans ses sentiments les plus chers. La fille offensée s'indigna. Vraiment, « elle aimerait mieux répondre à dix mille harangues qu'à cette lettre » ! Clermont dut avouer sa sottise.

Déjà, en 1744, après la mort de la Châteauroux, Louis XV était venu dans les appartements réservés à Leurs Majestés Polonaises, cacher sa honteuse douleur. Lorsque, en 1749, Stanislas, veuf depuis deux ans, arriva à Trianon, cette portion du palais était livrée à une armée d'ouvriers. Le prince vit activer les travaux, multiplier alentour de coûteuses folies. Au voyage suivant, la place est prise. Madame de Pompadour règne. La maîtresse a chassé le beau-père. A cette injure cinglante la reine de France trouva une consolation. Stanislas demeura tout à elle. Il lui rendra désormais visite moins en monarque qu'en père. Les allées et venues sont supprimées. On s'affranchit de l'étiquette. Le roi de Pologne se contente des pièces prêtées par Clermont. Tout est combiné pour prolonger le charme du tête-à-tête.

Marie Leszczynska entendait la messe une heure plus tôt que d'ordinaire. Pas de musique. Le couvert n'était point tenu. A midi la reine mangeait dans le cabinet de son père. Mais c'étaient les officiers de sa bouche qui servaient. Stanislas ne se faisait plus suivre de son personnel et ne déboursait rien. Ainsi tout à la fois Leszczynski recevait Marie et Marie traitait Leszczynski. Naguère, quand la fille et les petits-enfants dînaient à Trianon, la réunion était troublée par les

exigences du protocole, l'affluence des importuns. Ici nul cérémonial. La consigne est formelle. Personne n'assiste à ces repas où les deux convives sont assis, en face l'un de l'autre, à une toute petite table. « L'habile Najac » veillait à ce que le roi de Pologne eût ses mets préférés, de « bons ragoûts ». — « Je les assaisonne du bonheur de me trouver vis-à-vis de vous. Je vous assure que quand je n'y suis pas je perds l'appétit. » De retour en Lorraine, Leszczynski se plaira à reconnaître ces prévenances et le contrôleur de l'office ne sera pas oublié : « A propos de Najac, vous me remerciez du bénéfice que je lui ai donné ; il n'en est pas quitte pour cela, à moins qu'il ne me prépare une bonne soupe à l'oignon au moment heureux de mon arrivée à Versailles. Cela ne sera pas, je crois, une simonie. » Aux pieds de Marie, l'ami commun, le chien de Stanislas, avale avidement sa jatte de lait. Griffon est de tous les voyages. C'est le compagnon inséparable du duc. Plus favorisé que le nain Bébé et le singe Jacquot, il est venu voir la « chère maîtresse » et consoler de ses rhumatismes la « pauvre bête Tintamarre ». Ensuite c'était l'heure charmante du café ; celle que le prince n'évoquait jamais sans attendrissement. Leszczynski célèbre « la bonne grâce » avec laquelle Saussade — un émule de sa veuve Christian — sait lui présenter la boisson parfumée. Mais une légère somnolence envahit Stanislas. Qui devinerait en lui l'ancien compagnon d'armes de Charles XII, le héros de ces aventures qui remplirent le monde, incendièrent l'Europe ? Le monarque a ôté sa perruque. Étendu sur un canapé, il repose. Disons-le tout bas : il ronfle. Sa fille, en souriant, le regarde. L'après-midi est à eux. Pas de jeu chez la reine. Est-il indispensable de le tenir ; sitôt la partie commencée Marie de remettre les tableaux à une de ses dames d'honneur et de s'échapper pour retrouver son père. Vers cinq heures, la femme de Louis XV va se prosterner dans son oratoire ; elle écoute la conférence spirituelle de son directeur, et, si c'est fête, assiste au salut dans la chapelle. A part ces courtes absences dont Stanislas profite pour voir le Dauphin et sa famille, rien jusqu'à l'approche de neuf heures n'interrompt l'intimité.

Avec complaisance, le roi de Pologne rappelle les coups de

la fortune et les périls évités. Il leur oppose la prospérité présente. Ces jours mauvais, Marie Leszczynska les regrette peut-être. Quelquefois la conversation languissait. Comme une gêne descendait entre ces deux êtres qui semblaient n'avoir rien d'étranger l'un pour l'autre. Une question montait aux lèvres de Stanislas qu'il hésitait à formuler. Un sujet s'imposait à la reine qu'il lui répugnait d'effleurer. Malgré les illusions conservées à l'égard de son gendre, en dépit des idées un peu naïves qu'il professait sur les licences royales, Stanislas ne pouvait se dissimuler l'abandon où, depuis 1737, Louis XV laissait la reine. Le vieillard aurait eu mauvaise grâce à blâmer trop durement les désordres du roi. Je suppose qu'il inclinait à l'indulgence. Malgré les hontes qui souillent la pourpre, son œil reste ébloui. Il eût avoué volontiers : qu'importe le front si la couronne de saint Louis y repose. Mais celui qui, dans sa gratitude excessive, se plut à couler en bronze son triste gendre, puis, à Nancy, édifia, autour de cette image, dans une apothéose d'architecture, un des plus harmonieux décors qui soient au monde, a eu, du moins, le tact d'observer certaine réserve. Leszczynski, en sa logique un peu simpliste, s'est arrêté à un curieux compromis. Il y a pour lui deux personnages en Louis XV : le mari de sa fille — et il déplore une conduite qui attriste la reine; le roi de France — et il encense à l'envi celui qui, quoi qu'il advienne, restera son orgueil. Stanislas aimait trop Marie pour ne pas deviner la blessure cachée au plus secret de son cœur. Elle n'est pas seulement la souveraine délaissée, c'est une amante inconsolable. Aussi, dans la correspondance, était-il un membre de la famille dont on ne parlait guère : le chef lui-même. Louis XV apparaissait le maître; il n'était ni l'époux, ni l'allié. Il fallait avoir une grâce à lui demander, ou qu'une maladie mît ses jours en péril, pour qu'on se décidât à tracer son nom. Comme d'un accord tacite, c'était, autour de l'infidèle, la conspiration du silence. Et ceci coûtait au Polonais expansif. Par cela même qu'elle était plus profondément atteinte, qu'elle devait reconnaître que certaines fautes personnelles n'étaient pas sans avoir hâté l'heure des souffrances, Marie, de son côté, ne mettait que plus de pudeur à s'ouvrir à son père. Mais, durant le

voyage de Versailles, les avanies que Louis XV ne ménageait pas au roi de Pologne amenaient fatalement l'explication redoutée. En ne se croyant pas dispensé de multiplier les avances pour ce gendre à qui, disait-il, on n'apprendrait jamais à vivre, Stanislas accentuait l'humeur du prince. De Luynes nous a laissé le détail de plusieurs réceptions. Le mutisme systématique du maître déconcertait les courtisans. C'est la scène de Choisy où le souverain, aux côtés de la Pompadour, daigna à peine saluer son beau-père. C'est un départ affecté à l'instant même où Leszczynski arrive de Lunéville. Les entrevues des deux Majestés se marquaient d'ordinaire par un affront du plus jeune au vieillard.

A remuer toute cette amertume, on pleurait en silence. Sa confession et les baisers de son père soulageaient la reine. Mais combien plus délicat était l'entretien que la chrétienne ne pensait pas être en droit d'éviter. Lorsque son cœur débordait, Marie faisait entendre à Stanislas la voix de la conscience. Avec mille précautions, elle lui reprochait ses écarts. Épouse malheureuse, ses susceptibilités de fille s'avivaient. Elle disait la réputation fâcheuse de la petite cour de Lorraine, les mauvais exemples d'un entourage frivole, les bruits colportés sur le duc lui-même ; le scandale d'une liaison affichée avec la marquise de Boufflers. Et Leszczynski boudait, s'irritait parfois. Un jour, ces gronderies dégénérèrent en éclat, et, aussitôt connu, dans cette atmosphère viciée de Versailles, le sujet de la querelle fit la joie de l'antichambre. Plus souvent une répartie ingénue, une bonne humeur à toute épreuve, une caresse désarmait la reine. Nuages passagers, du reste, que dissipait vite la satisfaction de se trouver réunis.

Stanislas consacrait à sa fille de onze à quinze journées, qu'il coupait par une promenade à l'une des résidences royales, ou par une excursion à Dampierre, chez ces amis dévoués qu'étaient les Luynes. En 1740, Stanislas demeura — exception unique — près d'un mois à la cour de France.

Les adieux étaient interminables. Ils brisaient la reine. D'habitude, Leszczynski les lui évitait en brusquant le départ. Marie attendait un dernier baiser que déjà son père était loin. Au cabaret de Bondy, où l'avaient mené les car-

rosses, tout morose il prenait son repas avant de regagner d'une traite la Lorraine. D'autres années, au contraire, le duc-roi ne déclinait aucune invitation aux environs de Paris et à travers la Champagne. Là tous les raffinements de la vue et du goût étaient prodigués pour distraire l'hôte qu'à l'aller on avait connu si plein d'entrain. Peine perdue. Se dérobant aux flatteries, Stanislas se retirait soudain pour écrire à Marie. « Chaque pas que je fais en avant redouble mes tourments. Je m'enfuis, et vous me suivez. J'emporte toute ma tendresse qui n'échappera jamais de mon cœur. » Alors les infirmités pesaient davantage à Leszczynski. Avec l'âge, cette impression augmenta. Ce sont ces retours qui scandent lugubrement pour le prince la marche du temps. La reine de France était aussi désolée que son père. Jamais son rang ne lui était si à charge : « Mon papa est parti hier; l'univers était ici : il m'a paru toute la journée qu'il n'y avait personne. » A chaque station, Stanislas trouvait un messager; à chaque descente de carrosse, une lettre de sa fille « lui faisait réception ». Marie voulait être informée, jour par jour, des circonstances du voyage.

Leszczynski revoit ses Duchés. Les merveilles favorites de Commercy le laissent insensible. Un vide s'est creusé dans son existence qu'il ne pourra de longtemps remplir. « Je change depuis mon retour de lieu tous les jours... La douleur, ma triste compagne, me suit partout. » Il n'est encore qu'à la Malgrange, et déjà il se remet à compter sur le calendrier. Ne voilà-t-il pas « bientôt huit jours de passés »! Rentré à Lunéville, son premier soin est de contempler le « beau portrait » de sa fille, « en lui adressant tout ce qu'il pense sur le cher original ». — « Mon cœur, il n'y a que vous qui m'occupez, et toute ma consolation depuis que je vous ai quittée est de me répéter, dans mon idée, toutes les bontés dont vous m'avez comblé. »

*
* *

Et la correspondance continuait, vibrante. A certaines dates c'était un redoublement de tendresses. Les anniversaires amenaient des félicitations réciproques, dithyrambiques dans les

lettres de Stanislas. Le 23 juin, Leszczynski ne trouvait pas de termes assez enthousiastes pour congratuler sa fille, d'invocations assez ardentes pour attirer sur elle les bénédictions célestes. Quel billet choisir? Tous, il faudrait les citer. « Me voici au plus grand, au plus aimable, au plus heureux jour de ma vie. C'est celui de votre naissance, jour qui me fait passer tous les moments de ma vie, avec la plus grande douceur que peut goûter un mortel. Je vous en fais mon compliment, ou plutôt à moi-même. » L'affection de Stanislas relevait, on le voit, d'une sorte d'orgueil. Cet amour paternel est poussé aussi loin que possible. Mais comme il ne sait juger et ne dirige pas, il n'est ni le meilleur, ni le véritable. Le prince reste en admiration exclusive devant la reine de France. Tout ce que dit, tout ce que décide l'insignifiante Marie, le transporte, l'émerveille. La souveraine ne trouva pas le guide dont elle avait besoin. Nulle main pour la conduire dans le dédale de Versailles, pour l'empêcher de heurter son inexpérience aux embûches qui l'entourent. La vraie tendresse a ses sévérités et ses reproches. Elle est moins démonstrative qu'efficace. Leszczynski ne le comprit pas. Il n'eut pas charge d'âme. Pour cette tâche délicate la largeur des vues et l'acuité du jugement lui manquaient d'ailleurs. Pardonnons-lui puisqu'une indulgence excessive fit le reste. Une affection sincère, eût-elle ses faiblesses et ses torts, demeure digne de respect. Oui, ce sont des observations, des encouragements qu'il aurait fallu présenter à la reine. Au début, sa coquetterie malhabile appelait les réprimandes. Bientôt une indifférence, coupable pour son rang, eût réclamé quelque stimulant. Sans cesse, au contraire, la femme de Louis XV s'entendait approuver, louer par son père. Le roi de Pologne multipliait les adulations. Des fleurs, toujours des fleurs. Parmi cette ample moisson répandue aux pieds de Marie, beaucoup sembleront incolores et fades. Il en est de rares et d'un parfum délicieux. Ne point les recueillir serait d'un injuste dédain.

Plus les années s'écoulent, plus le père et la fille vivent l'un pour l'autre. Dans leur incessant commerce épistolaire, Stanislas et Marie se sont emprunté peu à peu les expressions préférées. Vers la fin s'accentue sous leur plume un curieux parallélisme du style. D'échanger leurs idées, de se réjouir ou

de s'inquiéter ensemble, le roi de Pologne et la reine de France, opposés par le tempérament et par les goûts, en sont venus à s'identifier sous maints rapports.

Certes, leurs genres de vie différaient. En l'agitation d'une cour adonnée à toutes les jouissances, la reine, repliée sur soi-même, cherchait l'ombre et le calme. Elle s'isolait dans le cercle de quelques intimes. Au château de Lunéville, le duc-roi voulait la multiplicité des plaisirs; il prescrivait une bonne humeur générale. Tandis que l'existence de la femme de Louis XV allait, pour ainsi dire, se rétrécissant, Stanislas réclamait les surprises de la nouveauté. Autour de lui ce furent, aussi longtemps qu'il put, de gais visages, l'illusion de la splendeur et de la jeunesse. Il y avait pourtant chez Stanislas une naïve mais réelle recherche d'imitation. Le monarque imaginait de faire coïncider ses déplacements avec ceux qui, de temps à autre, rompaient pour Marie la monotonie où s'engourdissait son chagrin. Sait-il sa fille à Marly : il va déjeuner à son *Salon* de Chanteheux. Quand la reine abandonne momentanément Versailles, il brûle de s'éloigner de Lunéville.

Sur ses plaisirs, toutefois, il est plus que sobre de renseignements. Avec la perspicacité que lui donne sa tendresse, le prince a l'intuition que sa gaieté se trouve un peu lourde pour la reine. A certaines époques même, Stanislas se sentait comme honteux de sa nonchalance. Les séjours de la cour de France à Compiègne provoquaient d'ordinaire ce revirement. Si la reine aimait cette résidence entre toutes, c'est que le château n'y était qu'un prétexte au couvent. Dans la maison des Carmélites une cellule attendait la femme de Louis XV. Jusqu'à trois fois le jour, Marie se rendait chez « ses mères ». La veille des grandes fêtes ou quand elle communiait, elle ne les quittait pas : « Mon Dieu que l'on y est bien et que tout ce qui agite le monde et le tourmente paraît puéril ! » Parce qu'une paix rafraîchissante l'y enveloppait ainsi tout entière, Stanislas aimait de savoir sa fille à Compiègne. Il n'ignorait pas les méditations auxquelles on s'y livrait. Les réflexions de Marie avaient sur lui comme un retentissement. Alors il aurait eu scrupule de ne pas mettre son âme à l'unisson de celle de la reine. Il entendait ne lui céder en rien pour l'abstinence.

Marie allait dire bonjour à la tourière Toinon ; il irait trouver frère Joseph : « Je vous rends grâce de votre souvenir chez vos chères Carmélites. Je m'en vais faire la parodie chez mes Capucins. » Après quelques visites au monastère-joujou que, pour son édification, trois religieux occupaient en plein parc de la Malgrange, le bon prince s'imaginait avoir scrupuleusement rempli son programme.

Ils s'aimaient trop pour ne pas mêler le spirituel à leur tendresse. Marie s'intéressait aux pratiques de Stanislas. Elle veillait à ce que Leszczynski restât le pénitent fidèle de la Compagnie de Jésus. Adoratrice du Sacré-Cœur, dès que la souveraine a obtenu de Clément XIII l'autorisation d'un culte spécial, elle charge son père de seconder son zèle. Elle veut que la Lorraine et son duc participent sans retard aux faveurs attendues. A Versailles et à Nancy s'élèvent les deux premiers autels sous l'invocation du Sacré-Cœur. Avec quels transports on intercédait l'un pour l'autre ! « Toujours des millions de grâces pour votre souvenir du jour de vos dévotions. Chaque soupir que vous élancez au Seigneur sont autant de revenants-bons pour moi. — Vous voilà dans le jubilé. Un petit soupir pour votre papa. » La Vierge surtout — patronne de la reine — était suppliée d'intervenir dans cette affection. Plus particulièrement Notre-Dame de Bon-Secours. Devant sa statue miraculeuse de Nancy, Stanislas aimait à venir en pèlerinage. Là, sur l'emplacement du vieux sanctuaire de la Victoire, il avait réédifié le temple qu'il lui fallait. Le nouveau Bon-Secours était le cadre que demandait sa piété. La chapelle de Lunéville, sur le plan de celle de Versailles, était trop froide, trop nue. La religiosité du Slave s'y trouvait mal à l'aise. A Nancy, au contraire, le prince avait ses saints familiers : Stanislas de Cracovie, Jean Népomucène. Le style, l'éclat de la décoration, l'ordonnance et la pompe des cérémonies y parlaient à son imagination. Quiconque a visité les églises de Pologne est frappé de s'y retrouver en entrant à Bon-Secours. Sur ces quelques mètres carrés cessait l'exil. Des heures entières le duc y demeurait songeur et prosternait, selon ses termes, « sa chère Marie tout de son long » devant l'image vénérée. Pendant ce temps, la reine de France se rendait chez les Récollets de Versailles.

Elle y priait de même une vierge auxiliatrice : « Vous avez donc aussi la bonne dame de Bon-Secours comme j'ai la mienne, avec cette différence que la vôtre est mieux servie par vous que la mienne par moi. »

Il n'était pas jusqu'au physique qui ne fût complice de ce souci de ressemblance. Des troubles périodiques de la circulation éprouvaient le roi de Pologne depuis sa jeunesse. Pendant le siège de Danzig, Leszczynski avait failli en mourir. La reine de France tenait de son père cette incommodité. Ce fut la cause visible de sa fin. Stanislas et Marie n'ignoraient pas ce détail. Souvent ils en parlaient. « Notre petite maladie », disaient-ils. A la longue une singulière coïncidence en fixa simultanément le retour. Et, de constater cette sympathie de l'organisme, c'était encore pour le père et la fille comme une satisfaction.

*
* *

De nouvelles années ont passé. L'horizon s'assombrit. Tous les déclins s'annoncent. Depuis le décès de son ancien rival au trône de Pologne (5 octobre 1763) et l'élection de Poniatowski, une mélancolie qu'il est impuissant à rejeter enveloppe Stanislas. Le Piast déchu n'avait accepté le repos des Duchés que comme une étape au cours de sa destinée mouvementée. Or, il voit sa carrière se clore. Le transitoire s'affirme l'inéluctable. L'espoir qui le soutenait s'est effondré. Il mourra sans avoir ressaisi son sceptre. Nostalgie de la patrie et nostalgie du trône dévorèrent Leszczynski. Quoique, en la circonstance, ils puissent paraître contradictoires avec l'amour paternel — le retour à Varsovie c'était un définitif adieu à Marie — ces sentiments ne se révèlent pas moins tyranniques. Ils ne dominent pas le premier ; ils fermentent à côté.

Déjà les débuts de la guerre de Sept-Ans avaient mis l'impatience de Stanislas au supplice ; créé pour le père comme pour la fille une situation délicate. Que Frédéric II vînt à renverser l'Électeur-roi, et la question d'un successeur en Pologne se posait brûlante. C'est en toute franchise que Leszczynski épanche son humeur contre l'Anglais, qu'il applaudit à nos rares succès sur les forces britanniques. Mais il suit

avec une anxiété complexe les progrès du Hohenzollern. S'il maudit la Prusse quand la France est en deuil, il tressaille en songeant aux propositions que le vainqueur pourrait lui faire. De là des jugements à double portée, des réticences, des indignations trop vives ou des échappées bien complaisantes sur l'avenir. En Stanislas l'ancien roi de Pologne et le beau-père de Louis XV se livrent un cruel combat. Il ne semble pas, toutefois, que Leszczynski se soit entièrement ouvert à sa fille. Quelques allusions sur la possibilité d'offres séduisantes, sur la fidélité de partisans imaginaires : c'est tout. Même à la mort d'Auguste III, tandis que les confidents de Stanislas nous peignent le prince en proie à l'agitation la plus fébrile, que ses papiers mettent en lumière des préoccupations terribles, que lui-même obsède les ministres de son insistance inlassable, c'est à peine si ses lettres à Marie laissent percer le constant désir. La reine, cependant, a deviné. « On suffoque d'événements », conte-t-elle à Hénault. « La mort du roi Auguste en est un très grand... Si on rappelait mon papa, cela serait drôle : cela ne me surprendrait pas ; mais ne faites part à personne de ma réflexion. » Oubliant l'inanité d'un tel rêve, Marie se rencontrait avec le vieillard à la poursuite des mêmes chimères. Au fond l'élévation de Poniatowski, acclamé au camp de Wola le 7 août 1764, soulagea la femme de Louis XV. Mais Stanislas ne se consola ni du silence qu'avait gardé envers lui la Pologne, ni du refus de la France de soutenir une seconde fois sa candidature. Le reste de sa vie en fut empoisonné.

Ces regrets augmentaient le marasme inévitable de l'âge. C'est une autre tristesse s'ajoutant à celles de l'heure présente. La France vaincue et humiliée, les jésuites honnis puis dispersés, les parlements redoublant d'arrogance arrachèrent bien des soupirs à Stanislas et à sa fille. « Vous faites bien de vous épargner la peine de m'apprendre tout ce qui se passe ; je ne le sais et ne le sens que trop... Enfin, on ne peut avoir l'esprit en repos qu'en pensant à tout ce qui fait ma consolation qui est ma chère et unique Mareczka. » Cela était, en effet, suffisant pour dissiper les pires inquiétudes. Plus que jamais Stanislas et Marie ont soif de leur tendresse. D'un geste passionné ils se serrent éperdument. Pour se cla-

mer leur amour, ils trouvent des locutions énergiques, presque farouches. « Je vous aime, vous m'aimez rudement, terriblement... », voilà des mots qui reviendront souvent vers la fin. Mais, en dépit des vides et des larmes, cette affection croissante aura toujours des délicatesses imprévues, des ingéniosités juvéniles. Au bord de la tombe, dans la rancœur de la vie, Stanislas reste en coquetterie réglée avec sa fille.

*
* *

Malgré son robuste tempérament, Leszczynski semblait ne se conserver que par miracle. Chaque été, en disant adieu à son père, Marie se demandait s'il lui serait donné de le revoir. A l'approche de juillet 1765, Stanislas, âgé de quatre-vingt-huit ans, obèse, impotent, presque aveugle, prit comme d'ordinaire ses dispositions pour quitter Lunéville. Mais la reine tremble que le chemin de joie ne soit fatal à son père. Ce qu'il lui cache soigneusement elle le sait par son entourage : le prince est sujet à de fréquents malaises; visiblement il s'affaiblit. Le roi de Pologne ne veut rien entendre. Il a gagné Commercy, quand une nouvelle indisposition répand l'alarme dans les deux cours. A tout prix il faut empêcher que Leszczynski ne poursuive son voyage. Un seul argument aura raison de sa résistance. Marie n'hésite pas. Elle ira en Lorraine.

La reine avait maintes fois regretté que son rang la privât d'alterner ses voyages avec ceux de son père. Elle eût aimé goûter auprès de lui un recueillement que la solitude factice entretenue à Versailles n'assurait pas assez. Pour Stanislas, recevoir celle qui lui inspirait tant de fierté, lui ménager une des réceptions dont il avait le secret, promener son idole d'enchantements en enchantements, à travers ses cinq châteaux, quel rêve souvent caressé! « Venez à Commercy, aux saintes Carmélites près », écrivait un jour le prince. Et comme avec les austérités du couvent Marie appréciait à Compiègne le charme des horizons champêtres, il ajoutait : « Je choisirai les plus beaux moutons et vaches pour les faire passer devant vos fenêtres. » Mais aujourd'hui ce bonheur vient trop tard pour être sans mélange. Leszczynski com-

prend qu'il ne le doit qu'aux infirmités. Il supplie Marie de renoncer à son projet. Il partira après la Nativité. Que la reine réfléchisse : « Ni le froid ni le chaud ne lui font aucun mal, et le plaisir de l'aller voir le garantira de tous les frimats. » L'affection du vieillard le faisait insouciant de périls trop réels. Pendant que le prince s'essayait à la persuasion, ses gens n'étaient pas sans inquiétude. Une correspondance privée, expédiée de Commercy quelques heures après la lettre rassurante du roi de Pologne, nous le montre « fort affaissé depuis trois jours et ne marchant qu'avec une extrême difficulté ». Stanislas n'en défendait pas moins éloquemment sa cause. « Tout ce qui est ici a crié contre le voyage de Versailles : vous jugez bien que je n'ai eu garde d'y inviter mon papa. Pour lui, il n'en est pas content : il m'a mandé qu'il était en état d'aller à Rome. » De la fermeté de Marie Leszczynska dépendait le salut de son père. Après un mois d'un touchant débat, le duc, enfin, s'avoue vaincu.

Le samedi 17 août, Marie quittait Compiègne. Deux jours après elle rencontrait son père, venu au-devant d'elle jusqu'à Saint-Aubin. A six heures du soir, la reine de France et le roi de Pologne entraient à Commercy. Lorrains et Français accoururent pour saluer la souveraine. La ville dressa un arc de triomphe, illumina ses rues. Un jour, la femme de Louis XV se montra sur le perron du château, en descendit et d'un sourire mit le comble à l'orgueil de la foule. La multitude envahit les cours et les parterres, pénétra dans les salons, contempla Leurs Majestés à table. A plusieurs reprises, Stanislas et Marie dînèrent en public ; et ce qui frappa les spectateurs ce fut le même parfait contentement peint sur leur visage. Mais quand Leszczynski et sa fille avaient sacrifié aux exigences populaires et encouragé d'une apparition des cérémonies trop bruyantes, ils demandaient à l'intimité des jouissances plus discrètes. La chaleur était accablante. A travers les jardins tout murmurants de sources et de fontaines, lentement ils promenaient leur ivresse. L'exubérant caprice de Stanislas plus jeune avait asservi à mille fantaisies les arbres et les ondes. Des colonnes de cristal, guidant une eau limpide et parfumée, portaient sur des entablements de bronze des vases d'orangers

et de jasmins. Partout des ponts, des lustres hydrauliques étonnaient le regard, déroutaient l'imagination. Parmi les plantes rares, les statues de dieux, de bizarres pavillons invitaient au repos de leurs frais boudoirs. Tantôt Stanislas et Marie allaient s'égarer à l'ombre de la forêt voisine et là, dans un kiosque oriental dont les fenêtres étaient voilées de stores liquides, la main dans la main, à la cadence perlée de tout ce ruissellement, ils se disaient des choses qu'on ne saura jamais. D'autres fois, on les conduisait pour le souper dans le fantastique édifice qui dressait à la jonction du *Grand Canal* et de la Meuse ses riches façades. Vers la tombée de la nuit, un char à quatre roues, traîné par un cheval marin, s'avançait près des degrés de marbre. Deux hommes cachés dans les flancs du monstre animaient un mystérieux mécanisme. Et la gondole d'or, glissant silencieuse entre des rives étincelantes de lumières et exhaussées de fleurs ramenaient au palais Leszczynski et la reine. « A peine puis-je, mon cher Président, trouver un moment pour vous dire un petit mot. Mon papa est à merveille, grâce à Dieu. Je suis enchantée d'être avec lui. Il est plus aimable que jamais. Commercy est charmant. »

Pourquoi fallut-il que de vagues inquiétudes troublassent ce calme et que, pour rompre l'illusion, les circonstances fussent complices de craintes mal avouées? Les habitants organisaient pour le 24 une brillante manifestation, quand, tout à coup, la veille, parvint l'annonce de la mort de l'Empereur. Pouvait-on oublier que l'époux de Marie-Thérèse avait régné sur la Lorraine? Ce fut en refoulant leurs larmes que les anciens sujets de François durent poursuivre les apprêts. Le pays fut plongé dans la consternation. Comme un vent glacial passa sur le château en fête. Ce jour-là Marie se rendit à la *Fontaine royale*, prit trois oiseaux à la pipée; puis, leur ayant fait laver les ailes, les yeux perdus vers le ciel, elle les regarda s'envoler.

Le 10 septembre, à neuf heures du matin, la souveraine, se dérobant aux caresses de son père, s'éloigna de Commercy. Bientôt l'auguste voyageuse eut une douce émotion. Le duc n'avait pu se résigner à l'adieu. En hâte, par un chemin de traverse, il s'était fait transporter à Saint-Aubin, où

la scène pathétique se renouvela. Dans la maison du sieur Schmidt se fit l'entrevue. L'effusion fut longue, plus touchante encore. Quand Marie quitta Stanislas, chacun autour d'eux eut le pressentiment que la séparation éternelle était consommée. Dès le lendemain, le maître fuyait ces lieux où tout lui disait le vide laissé par l'absente.

Ce n'était pas sans un fin sourire que Stanislas avait fait à Marie les honneurs d'une résidence embellie avec un soin jaloux. A sa fille il en a légué le luxueux mobilier. Dans son testament, il prie son gendre d'accorder aussi à la reine la jouissance du palais préféré. Mais le château s'est fermé pour ne plus s'ouvrir. Insensible au vœu de Leszczynski, Louis XV, dès son décès, prescrira l'abandon des constructions ducales. Dix mois après le départ de Marie, il ne reste de ce magnifique ensemble que les murs dénudés du bâtiment primitif. Au mépris de toute pudeur, violant les dernières volontés d'un père, le roi de France vend à l'encan les merveilles de Commercy. Puis quand, en mémoire de la visite de leur mère, des heureux instants qu'elles-mêmes y avaient goûtés deux années consécutives en se rendant à Plombières, Mesdames Adélaïde et Victoire témoigneront du désir d'habiter quelquefois la demeure de l'aïeul, un incendie, dû peut-être au hasard, mais qu'on déclara bien haut avoir été ordonné et prévu, anéantira dans les jardins ce que la pince du brocanteur et la pioche du terrassier avaient encore respecté.

*
* *

Si, avec le Dauphin, Stanislas avait le meilleur des tendresses de la reine, après Marie le Dauphin était le grand amour de Stanislas. Des utopies communes sur le mode de gouvernement, une même amitié pour la Compagnie de Jésus resserraient, entre le grand-père et le petit-fils, les liens du sang. Déjà pour le roi de Pologne la main novice de l'enfant avait tracé ses premières lignes. Maintenant les deux princes s'écrivaient d'une façon suivie. Ils échangeaient de graves propos où reparaissaient les badinages du début. Or, à peine Stanislas était-il rentré à Commercy, après l'étreinte déchirante de Saint-Aubin, que lui parvenait une de ces missives

dont il se déclare « extasié ». Page toute d'une respectueuse affection et d'une gaieté un peu triste. Le fils de Louis XV disait à Leszczynski ses regrets de n'avoir pu accompagner la reine. Puis, comme le duc-roi avait sollicité pour soi-même quelque emploi dans le régiment *Dauphin*, son interlocuteur lui accordait une sous-lieutenance réformée. La réplique ne s'était pas fait attendre. Un courrier l'avait confiée à Marie avant que la reine fût arrivée à Versailles : « Je reçois depuis votre départ une lettre du cher Dauphin, ou plutôt un billet doux. Je joins ici ma réponse, en vous priant de la remettre par vos menottes et d'y joindre tout ce que mon cœur ressent pour lui. »

Quand la souveraine s'acquitta de cette commission, de bien sinistres appréhensions lui gâtèrent les transports du revoir. La reine de France eut peur. Le voyage de Lorraine aboutissait aux pires angoisses. Il y avait deux ans environ que le Dauphin était languissant. Depuis, il est vrai, sa jeune santé avait paru triompher. Sa famille avait rejeté tout effroi. Sa mère, partant pour Commercy, s'adonnait à la confiance. Mais, pendant le séjour annuel à Compiègne, le prince s'était surmené. Il avait tenu à exercer les troupes campées près de la ville, à diriger des manœuvres. Une rechute survint. Louis avait rapporté à Versailles le germe déclaré d'une affection de poitrine qu'un rhume négligé développa. « Je suis absolument sans fièvre depuis trois jours..., avait-il écrit à son grand-père. Il ne manque qu'un peu de forces, qui seront bien vite recouvrées. » Le recul de l'absence ne fit que mieux constater à la reine les progrès du mal, l'altération qui ravageait le beau et morne visage de son fils. La situation de l'héritier du trône devient dès lors le troublant sujet de la correspondance entre Lunéville et Versailles. Les lettres du roi de Pologne fixent les craintes et les espérances dont s'affolent ou se leurrent, durant plus de trois mois, Stanislas et Marie. Plus facilement encore que sa fille, Leszczynski était prompt à s'alarmer ou à se rassurer tour à tour ; c'est pitié de retrouver sous sa plume le graphique des secousses qui ébranlent sa vieillesse.

La reine tait tout d'abord à son père l'impression du retour, l'évidence du danger. Puis, comme un léger répit

l'abuse à nouveau, elle entretient sans arrière-pensée la quiétude de Stanislas. Sur la demande du malade, le déplacement de Fontainebleau a lieu comme chaque automne. La cour quitte Versailles dans les premiers jours d'octobre. Ce voyage dit à tous que rien n'est perdu. Le grand-père est radieux. Après les lettres de Marie Leszczynska et de Marie-Josèphe, il en reçoit une du Dauphin. Le 16, le jeune homme a voulu affirmer au duc-roi sa convalescence ; la toux diminue, les forces reviennent, le lait d'ânesse est efficace, l'embonpoint naturel reparaît. Mais cet embonpoint que l'on jugeait d'heureux augure, n'était qu'un symptôme morbide. Un second billet apprend la vérité à Lunéville, et Leszczynski de se déclarer « hors de lui-même ». Le 3 novembre, le prince est redevenu tranquille. Il parle déjà de parfait rétablissement. Il s'attend à ce que les mots *très bien* remplacent sur les bulletins le mot *mieux*. Le 13, on administrait le Dauphin. Est-ce le résultat des neuvaines parallèles aux madones de Nancy et de Versailles : revoici plus qu'une lueur d'espoir. Optimisme aussi éphémère que la désolation qui lui succède. Chaque jour Stanislas est partagé entre des sentiments extrêmes. Vingt fois Marie, elle aussi, se rattache aux plus fragiles chances de salut. « Je trouve », lui déclarait son père, le 11 décembre, « que vous faites tort à Fontainebleau en le trouvant si triste. Pour moi, je pense que partout où est ma chère Mareczka c'est un paradis... » Dans ce paradis de Fontainebleau, un fils de France se mourait. Le 2 du même mois, un accident s'était manifesté qui achevait d'épuiser le Dauphin. C'était une forme excessive de l'incommodité héréditaire des Leszczynski, de cette « petite maladie » dont on avait trop plaisanté. Une tumeur sanguine se développait, mettant le comble à la gêne et aux souffrances du patient. Le 13, la chirurgie intervint; mais le soulagement dura peu. La situation empira. Il faut lire dans le journal rédigé pour elle seule, par une épouse éplorée, le récit de cette agonie d'un homme de trente-six ans. Le fils de Louis XV s'en allait avec un admirable courage joint aux plus mesquines préoccupations. Il eut des mots sublimes et des insistances puériles. Gémissant sur les deuils que son départ causera, il s'obstine à refuser toute prière pour sa

guérison et répond tant pis, quand les médecins disent le pouls meilleur. Il n'entretient son entourage que de ses tabatières; puis, dans de magnifiques élans, brûle d'approcher Dieu. Le 20 décembre, Marie Leszczynska pleurait un fils et, trois jours plus tard, la fatale nouvelle frappait d'un coup terrible le vieillard de Lunéville.

*
* *

Jamais l'aube d'une année n'avait lui sans que les vœux empressés de son père n'eussent salué la reine à son réveil. Le 1er janvier 1766 s'écoule, et nulle lettre du prince n'est parvenue à Marie. Dans son palais silencieux, où la notion du temps semble abolie, le duc de Lorraine reste accablé sous l'épreuve. Toute cérémonie est supprimée. En recevant les hommages de ses serviteurs, le monarque se ressaisit enfin : « Je m'aperçois d'avoir été égaré de toute la présence d'esprit par notre commun malheur, ne me souvenant pas d'être au premier jour de l'année pour vous la souhaiter bonne. » Et voici que, tiré de son assoupissement, Stanislas regrette de n'avoir pas, sitôt la catastrophe, en dépit des glaces de l'hiver et de l'âge, été porter ses consolations à sa fille, chercher lui-même auprès d'elle un adoucissement à son chagrin.

Le 3 février, le prince est à la Malgrange, après ses dévotions de Bon-Secours. Dans la matinée, on a célébré, à la Primatiale de Nancy, un service pour son petit-fils. Un incident de protocole en a troublé le recueillement. Abreuvé de déboires, hanté de plus en plus par le fantôme de la mort, le royal aveugle trace au hasard de sa main tremblante, des lignes où il s'efforce de cacher à sa fille l'amertume de ses pensées. Un cri de détresse morale, l'aveu d'une désespérance infinie lui échappe : « Tout ce qui est humain ne fait rien espérer de bon. » Mais, pour terminer sur un sourire, vite il reprend : « Ce qui est du très bon, c'est que je vous aime tendrement et vous embrasse, ma chère et incomparable Mareczka. » A l'heure même où Leszczynski fermait cet ultime billet, la Dauphine, à Versailles, prise du pressentiment de sa propre fin, signait et cachetait son testament.

Le roi de Pologne est rentré à Lunéville. On est au 5 fé-

vrier. La température est rude; le jour qui se lève, blafard. Stanislas a tout d'abord, ainsi que de coutume, tourné vers un portrait chéri son regard désormais voilé. Puis il a prié pour la reine. Maintenant, enveloppé dans la chaude robe de chambre que lui apporta Marie, il offre au feu de la cheminée ses membres grelottants. Dans le cerveau de l'octogénaire, un monde de souvenirs s'agite et gronde que refoule sans cesse l'image de la fille adorée. Mais la flamme du foyer a gagné les vêtements du prince. Éperdu, oublié de ses valets, l'infirme, en cherchant le salut, roule sur le brasier. Le corps est trop usé; les secours trop tardifs. Leszczynski ne survivra pas à ses affreuses blessures.

Durant son long martyre, c'est encore et toujours la reine qui occupe le malheureux vieillard. Il veut qu'on la rassure. A moitié carbonisé, il cherche à l'égayer d'un suprême badinage. Faisant allusion au fatal présent[1], il remarque que c'est par Marie et pour Marie qu'il brûle.

Et cette fille attentive, si bouleversée naguère à la moindre alarme, si affectée du plus léger malaise, demeure calme, presque impassible. Trop bien trompée par le touchant mensonge de Stanislas, par la confiance inopportune surtout qu'entretiennent des serviteurs effrayés de leur négligence, la reine affirme à Hénault que son père « est, grâce à la Providence, très bien. Il n'y a que lui qui ait conservé de la tranquillité et de la gaieté; il n'en a pas perdu un moment de sommeil ni d'appétit depuis, et n'a fait que plaisanter sur son accident. Je lui ai écrit quatre fois depuis pour lui demander en grâce qu'il y eût toujours quelqu'un dans sa chambre. Comme cela n'est pas fort agréable, je crains qu'il n'en fasse rien. » Or, déjà le monarque était descendu dans la complète inconscience qui le conduisait à l'agonie. Le 23, il expirait.

Imprévu, ce nouveau deuil de Marie Leszczynska ne fut que plus cruel. « Pour moi, je suis triste et le serai toute ma vie : je n'ai de consolation que de penser que ceux que je pleure ne voudraient pas revenir dans cette vallée de

1. « Il n'avait jamais porté de robe de chambre », écrit dans ses *Mémoires* (I, 105) l'ex-jésuite Georgel. « La reine, sa fille, lorsqu'elle vint le visiter, lui en fit agréer une bien ouatée, faite par elle-même. Il la portait par sentiment. »

larmes, comme dit le *Salve*. — Un père et un fils! Et quel père, quel fils! » Pendant que la cour reprend sa vie de dissipation, que Louis XV tombe de la débauche à l'ignominie, deux ans la souveraine languissante achève de se consumer, songeant sans cesse à ces journées de Commercy qui eurent un si terrible lendemain[1]. Une de ses seules joies est de relire la correspondance de son père. La lettre datée de la Malgrange avant le sinistre accident ne l'a plus quittée. « Ses femmes, dit madame Campan, la surprirent souvent baisant un papier qu'elles ont jugé être ce dernier adieu de Stanislas. »

En septembre 1768, l'évêque de Chartres, aumônier de quartier de Sa Majesté, apportait en pompe à Nancy le cœur de la reine. Marie avait voulu que, au lieu d'être conduit au Val-de-Grâce, le symbole de tant d'amour et de tant de souffrances fût confié au sanctuaire où, le 28 septembre 1744, après le renvoi de la Châteauroux et la guérison du Bien-Aimé qu'elle avait été rejoindre à Metz, elle s'était agenouillée, frémissante d'espoir; où, depuis, son père avait si souvant invoqué pour elle la Vierge consolatrice; à cette chapelle, enfin, que Leszczynski avait préparée pour sa sépulture si du moins la cathédrale de Cracovie ne recevait pas, à côté des Jagellons et de Sobieski, le Piast déchu et rappelé. Le 23, la relique, enfermée dans une boîte d'argent, était déposée près du cœur même de Stanislas. Les tragiques événements qui allaient bientôt troubler la paix des sépultures, n'épargnèrent pas la crypte de Bon-Secours. Arrachés de leur gaine d'orfèvrerie, mais plus tard recueillis dans un cercueil commun aux restes de la famille polonaise, ces deux cœurs qui si longtemps battirent l'un pour l'autre, reposent aujourd'hui confondus dans la mort, plus étroitement unis que jamais.

PIERRE BOYÉ

1. « Il y a aujourd'hui un an, écrivait-elle à Hénault, que je suis arrivée à Commercy. Hélas! Quelle différence! »

THACKERAY

Un homme énorme, sauvage, les yeux ruisselants de pleurs; pas un homme fort.

(Carlyle.)

I

Matthew Arnold, dans ses ouvrages critiques, aimait décrire le double courant des lettres anglaises au XIXe siècle. D'une part, des esprits cosmopolites, ou tout au moins européens, tels Byron, Dickens, Mrs. Browning, dont l'influence et le génie ont pénétré partout; d'autre part, une race forte dont Wordsworth, Shelley, Robert Browning, incomprise, peut-être incompréhensible, sauf dans le cercle fermé du génie natal. Les hommes de cette race, tout autant que les premiers, ont subi le contact de l'étranger : témoin leurs voyages, — car même Wordsworth a voyagé, — leur vie passée en grande partie sur les rives italiennes, leur inspiration, souvent d'origine continentale. Cependant, appréciés par quelques esprits curieux de psychologie exotique, ils n'ont jamais su toucher le cœur latin, allemand ou slave.

C'est à cette seconde famille qu'appartient l'éminent moraliste dont je voudrais aujourd'hui étudier la vie. Thackeray est un auteur anglais, pour les Anglais, avec cette aggravation en plus qu'il est un classique : or le classique ne peut être un article d'exportation. Essayons pourtant d'examiner ce génie sincère et beau qui, sans posséder la magnifique humanité d'un Walter Scott, l'éblouissante fantaisie d'un Dickens, a su

regarder en face un pays et une génération pour en tracer un portrait admirable de justesse et de vie. Il a trop écrit; mais, depuis cinquante ans, les quelques livres de lui qui resteront n'ont rien perdu de leur éclat ni de leur solidité. La sobriété, la véracité sont, en effet, des qualités qui résistent au temps. Prenez dans votre bibliothèque un roman de Bulwer Lytton ou de Lever, je dirais presque de Dickens, le grand rival de notre auteur, combien surannées en paraissent la poésie, la facile érudition, l'imagination pathétique ou hilarante! Mais aujourd'hui on relit *Vanity Fair* et *Esmond*, on relit même *Barry Lyndon* et les *Roundabout Papers*, comme on relira toujours les chefs-d'œuvre d'Addison, de Steele, de Fielding, ces classiques illustres dont Thackeray fut, en quelque sorte, le contemporain attardé.

Thackeray naquit à Calcutta, le 18 juillet 1811. Son père était *collector*, disons receveur des finances, pour le district d'Alipur. La famille de sa mère habitait le Bengale depuis bien des années; elle avait donné plus d'un administrateur au gouvernement de lord Clive. La famille Thackeray n'y était pas moins bien représentée : les deux sœurs du jeune *collector* avaient épousé des fonctionnaires de la Compagnie des Indes, et faisaient souche de futurs généraux et colonels; de ses frères, l'un était secrétaire du gouvernement de Madras, plusieurs autres fonctionnaires ou avocats au Bengale, à Madras, un dernier enfin, officier dans l'armée de la Compagnie. Il n'y avait pas moins de neuf jeunes Thackeray distribués dans les divers emplois du gouvernement anglo-indien. Ils avaient de qui tenir : presque tous leurs ascendants étaient entrés avant eux dans la carrière. Car les Thackeray, avec leurs alliés les Becher, les Richmond, les Shakespeare, sont une de ces grandes familles proconsulaires qui, de tout temps, ont fait la fortune coloniale de l'empire britannique.

Les enfants ne supportent pas le climat des Indes. Toutes ces familles avaient quelque parente dévouée, là-bas dans la verte Angleterre, à qui il fallait confier les pauvres bébés pâles qui seraient morts comme des mouches sous le soleil de Madras. Quand sonnèrent les six ans de William Makepeace Thackeray, son père était mort depuis deux ans déjà.

Sa mère allait se remarier avec un officier au service de la Compagnie des Indes, le capitaine Carmichael-Smythe, — que son beau-fils devait rendre célèbre un jour sous le nom du colonel Newcome.

De son vrai père, le petit William ne devait garder qu'un souvenir unique, dont la silhouette raide et l'humour révèlent déjà l'artiste : « Je vois un homme très grand, très maigre, se dressant subitement dans un tub. » Ce grand homme tout nu, ruisselant d'eau, était le pauvre Richmond Thackeray, mort de fièvre dans un port des Indes, en laissant une veuve de vingt-trois ans, très belle, dont la piété, la bonté, la modestie impériale et douce devaient inspirer à son fils la charmante figure de Helen Pendennis.

Un jour, elle amène son enfant à l'escalier riverain, au *ghaut*, de Calcutta, où un bateau l'attend. Le voyage était long alors; on restait six mois en route. On s'arrête à Sainte-Hélène; le domestique indien du petit Thackeray le promène dans l'île, au milieu des roches et des dunes, jusqu'à la barrière d'un jardin. Là, un monsieur va et vient. « Regarde-le bien! dit l'Hindou au petit garçon, regarde-le plutôt deux fois qu'une! C'est Bonaparte! Il mange trois moutons par jour, et tout les petits enfants qu'il peut attraper... » Le vaisseau continue sa route interminable. Enfin voici, à l'horizon, les falaises blanches de l'Angleterre, pays rempli de choses nouvelles. Personne ne paraît y comprendre l'hindoustani.

Les fleurs sont toutes différentes. Pas de tchampak, pas de phulvaris; mais des fleurs dont déjà on connaît très bien les noms par les récits de sa mère : ce sont des coucous, des aubépines, des primevères, des violettes. Il n'y a plus d'hommes noirs; mais tout le monde est de noir habillé, car on porte, avec de vraies larmes, le deuil de la princesse Charlotte. Il y a des chiens et des chats, comme aux Indes, mais point de singes : et « Billy boy » ne se lasse pas de décrire à sa grand'tante le singe qu'il a laissé à Calcutta.

Enfin, las de parler, le bébé de six ans prend un crayon, « Ma foi, écrit la vieille dame, il m'a fort bien dessiné votre maison de Calcutta, et le singe qui regarde par la fenêtre, et Betty, toute noire, sur la terrasse, qui fait sécher des serviettes. » Il conservera toujours le souvenir de la vie anglo-

indienne. Il n'aura qu'à fermer les yeux pour revoir de larges salons, où l'on danse, où l'on danse toujours; puis des feux d'artifice, la nuit; puis encore les énormes idoles, les vastes forêts, les fleuves jaunes, l'innombrable nation de la race vaincue. Le pays qui l'avait vu naître ne devait jamais complètement s'effacer du cœur de Thackeray. Comme Mrs. Browning, il tenait de ses origines coloniales quelque chose d'épanoui, d'abondant, d'artiste, qui donna son arome à la sève vigoureuse du génie anglo-saxon.

Les enfants des Indes sont comme ces arbres fruitiers greffés sur cognassiers, bien moins vigoureux et vivant beaucoup moins longtemps que des poiriers greffés sur «franc»; mais, en revanche, les fruits sont infiniment plus délicats, avec une couleur et une saveur spéciales.

A six ans, déjà le petit Thackeray observe tout, le retient et sait le fixer au besoin par un trait précis. « La cathédrale de Saint-Paul est fort belle, — écrit-il à sa mère, — je ne m'attendais pas à une église aussi considérable. » Je ne sais s'il dessina « St-Paul's » pour sa mère, mais on a conservé un petit crayon du capitaine Carmichael-Smythe, à cheval, en uniforme, dessiné par William pour montrer à son arrière-grand'mère le fiancé de sa mère.

Cette arrière-grand'mère, il ne l'oubliera jamais. Peut-être est-ce à cette empreinte si forte, faite sur une âme toute neuve et fraîche, que nous devons ce tour classique, ce goût de XVIIIe siècle, familier et noble à la fois, qui devaient faire de Thackeray le continuateur des romanciers de la Reine Anne. La vieille madame Becher ne datait, il est vrai, que du milieu du grand siècle. C'était déjà bien assez pour que son seul aspect évoquât toute une époque disparue. C'était la plus jolie douairière de quatre-vingts ans sonnés, encore alerte et fraîche sous son « tour » de cheveux poudrés à frimas et coiffés d'une dentelle; chaussée de charmants petits souliers en velours noir aux hauts talons rouges, pour assurer sa marche elle se sert d'une canne à béquille d'écaille; elle a toujours à la main une bonbonnière, et souvent une tabatière dans son sac brodé. Toute sa vie s'est écoulée dans la même petite ville du Hampshire, dans la grande salle lambrissée où les portraits, peints par sir Joshua Reynolds et par

Coates, rappellent une génération antérieure, mais encore récente. Les fenêtres de cette salle donnent sur les roses trémières et les poiriers du jardin. Et au dedans comme au dehors, cela sent bon, grâce aux vases de Nankin bleu remplis de feuilles de roses séchées et mélangées à la verveine, à la lavande, à la cannelle en poudre.

Ce gros bourg du midi de l'Angleterre était un endroit paresseux, délicieux, vert au possible, toujours tranquille, et pourtant bruissant de papotages discrets. Il n'y avait presque pas d'hommes à Fareham : le *vicar*, le médecin, le notaire et quelques jardiniers. Mais il y avait toute une hiérarchie de femmes. C'était « l'isle de Féminie » dont parlent les vieux auteurs. Tout en haut, madame Duval, la veuve de l'amiral, puis les filles de feu l'amiral Dennet; et puis les mères, les filles, les sœurs, les tantes et les innombrables parentes d'amiraux, commodores, capitaines et lieutenants. Ces dames dînaient à quatre heures. A six heures, elles prenaient le thé, pour se réunir ensuite les unes chez les autres, où elles jouaient à la quadrille jusqu'au coup de dix heures, quand Mary ou Lizzie, la bonne, arrivait les chercher avec la lanterne. Il y avait dans le pays plus d'une chaise à porteurs pour les soirs de pluie. Une société simple et honnête, s'il en fut. Mais, pour entrer dans ces salons modestes, il fallait parfois des luttes héroïques. Le petit Thackeray a pu se dire que l'esprit de caste n'existe pas seulement aux Indes ! Rappelez-vous le soir où Mrs. Tomlinson, veuve d'un docteur en théologie, ne consentit pas à laisser passer avant elle Mrs. Sawyer, femme du médecin. Que de débats enflammés ! Que de précédents cités ! Que de pauvres vanités à jamais saignantes et blessées ! Le petit garçon de huit ans, blotti dans son coin, ne perd pas un mot de l'histoire, s'y intéresse follement et savoure déjà toute l'âpre comédie des inégalités sociales.

Ah ! Mrs. Tomlinson, Mrs. Sawyer, les pâquerettes du cimetière, impartiales, vous couvrent l'une et l'autre ! Et pas une fois, vous ne vous êtes doutées des leçons que vous donniez naguère au futur historiographe de l'honorable confrérie des Snobs. Mais un esprit ouvert apprend partout, même à Fareham, où la vie intellectuelle était peu active. On s'y mettait à plusieurs pour s'abonner au journal de Portsmouth

qui ne paraissait qu'une fois par semaine. On y causait tant que, rarement, on avait le temps de lire, jamais une heure pour penser. — Toutefois, dans ce petit monde féminin, quelques romans traînaient, et William Thackeray les dévorait tous, caché dans le kiosque du jardin, jardin merveilleux, rempli de buissons de chèvrefeuille où nichaient, chaque printemps, des rouges-gorges.

Les plus belles vacances ont une fin. On mit William à l'école chez un odieux tyran qui le battait, qui le houspillait, qui le privait de manger. « Faites, ô mon Dieu, que je voie maman en rêve ! » murmurait « Billy boy », la nuit venue, agenouillé au bord de son lit, car déjà il savait souhaiter un abri dans le rêve... Les tantes s'attendrissent, le placent à Charterhouse, illustre école du centre de Londres : c'est les « Grey Friars » de *Pendennis* et des *Newcomes*. Enfin la mère remariée revient des Indes. « Il ne m'a pas oubliée ! s'écrie-t-elle, en extase devant ce beau garçon de onze ans. A notre première entrevue, il n'a pu dire un mot. Il m'embrassait, et puis de nouveau il m'embrassait ! Je pourrais presque dire mon *Nunc dimittis, Domine !* Il est le vivant portrait de son père. Puisse-t-il lui ressembler en tout, sauf en sa trop courte vie ! Il est grand, fort, vigoureux. Ses yeux se sont foncés, mais ils ont gardé leur charmante expression. Il dessine d'une façon étonnante [1]. »

L'enfant, artiste déjà, n'était pas heureux à l'école, où la somme d'efforts exigée par ses professeurs, tout autant que la brutalité des camarades, dégoûtait son aimable paresse. Il n'avait pas oublié et ne devait jamais oublier le doux farniente des Indes. Il ne comprenait rien aux mathématiques, et, comme beaucoup d'enfants doués d'un esprit original, il n'était pas fort en thème. Le *foot-ball*, le *cricket*, les sports l'ennuyaient tout simplement. Il n'aimait pas non plus se battre, et l'on se bat beaucoup dans les *public schools* d'Angleterre. Pourtant, en dernier ressort, ce jeune géant savait cogner ferme. Dans une lutte restée légendaire, il reçut d'un camarade un coup qui lui brisa l'os nasal : un tout petit nez épaté de Kalmouk se dressera désormais dans le rond visage de Thackeray.

1. Introduction à *Vanity Fair* (*Biographical edition*).

Son caractère ne connaissait pas la rancune, et le vainqueur devint l'ami de toute sa vie. En somme, un bon et gros garçon, qui pourrait paraître faible, n'était une véracité sans tache, un sentiment de l'honneur très haut. Ses camarades l'aimaient, malgré sa fainéantise, à cause de son humeur facile, à cause surtout de ce crayon leste et hardi qui, dans un clin d'œil, vous dessinait des caricatures, des tableaux historiques, des illustrations, que sais-je ? « Dis donc, Thackeray, dessine nous Vivaldi mis à la torture dans les cachots de l'Inquisition !... Fais-nous don Quichotte et les moulins à vent !... » Il n'était pas moins adroit à tourner des vers irrésistiblement comiques, ballades, complaintes, parodies burlesques, irrespectueuses. Ces dons faisaient la joie des jeunes mastodontes de Charterhouse; à cause d'eux, on pardonnait à William Thackeray sa froideur pour le *foot-ball* et la boxe.

Quant à lui, il n'était vraiment heureux que quand il se trouvait seul, dans un coin, avec quelque livre, quelque roman surtout, *Ivanhoe* ou les *Mystères d'Udolphe* ou, mieux encore, *Manfroni, le moine manchot* ! Délectable terreur ! Frissons inoubliables ! Fantômes peuplant les coins du dortoir, le soir ! Le voilà encore seul dans la salle d'étude, tandis que ses camarades jouent bruyamment dans la cour ensoleillée ; sur son pupitre, sont entassés des lexiques latins et des grammaires grecques, mais, par-dessus ces gros tomes qu'il fait semblant de lire, il y a un tout petit livre qu'il lit effectivement, qu'il lit les larmes aux yeux : c'est le *Cœur du Midlothian*. A un moment, il s'arrête et dessine sur une page de sa grammaire l'entrevue des deux sœurs dans la prison d'Édimbourg...

Excellent garçon, doux, indolent, un peu mou, généreux envers les petits et les faibles, ce qui était rare alors, il paraît avoir apporté des Indes plus de raffinement, un cœur plus tendre, un goût pour le beau et le grand plus exigeant que ne l'ont d'habitude les garçons de son âge ; mais le besoin du fou rire et la gourmandise le rapprochent d'eux. Le jour historique où Thackeray avala trente-sept tartelettes aux framboises en vidant sa bourse pour en payer autant à ses camarades, on était tout près de l'appeler déjà *Carthusianus Carthusianorum* comme on devait le faire une trentaine d'an-

nées plus tard. S'il faut dire vrai, le grand *Carthusianus* était assez peu content de Charterhouse. Il aimait peu le gros principal, le Dr Russell, qui tonnait tous les jours : « Vous n'êtes qu'un paresseux, monsieur Thackeray ! un prodigue, monsieur! un escamoteur, monsieur ! » Dans ses premiers romans, il décrit, non sans un sursaut de révolte, l'injustice, la tyrannie, la brutalité de cette vie d'école. C'est seulement l'âge approchant, quand tout ce qui rappelle la jeunesse devient cher et comme sacré, qu'il écrira, dans les *Newcomes*, les nobles pages qui assurent, autant que des paroles écrites peuvent l'assurer, la gloire immortelle aux vieux « Grey Friars ».

Les vrais beaux jours, ce sont encore les vacances, et surtout ce jour où la diligence d'Exeter l'emmène chez lui. Depuis 1825, le major (commandant) Carmichael-Smythe s'était rendu acquéreur d'une jolie propriété dans le Devonshire, où il cultivait ses terres et chassait ses perdrix, en bon gentilhomme campagnard. Souvent, aux premières heures du matin, on l'apercevait enveloppé dans sa cape militaire, qui faisait le tour du verger pour voir si la gelée n'avait pas touché aux fruits. Thackeray aimait ce beau-père simple et charmant, véritable chevalier sans peur et sans reproche ; mais la grande affection de ces temps-là, comme de toute sa vie, c'était sa mère, femme d'une rare noblesse de caractère, d'une fierté adoucie par la tendresse chrétienne. C'était en effet une créature de piété sincère, de loyale douceur, dont le seul défaut, disait son fils en riant, « est qu'elle imposait à tous ses amis un dogme nouveau, celui de la divinité de William Makepeace Thackeray ».

Il n'y a pas de pays plus délicieux que ce sud-ouest de l'Angleterre, dont, tout récemment, M. Marcel Prévost nous a peint un merveilleux tableau. Une mollesse mûre de beau fruit, une suavité de rose surchauffée au soleil, une lumière tiède et dorée, un air encore vibrant de la brise marine, un climat où les ardeurs de la Saint-Jean s'unissent à la sérénité de septembre, où à Noël on cueille des fleurs, font éclater une végétation fougueuse, des jardins qui paraissent avoir été créés par un géant amoureux pour plaire à une fée. Des fuchsias monstres, des hortensias de six pieds de haut, ombragent des

camélias fleuris, cultivés en pleine terre. Quand nous aurons dit que le Devonshire est peut-être un peu humide, on connaîtra l'unique serpent de ce Paradis terrestre : le rhumatisme. N'était cette morsure, qui n'irait habiter ces vallons aussi beaux que les fonds des plus belles fresques d'Italie, ces vieilles villes pittoresques où rien n'a changé depuis trois cents ans, ces collines doucement boisées d'où l'on aperçoit une mer toujours bleue, d'un azur digne des côtes de Provence?

Pour Thackeray, ce pays-là n'avait qu'un seul défaut : il fallait parfois le quitter. Jour néfaste, jour d'automne, où l'on allait avec la pauvre maman, non moins émue, jusqu'au bout de la longue avenue qui mène à la route de Londres! Que les minutes passent vite et pourtant s'éternisent, tandis qu'on entend au loin les roues de « la Défiance », la diligence de Londres. Le cor sonne; la voiture s'arrête; le *guard* empoigne la valise : « Il faut bien s'arracher, madame! » Et la mère descend; et un pauvre garçon rentre à l'école avec un déchirement d'âme dont le souvenir va durer autant que sa vie.

Ce cœur aimant, tendre à l'excès, est logé dans un grand corps d'Anglais blond : « Un géant des Cornouailles », dira plus tard Carlyle. Lorsque, à dix-huit ans, il quitte l'école de Charterhouse, il a déjà un mètre quatre-vingt-dix. Sa chevelure abondante encadre un rose et placide visage qui conservera toujours un air bon enfant, et presque un air d'enfant, grâce à ce bouton de nez écrasé sous des yeux gris, gais, fous, mais qui savent quand même regarder de haut ceux qu'ils dédaignent. Le jeune homme se tient bien droit, ne perdant pas un pouce de sa stature, la tête rejetée en arrière, le menton avancé. Bref, dans tout son allure, quelque chose entre un bébé et un *bull-dog*. Puissant, candide, agressif, tel est notre bon géant qu'il ne faut pas prendre pour un ogre : « Les ogres, nous dira-t-il un jour, ne sont pas nécessairement géants. J'en ai connu pas mal qui étaient, au contraire, tout minces, fluets, gentils, tout à fait distingués, avec l'air du meilleur monde. » Ces ogres-là sont très friands de jeunes fils de famille : Thackeray allait en faire l'expérience.

A Cambridge, Thackeray ne se montra guère plus remar-

quable qu'à Charterhouse. Il avait beaucoup de goût; il donnait d'excellents petits dîners avec force vin de champagne; il était gourmet, mais surtout bibliophile; il collectionnait des gravures anciennes et se piquait de se connaître en chevaux. — Ne nous a-t-il pas décrit tout au long les folies et les prétentions de M. Arthur Pendennis? — Jeune, confiant, vaniteux, il se laissa parfois berner par ces flatteurs interlopes, parasites qui, dans tous les mondes possibles, flairent comme une proie le jeune homme riche. Il fit à Cambridge non seulement des dettes, mais encore et surtout des dettes d'honneur. Il y prit le goût du jeu, et il n'y prit pas ses grades. Il n'y avait pourtant pas entièrement perdu son temps : s'il avait négligé ses classiques grecs, il avait lu, relu et s'était assimilé toute l'œuvre de Swift, de Stern, d'Addison, de Steele, de Pope. Il possédait son XVIIIe siècle anglais mieux que le « Senior Tripos » de l'année ne possédait Sophocle, Euripide et Aristote. Et qu'aurait-il pu faire de mieux que de cultiver sa faculté maîtresse, ce don d'imaginer et d'écrire comme pas un Anglais de sa génération?

Il faut dire qu'en 1830 l'Université anglaise était encore bien moins un corps enseignant que ce qu'on appelait au moyen âge une « École de gentillesse », c'est-à-dire une académie de mœurs généreuses, de courtoisie et de sport. Le *school-boy* y devenait le *gentleman*, comme à l'école des pages on apprenait à devenir chevalier. En quittant Cambridge, en ce sens au moins, Thackeray était hors de page, s'il n'était pas bachelier. Et pourtant, ce ne fut pas sans un sentiment de honte cuisante que le jeune homme rentrait à la maison de famille, dépourvu de lauriers, de gloire, avec un portefeuille garni de factures non acquittées.

Un peu pour le consoler, et surtout pour compléter une éducation vraiment libérale, ses parents l'envoyèrent faire un beau voyage. Il passa deux ans à Rome, à Paris, à Dresde, à Weimar enfin, où il fit la connaissance de Goethe. La Residenz y fut hospitalière au jeune Anglais aimable, doué, bien élevé et riche. Il connut tout le beau monde de Weimar et aurait fort bien pu s'y perfectionner dans la langue allemande si les charmantes Weimaroises n'avaient pas si bien su parler anglais. On se réunissait chez toutes les dames de la

cour, et nulle part plus souvent que chez madame de Goethe. « Nous allions y prendre le thé ; soir après soir, nous y passions de longues heures, à causer, à faire de la musique, à lire à haute voix des romans, des vers, et puis des romans encore : français, anglais, allemands, que sais-je? Je m'amusais à faire des caricatures pour les enfants. Je fus bien fier le jour où l'un d'eux me dit que le grand Goethe, lui-même, s'était distrait un instant à les regarder[1]. »

Être un peintre, c'était le rêve de Thackeray ; rêve que ses parents ne partageaient guère. Pour de respectables Anglais de l'an 1831, un peintre était quelque chose entre le tailleur pour dames et le maître de danse. Le major et Mrs. Carmichael-Smythe engageaient fortement le jeune homme à faire son droit. Il consentit enfin à entrer à l'étude de M. Taprell, avocat, et à s'inscrire comme étudiant au *Middle Temple*, l'École de droit anglaise. Il ne s'y surmena pas, et une légende veut que son successeur ait trouvé les buvards, les tiroirs, les livres de l'étude remplis de caricatures. Les jours passaient fort agréablement à lire les vers du jeune Tennyson, à discuter avec Fitzgerald, à préparer l'élection de Charles Buller; mais quant au droit, notre avocat en herbe ne paraît guère s'en être soucié. Finalement, le 18 juillet 1832, il s'écrie : « Voici enfin le jour tant désiré! » C'est son vingt et unième anniversaire : sa majorité. Maître de lui-même et de sa fortune, il fait ses malles et part pour la France. L'art et les lettres l'attirent également ; il hésite, heureux, charmé, ne sachant encore à quel saint se vouer. Et il marche dans la vie s'amusant de tout, agressif, aventureux et tendre, toujours prêt à rire, à risquer sa peau ou sa bourse, jeune prince de la Bohème des arts qui se sent quand même *gentleman* et qui se dit : « Noblesse oblige. »

II

Notre jeune homme, heureux de son sort, sans souci, confiant dans les hommes et l'avenir, se voit donc, à vingt-cinq

1. Lettre de Thackeray à G. H. Lewes, publiée par celui-ci dans sa Vie de Goethe.

ans, à la tête d'une jolie fortune : « cinq cent mille francs », dit sir William Hunter ; « le capital d'un revenu de douze mille francs », assure M. Melville, le biographe de Thackeray. En me fondant sur maint passage des œuvres et des lettres de Thackeray, j'estimerais à une somme entre trois et quatre cent mille francs la fortune du jeune homme. C'est déjà un joli denier pour un aspirant aux lettres. « Jouissons-en », se dit Thackeray qui entra dans sa petite fortune comme Léon X dans son pontificat.

A Londres, comme à Paris, notre héros se voit entouré de rapins et de journalistes qui lui trouvent de l'esprit et qui lui empruntent de l'argent. Ceux-là n'étaient que des pauvres sans fierté. Mais la candeur et la vanité de Thackeray l'exposent à devenir la proie de ces bandits sociaux qui vivent de l'inexpérience d'une jeunesse dorée. Le futur historien du *Capitaine Corbeau et de M. Pigeon* devait apprendre par sa propre expérience la saveur de cette fable : *mutato nomine*, l'histoire devait être la sienne. Les pages les plus âpres, les plus cruelles de Thackeray raconteront les mœurs de ces aigrefins armoriés, élégants, joueurs trop habiles à tenir la banque, escrocs souples et dangereux, déchus d'un monde auquel ils appartiennent par le nom et par la naissance et dont ils gardent encore les habitudes et la tenue. Ce jeune rieur, au clair regard d'enfant, leur était un vrai mouton à tondre, d'autant plus que, pris au piège de leurs belles façons, le pauvre garçon se piquait de fréquenter la meilleure société depuis qu'il se voyait reçu dans leur abjecte compagnie. Il ne pardonnera jamais à ces initiateurs rapaces.

Je ne sais si l'on connaît en France, comme en Angleterre, ces *Mémoires de Yellowplush* où, un peu plus tard, Thackeray allait prendre sa revanche de ceux dont il commença par être la dupe ingénue. Ce sont les mémoires d'un escroc mondain, M. Deuceace, racontés par son valet. Longtemps après la publication de ces pages saturées d'acide et de fiel, qui commencèrent la grande célébrité de Thackeray, le romancier se trouvait un jour à Spa avec un ami. Les deux hommes de lettres, fort connus l'un et l'autre, riches, satisfaits, rencontrèrent à la promenade un vieillard cassé dont la mise sentait la gêne, malgré un reste d'élégance. « Vous voyez cet

homme-là, dit Thackeray : c'est Deuceace! Je ne l'ai pas revu depuis le jour où il vint me prendre dans sa voiture pour me conduire chez un agent de change, dans la Cité. Je n'étais qu'un enfant, mais il fallait bien payer une dette d'honneur : je fis donc vendre mon patrimoine et je la lui payai... Il ne paraît pas qu'il en ait guère tiré profit, le pauvre garçon ! »

Ce n'était heureusement pas son patrimoine tout entier que Thackeray se trouvait devoir à l'ogre : sa soirée chez Deuceace lui avait bien coûté entre trente et cinquante mille francs; mais il en conservait de quoi jeter au vent bien des averses dorées. J'imagine que Deuceace l'avait guéri du jeu : il en parle toujours avec un mépris mordant. Mais il y a plus d'un moyen de se ruiner. Sans parler des femmes, il lui restait encore l'amitié et les belles-lettres. « Je me rappelle bien le jeune Thackeray, — dit un jour le Père Prout à Blanchard Jerrold. — Dans ces temps fort anciens, Thackeray était un jeune dandy de lettres. Il voulait faire grand, montrer toute sa valeur : la belle affaire! Il lui fallait une revue à lui. C'est là un jouet assez coûteux. Il ne marchanda rien. Comme directeur, il ne lui fallait rien de moins que Billy Maginn. L'auguste Billy était perdu de dettes, en prison, et, pour le libérer, Thackeray versa une somme de cinq cents livres sterling. » Le malheureux Maginn était l'Irlandais le plus spirituel, le plus poétique, le plus éloquent et le plus ivrogne qui se puisse rêver. Du reste, un excellent garçon ; mais payer ses dettes, lui donner de l'argent, c'était verser dans un tonneau plus insatiable que celui des Danaïdes, — un tonneau de whisky. — Plus d'une fois encore, Thackeray lui vint en aide. Maginn devait mourir, comme il avait eu si longtemps l'habitude de vivre, dans la prison pour dettes, le Clichy de Londres.

Cette revue hebdomadaire dont nous parle le Père Prout, c'est le *National Standard*, « journal littéraire, artistique, dramatique et musical », déjà connu, mais transformé par Thackeray avec son beau-père, en 1833. Il quitte Paris pour en prendre la direction ; au bout de quelques mois, il en devient le rédacteur en chef; une semaine ou deux plus tard, il l'achète et rentre à Paris, vers le mois d'octobre, comme correspondant parisien de son propre journal. « C'est un placement idéal, s'écrie-t-il, qui m'assure à la fois un revenu

et une occupation. » Hélas ! Maginn n'était pas le seul qui eût puisé à la bourse de notre héros candide. Le fonds de son journal lui avait été vendu par un camarade de collège, clergyman fort à la mode, dont le lyrisme sentimental avait coutume d'arracher des larmes aux auditrices pieuses de ces sermons religieux et mondains. — C'est le Charles Honeyman de *Pendennis* et des *Newcomes*. — Il se faisait aider dans ses affaires par un certain Sherrick. marchand de vins fins.

Les deux associés durent se lécher les pattes, le jour où ils dévorèrent entre eux le jeune Thackeray. Les ogres triomphants ne pouvaient prévoir la façon dont ce jeune homme aimable devait plus tard se venger d'eux. « Sans doute, j'étais insupportable », avoue Thackeray, dans son avant-dernier roman, *Lovel the Widower;* « sans doute, j'imprimais dans ma revue mes sonnets, mes tragédies, mes poésies lyriques et tout le reste ! Et ces articles satiriques dont l'esprit m'éblouissait; et ces critiques fondées sur l'Encyclopédie et le dictionnaire biographique, dont l'érudition profonde et variée laissait rêveur leur auteur ! Sans doute, je donnais au monde le spectacle d'un fameux imbécile !... Ami lecteur, n'en as-tu jamais fait autant ? »

Le *National Standard* cessa de paraître dès le mois de février 1834. Presque en même temps, une maison de commerce, en faisant faillite aux Indes, emporta une grande partie de la fortune des Carmichael-Smythe. Désormais il fallait songer à gagner le pain quotidien. A peine deux ans plus tôt, notre jeune dandy de lettres avait écrit dans son journal intime : « J'ai de la peine à comprendre ce mélange d'insouciance, de légèreté et de fatalisme avec lesquels certains homme affrontent l'adversité, sans s'effrayer de la misère presque certaine. de la honte trop possible... »

III

Il paraît pourtant avoir bien pris ses pertes d'argent. Son premier mouvement est d'écrire : « Chère mère, nous ne

serons pas moins heureux pauvres que riches, sois-en sûre. » De nouveau, il quitte Londres et les lettres pour Paris et les beaux-arts. Il habite chez sa grand'mère et fait de la peinture dans l'atelier de Gros. Dans un délai de trois ans, il compte gagner sa vie. « La peinture! voilà l'occupation que je préfère », dit-il à sa mère. Du reste, si les ressources de Thackeray était de beaucoup réduites, il avait encore de quoi affronter sans crainte le lendemain. Et puis, à vingt-trois ans, est-ce qu'on pense au lendemain? Il allait son chemin, heureux, noble et confiant, dans sa gaieté de rapin qui se sent hidalgo quand même. Que ne pouvait-il espérer? Il écrit sur son carnet intime : « Bulwer Lytton a une grande réputation, et pourtant, dans ma pensée, constamment je me mesure à lui! »

Peut-être ces deux années-là, éclatantes de beaux projets, d'art et de jeunesse, furent les plus heureuses de toute la vie de Thackeray. Elles eurent bien leurs déceptions, leurs jours difficiles, dus pour la plupart à l'humeur altière de notre jeune prince en exil, qui ne trouvait plus autant de flatteurs groupés autour de son chevalet. « On m'en veut d'être *gentleman* », s'écriait-il, en secouant sa blonde chevelure. Mais il y a tout de même bien du charme à se sentir supérieur à son entourage, et Thackeray en savourait l'arrogant plaisir.

Ce Paris de Louis-Philippe était hospitalier aux étrangers. Les ci-devant émigrés tenaient à honneur de fêter et d'entourer les amis de leurs anciens hôtes. Dans les mœurs et dans les choses, il y avait une simplicité, une bonhomie qu'on n'imagine plus. Quel étonnement si nous pouvions revoir les rues de ce vieux Paris, pittoresques, irrégulières, aux pavés inégaux, qu'éclairaient, la nuit venue, quelques rares lanternes à l'huile, suspendues par une corde traversant la rue! Que de jardins il y avait dans le Paris d'alors! Ils s'étalaient à l'aise dans l'enceinte trop large.

Les sujets de Sa Majesté britannique Guillaume IV affectionnaient surtout le délicieux faubourg de Passy et les rues commodes et tranquilles voisines des Tuileries ou des Champs-Élysées. C'est là qu'on était sûr de rencontrer l'interminable procession des familles anglaises : le père de famille, haut de

taille, rouge de teint et roux de poil, en frac vert bouteille, auguste et bedonnant; sa respectable épouse, un peu hautaine, timide pourtant et rougissant comme ses filles, la taille trop plate dans sa robe trop riche; puis, en rangs pressés, les enfants, petits garçons en jaquette courte, en tuyau de poêle blanc, bébés blonds et roses en robe blanche ceinturée d'azur. Au milieu d'eux se tient la sœur aînée, la jeune Anglaise: dix-huit ans, un sourire d'ange, un air loyal et doux, de grands yeux bleus confiants et purs. Un jour, vers 1835, dans le quartier des Champs-Elysées, William Thackeray rencontra une telle jeune fille. Il entra dans le petit salon de sa grand'mère: elle était assise au piano et chantait d'une voix aussi fraîche, aussi pure, aussi délicieuse que son regard... Vous rappelez-vous comment le capitaine Dobbin s'éprend d'Amelia en l'entendant chanter ?

Le jour vint où il fallut quitter Paris, quitter l'atelier de Gros, s'arracher du voisinage de l'idole. Pour réparer les pertes causées par la faillite du *National Standard*, le major Carmichael-Smythe venait d'acheter un grand journal quotidien qui devait infailliblement faire sa fortune et celle des siens. Thackeray partit bravement pour fonder à Londres le *Constitutional*, journal radical, géré par une compagnie *limited*, — très *limited*, car Thackeray et le major en possédaient toutes les actions : il y en avait six mille, chacune de dix livres sterling. — En revanche, Thackeray obtint le poste de correspondant parisien, aux appointements de dix mille francs, Le jeune homme allait donc retrouver ce charmant Paris de Louis-Philippe où, d'une plume toute neuve et assez gauche encore, il combattrait la politique du roi citoyen. Quel bonheur de revoir les chers ombrages des Champs-Élysées! Thackeray s'était fort ennuyé à Londres, malgré l'effort passionnant qu'il fallait donner pour fonder le journal. « Quelle différence entre Londres et Paris! — écrivait-il à sa mère. — Cher Paris où l'on se fait des amis! A Londres, que plus ou moins j'habite depuis trois ans, je ne connais pas une femme! Bon! je vais rentrer à Paris et je me marierai avec quelqu'un; je me marierai! Ah! être marié, aller au prêche, le dimanche, avec madame Thackeray, me promener avec elle à Hyde Park, ou bien au Bois de Boulogne! Quelle

joie ! Et je vous dirai comment percent les dents de Betty et si le petit John fait toujours des fautes d'orthographe[1] ! »

Sa mère voyait sans doute où il voulait en venir. A Londres, on s'en apercevait bien. « William Thackeray, cet être excellent et facétieux, est amoureux, et veut se marier », écrit le directeur de l'*Edinburgh Review*, Henry Reeve. On est aux premiers jours de 1836. Et Reeve continue : « J'ai dîné hier avec l'objet, une jeune fille très gentille, simple, très jeune fille *(nice, simple, girlish girl)*, une nièce du vieux colonel Shawe qu'on trouve toujours chez les Sterling. » — Isabelle Shawe était non pas la nièce, mais la fille du colonel, un ancien Anglo-Indien, ami des Thackeray d'outre-mer. Les jeunes gens étaient du même monde ; leur âge, leurs goûts et leurs caractères se convenaient parfaitement.

Donc, en rentrant à Paris, aux premiers jours de 1836, le correspondant parisien du nouveau journal tramait des projets d'avenir. Dès le mois d'août, il épousa miss Shawe, à Paris, à l'ambassade d'Angleterre. Sa femme avait dix-neuf ans, et lui à peine vingt-cinq. Ils s'installèrent dans un petit appartement, rue Saint-Augustin ; et je crois fermement qu'ils goûtèrent le bonheur le plus pur. Cette jeune fille de vingt ans est demeurée toujours l'idéal de Thackeray. Dans ses romans, les vieilles femmes, — exception faite d'Helen Pendennis, — sont atroces. Les femmes du monde sont intelligentes, ambitieuses, d'un effroyable égoïsme, d'une rouerie de diplomate florentin. Il n'y a de vrai, de candide, de pur, que les jeunes femmes un peu nulles, un peu niaises, mais dévouées, aimantes et bonnes. C'est Amelia Sedley, c'est Charlotte Baynes, c'est la jeune Mrs. Hoggarty, créatures aussi tendres que les femmes de Shakespeare, mais sans la douce énergie, la spontanéité forte d'une Imogène ou d'une Juliette.

Sur ce ménage heureux la foudre tomba. Dès le mois de juillet 1837, le *Constitutional* cessa de paraître : un désastre pour Thackeray, qui perdait son emploi en même temps que son capital. Sa femme n'avait pas eu de dot. Le jeune ménage, ruiné du coup, quitta Paris pour Londres, où il s'abrita dans la petite maison des Carmichael-Smythe. C'est

1 *Introduction to Yellowplush Papers (Biographical Edition).*

dans cette maison d'Albion Street que naquit en 1838 leur premier enfant, celle qui est aujourd'hui Mrs. Richmond Ritchie, la délicate romancière.

Dès le mois de novembre, Thackeray entre à la rédaction du *Frasers' Magazine* et « Yellowplush » y voit le jour. Rien ne le rebute, à présent qu'il a une femme et un enfant à nourrir : — dessins comiques, gravures sur bois, comptes rendus, études, nouvelles, il fait de tout. « C'est une sorte de monstre », écrit Carlyle à son frère, « un jeune géant des Cornouailles qui tire le diable par la queue, moitié peintre, moitié correspondant parisien, ayant fait ses études à Cambridge, paraît-il. » Avec une hilarité vigoureuse et franche, notre jeune homme s'amuse à détruire les mille petites prétentions du pays singulièrement prétentieux que fut l'Angleterre des premières années de Victoria. On lui parle de la cour? il est républicain et égalitaire ; de la morale? il est homme à vous citer Jésus-Christ. Ce géant rieur a toujours dans ses poches percées quelque bonne pierre pour jeter à l'idole de la mode, à miss Landon par exemple, ou à Bulwer Lytton. « Qui nous donnera, s'écrie-t-il, un peu de simplicité virile, honnête, pieuse et rieuse; un art sans prétention et sans orgueil? » Mais il n'a guère le temps de nous le donner lui-même. Il faut, pour vivre, qu'il reprenne le fouet du satiriste. Quelquefois, quand il a une heure à perdre, il met sur le chantier quelque roman pathétique : *The Great Hoggarty Diamond* ou le *Shabby genteel story*. Hélas! un événement bien triste, en bouleversant l'existence de l'auteur, vient interrompre brusquement ces petits romans aimables.

IV

Pendant ces années de gêne et de bonheur, si Thackeray se préoccupait fort peu du lendemain, la jeune femme dut se trouver en face de mille problèmes douloureux qu'elle ne désespérait pas de résoudre à force d'affection et de courage. Sa famille s'augmentait et, avec elle, les soucis. En 1839, elle perdit son second enfant. Sans doute, pendant les longues

heures que son mari passait devant sa table à écrire ou sa planche à graver, la jeune femme, trop seule, se laissait aller à la mélancolie. Au mois de mai 1840, Mrs. Thackeray eut son troisième enfant, une petite fille qui allait vivre et grandir, mais elle ne put se remettre. Sa faiblesse s'aggravait d'idées noires, et même de délire. Les petits n'intéressaient plus la pauvre mère. A la suite de couches, il n'est pas rare qu'une femme souffre de graves désordres nerveux : on était d'autant moins inquiet, dans le cas de Mrs. Thackeray, qu'on la voyait très heureuse en ménage, très jeune, — vingt-trois ans ! — et d'une santé générale qui ne laissait rien à désirer.

Elle est morte cinquante-quatre ans plus tard, en 1894, sans avoir recouvré la lumière de la raison. Dans l'introduction aux *Yellowplush Papers*[1], Mrs. Ritchie cite une lettre du jeune mari à sa femme, écrite de Paris en 1838 : « Deux ans de ménage et pas un seul jour malheureux ! Oh ! je bénis Dieu pour tout ce bonheur qu'il m'a donné ! Ce bonheur est si grand que je tremble devant l'avenir. Mais j'espère, en toute humilité (car quel homme peut se fier à sa propre faiblesse?) que notre amour est assez fort pour résister à n'importe quelle pression extérieure. C'est un don supérieur à toute prospérité, et trop grand pour être diminué par la maladie et la misère. Prions qu'elles ne nous surviennent pas ! Prions comme l'Homme surhumain prie que Son Père ne l'induise pas en tentation. » Hélas ! les voilà, la maladie et la misère, combien cruelles, combien tragiques !

Bien des années après, Thackeray devait écrire à sa mère : « Te rappelles-tu ces jours, il y a vingt ans, où j'écrivais le *Shabby genteel story*? Comme je demandais à l'éditeur une somme de 15 livres sterling, dont 13 livres, 10 shillings m'étaient bel et bien dus, avec quel empressement il me la refusa ! Te rappelles-tu ? Et le *Times* qui me donnait cinq livres pour le travail d'une semaine, sans vouloir jamais m'accorder une augmentation bien légère ! Et ma femme était malade alors ! »

Elle ne savait rien de ces cruelles démarches ; elle ne se doutait pas que son mari était à sa dernière guinée ; elle

1. *Biog raphical Edition.*

n'entendait pas ses fillettes qui pleuraient dans la pièce à côté, ni son mari qui, parfois, sentait son courage s'effondrer sous ce dernier coup. Son délire la ravissait à un monde trop cruel. D'une façon ou d'une autre on trouvait de quoi payer ses douches, ses drogues, ses douceurs, et les notes du médecin et les cures les plus coûteuses.

Thackeray quitta Londres et, après avoir déposé ses deux bébés chez sa grand'mère, il se consacra au traitement de la chère créature. Pendant de longs mois, il l'accompagna partout, de ville d'eaux en ville d'eaux. Mais l'ombre qui enveloppait l'esprit malade ne devait plus se lever. Sensible encore au bien-être, aimant toujours écouter la musique, non sans intérêt pour les passe-temps d'une heure, elle était désormais incapable d'être femme, d'être mère, d'être autre chose qu'une pauvre enfant infirme. Il fallait se rendre à l'évidence. Les Carmichael-Smythe s'établirent à Paris avec les petites filles. Thackeray faisait la navette entre Londres, son atelier, et Paris, son chez lui. Et la pauvre jeune femme fut confiée aux soins d'un docteur Thompson qui habitait la petite ville de Leigh, dans l'Essex.

Il est impossible de lire le dernier roman de Thackeray — celui que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever — sans penser à cette tragédie intime. La comtesse de Saverne, elle aussi, devient folle après la naissance de son enfant ; et rarement, dans une œuvre d'imagination, avons-nous rencontré une peinture aussi saisissante de l'aliénation mentale. La longue fièvre, l'habituelle inconscience, les terreurs sans cause, la crainte, parfois la haine, de ce qu'on a le plus aimé, le rire fou, le dédain trop justifié avec lequel la malheureuse patiente accueille les visites des médecins impuissants ; puis des crises de larmes, un désir sauvage de s'en aller « n'importe où, hors du monde », d'échapper aux témoins de sa déchéance ; puis d'autres heures où la raison semble toute proche, mais accompagnée alors d'une dureté de cœur, d'une âpreté qui la rend aussi terrible que l'égarement d'hier, comme si, tour à tour l'esprit et le cœur subissaient l'empire malin d'une puissance mystérieuse ; les nuits agitées, pleines de chansons ; les caprices absurdes d'une imagination malade ; le pauvre sourire détraqué ; les

petites mains brûlantes ; le grand air calme et noble qui ne répond plus aux paroles tour à tour risibles et angoissantes... Ah ! pauvre jeune femme ! Quelle vie fut la vôtre ! Folle dès vingt-trois ans, pendant plus d'un demi-siècle, captive dont personne ne saura briser la Bastille ; que vous expiez durement ce bonheur de quelques mois dont vous étiez si digne par la bonté, le courage et le dévouement !

Lorsque le choc brutal d'une épreuve trop forte a fait éclater le cadre de leur esprit, qui sait dans quel chaos se meuvent nos voisins les fous ? Ce désordre n'exclut pas une part de raison, une connaissance partielle de la réalité. Incapables de se conduire dans la vie, sont-ils aussi incapables, par moments, de sentir, de penser, de se souvenir ? Qu'éprouvent-ils alors, quand ils se voient abandonnés, jetés à la rive, comme des marins sournoisement débarqués sur la côte de quelque îlot désert ?

A peine moins cruel que le sort de sa femme, paraît désormais le destin de Thackeray. Tout autant qu'elle, le voilà réduit à chercher le bonheur parmi les fantômes d'un monde imaginaire. Ardent et tendre, il se voit condamné au foyer désolé du veuf. Affamé de gloire, épris de l'art, du superflu, du beau, aimant ses aises, et son indépendance, il mènera pendant de longues années l'existence humble et médiocre du journaliste sans fortune. « Mes deux dragons, dira-t-il un jour, ont toujours été la dépense excessive et la paresse. » Il passera la meilleure partie de sa vie à tuer sans relâche les deux monstres toujours prêts à renaître de leurs cendres !

Sa femme à Leigh, ses enfants en France, Thackeray reste seul à Londres.

L'éditeur Vizitelly a consigné dans son *Autobiographie* ses impressions d'une visite qu'il lui fit alors : « C'était tout en haut, tout en haut, d'un *lodging house* de Jermyn Street ; J'entre : je vois un jeune homme grand et svelte, entre trente et trente-cinq ans, aux traits agréables et souriants, malgré l'épatement du nez ; il est vêtu d'une robe de chambre qui a bien le cachet de Paris. Il se lève pour me recevoir. Et voici qu'il a l'air plus grand encore, plus grand que nature : car la pièce est basse de plafond et Thackeray mesure six

pieds anglais et au delà... La chambre est tout ce qu'il y a de plus simple : des chaises à fond de paille, un lit à la française en bois peint, ni glaces, ni gravures aux murs nus ; une petite table devant la fenêtre, avec une tasse de chocolat et quelques rôties mêlées aux feuillets d'un manuscrit et plusieurs numéros de *Fraser's Magazine*. Thackeray consentit tout de suite à écrire sur l'art, les livres, l'opéra. Il était si content de son traitement — trois guinées par semaine — qu'il s'écria en riant: « Prenez-moi donc à bail pour toute ma vie ! »

V

Dans ces conditions de gêne et de solitude, le talent de Thackeray se fortifie. Le génie se nourrit de privations, pareil en cela à ces infimes ferments qui ne produisent qu'une végétation abondante aussi longtemps qu'ils s'épanouissent à la lumière du jour ; la plante heureuse dépense pour elle-même toutes ses forces ; privez-la d'air et vous la verrez pâlir, s'étioler, s'asphyxier, mais en même temps elle se met à secréter une ivresse pour les autres : l'alcool.

Le vin que produit Thackeray pendant la période de cette mélancolique existence « anaérobie » s'appelle : *Men's Wives, Catherine, Barry Lyndon, The Book of Snobs ;* c'est une boisson de saveur singulièrement âpre et amère. Dans les deux premiers de ces romans, le monde paraît comme un sombre pandémonium où toujours et sans cesse les bons sont victimes des méchants ; où la simplicité se voit traîtreusement surprise par la ruse rapace, où la vertu n'est souvent qu'un masque pour la cruauté et l'égoïsme, où le mariage et l'amour, surtout et partout, sont d'affreuses chaînes liant la bêtise tyrannique et suffisante à l'humble mérite insulté. On dirait que l'auteur exerce contre le mariage une vengeance particulière. Peut-être veut-il se prouver que son lot, à lui, est encore parmi les meilleurs, puisque du moins il possède toujours la liberté avec le tendre souvenir. Que d'exemples il nous donne des innombrables maux du

mariage! C'est le prince Victor, astronome et chimiste, frisant la cinquantaine, uni à une femme de vingt-deux ans, follement coquette, infidèle, amoureuse. « Je n'ai jamais vu de femme qui eût de si charmants défauts. » Cette mésalliance finit dans la honte et dans le sang. C'est lady Lyndon, le très savant bas-bleu, unie à l'escroc cynique Barry Lyndon, qui trahit sa femme riche, la ruine, la séquestre, la maltraite de toutes façons et d'autant plus qu'elle ne cesse d'aimer son jeune bourreau : l'histoire nous en est contée par ce mari indigne, sur un ton uni et courtois, comme la chose du monde la plus naturelle. C'est encore le malheureux Frank Barry, réduit en esclavage par une femme, joli monstre de prétention, d'orgueil et d'élégance fausse. Ou bien, c'est Denis Hoggarty, le plus à plaindre d'eux tous, adorateur obstiné d'une femme vulgaire, laide, bête à faire pleurer, vaniteuse et égoïste. Encore celui-là aurait-il pu être heureux, car il aime. Mais, lasse enfin d'exploiter, de berner, de piétiner ce mari béat, son idole l'abandonne, et il meurt de cette désertion. Mrs. Hoggarty tue son mari non moins efficacement que la terrible Catherine Hayes qui, elle, fait tout bonnement assassiner le sien pour pouvoir rejoindre un amant riche. Ne plaignons pas trop ces martyrs de l'amour. Tout autant que leurs bourreaux, ils sont personnels, intéressés, pleins de vanité et de sottise. Car, dans ce monde imprégné d'une malignité frivole, les bons, comme les méchants, deviennent injustes, jaloux, cruels, dès que leur désir ou que leur intérêt entre en jeu. Les uns comme les autres offrent du cuivre pour acheter de l'or ; ils sont tous convaincus que bienheureux sont ceux qui reçoivent ; ils exigent de leurs semblables un véritable tribut en richesse, en considération, en amour. Croyez-vous qu'ils sont heureux le jour où ils arrivent enfin à posséder leur rêve? Le désir atteint a souvent une saveur mortelle. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas!*

« Ne lis donc pas *Barry Lyndon*, disait Thackeray un jour à sa fille aînée : c'est là un livre que tu ne pourrais aimer. » C'est un livre d'une cruauté corrosive et cynique. Swift aurait pu imaginer l'histoire de cet aventurier corrompu, menteur, vil, intelligent et libertin, contée par lui-même sans un mouvement de remords. Barry se moque des hommes parce qu'ils

sont généreux, confiants et faibles; et son rire est atroce. Mais, pour sardonique qu'il paraisse, le rire de l'auteur qui dessine Barry est le rire du moraliste indigné. C'est parce qu'il croit à une bonté, à une simplicité idéales, qu'il se moque des hommes. Et dans son prochain livre, le *Livre des Snobs*, il montre le ridicule et l'odieux de l'orgueil humain.

Un snob, dans l'argot des Universités, c'était alors un être commun, borné, mal élevé. Depuis le livre de Thackeray, le mot a évolué : le snob, désormais, c'est le plat admirateur d'une classe sociale légèrement supérieure à la sienne, où il espère à la longue se faufiler. C'est l'homme qui délaisse ses vieux amis et ses vieilles habitudes pour d'autres qui au fond, peut-être, lui plaisent beaucoup moins. C'est l'homme qui érige en dogme les *obiter dicta* du marquis de Steyne. C'est peut-être bien Smith le jour où il devient Smythe. C'est le noble postiche. C'est l'homme asservi à la mode, à la fausse distinction, au chic. C'est celui qui veut arriver et se voir accepté pour autre chose que ce qu'il est. « C'est celui, dit le romancier, qui platement admire des choses plates. » Sa petite âme tenace, ambitieuse, mesquine, abonde en toute société hiérarchisée; mais, si la race pullule en Angleterre, il ne faut pas supposer pour cela qu'elle soit un produit purement insulaire.

L'autre soir, après avoir lu le *Livre des Snobs*, je prenais dans ma bibliothèque, pour me distraire de ces pages amères, un volume bien différent : *Les Lois de Manou*. Je l'ouvre au hasard et je tombe sur la phrase qui suit : « Le brahmane soucieux de s'allier uniquement aux gens du meilleur monde, en évitant les hommes d'un rang inférieur, peut compter sur la première place au ciel... » Partout, évidemment, la nature humaine est la même! Dans l'Angleterre d'il y a cinquante ans, et surtout aux alentours de la Cour, ces bons brahmanes-là ne furent pas rares. L'étiquette, la cérémonie, les prétentions, la gêne secrète des malheureux mortels qui dédaignent d'être riches avec vingt-cinq mille livres de rente, pour paraître en dépenser cent mille, — toute l'absurdité de certaines hiérarchies dans un siècle qui tend vers la démo-

cratie, tout l'attirail des folies et des misérables avarices de ceux qui règlent leur vie sur le luxe des autres, voilà ce qui désormais servira d'objet au rire sincère et viril de William Thackeray.

Cependant les années passent, les souvenirs s'atténuent, les succès se pressent, et notre Timon se réconcilie avec l'existence. Il n'est plus le pauvre diable niché au quatrième étage d'un hôtel garni : il est presque riche. Dès 1848, il a pu louer à Kensington une belle et spacieuse maison que ses enfants et sa grand'mère habitent avec lui. Autour de lui, l'atmosphère de tendresse domestique se renouvelle. Son œuvre s'en ressent, devient plus humaine, plus généreuse, et insensiblement il en adoucit l'âcre vérité.

MARY JAMES DARMESTETER

(La fin prochainement.)

APRÈS DINER

I

Après avoir dîné en cinq minutes, mangeant peu et à la hâte, ne buvant que deux gouttes d'eau chaude, donna Rosana traverse en courant l'appartement où règne une douce température, entre dans son boudoir et s'écrie avec un frisson de froid :

— Vite, Fabrice, allumez le feu !

Elle reste droite et immobile, attendant la flambée ; grande et mince, toute blanche dans sa moelleuse robe de chambre aux plis onduleux, on dirait une statue dressée sur un fond d'ancienne tapisserie, au milieu des dorures, des objets d'art, des petits groupes de vieux saxe, aux attitudes languides et voluptueuses.

— Vite !... vite Fabrice !... Brrrr....

Raide et compassé, Fabrice se baisse un instant sous le manteau de la somptueuse cheminée, et la flamme aussitôt s'élance en crépitant, éclaire le salon d'une lueur rougeâtre.

— Madame désire-t-elle quelque chose ?

— Servez le café.

Fabrice disparaît comme une ombre.

Donna Rosana donne un coup d'œil à la pendule, puis avance un fauteuil au beau milieu, devant le feu, s'asseoit, s'allonge avec un soupir, et, tandis qu'elle présente les mains à la flamme pour les réchauffer, en même temps que pour se garantir le visage, elle regarde l'heure encore une fois.

« Huit heures... Il ne viendra certainement pas avant huit heures et demie. »

Les yeux clos, elle s'allonge encore, se tourne un peu de côté, appuie la tête sur le haut du fauteuil et retourne ses mains devant la flamme qui les rend diaphanes et roses comme des coquillages et fait scintiller ses bagues.

Tout à coup, elle tressaille et se redresse dans son fauteuil. Elle voulait tâcher de s'endormir, elle voulait feindre d'être calme, indifférente, elle ne le peut pas ; elle ne peut pas feindre, elle ne peut même pas se mentir à elle-même, et alors elle s'abandonne entièrement à la pensée qui la trouble, l'inquiète et barre d'une ride profonde son front clair et poli.

« Cela devait finir... et finir comme cela. Tout doit avoir une fin en ce monde. »

Mais la colère s'apaise doucement, la ride s'efface et le visage toujours pâle de donna Rosana, ce visage que les émotions, la fatigue ou la joie n'enflamment pas de subites rougeurs, mais rendent encore plus pâle, d'une pâleur transparente et ambrée, sourit à peine, avec une amère ironie; et ses grands yeux, noirs comme du charbon et brillants comme des diamants, s'humectent de larmes.

« Cela devait finir... et finir comme cela ! Baste !... en ce monde, tout doit avoir une fin. »

La portière se soulève et Fabrice revient, portant un plateau.

— Mettez du bois au feu, — lui commande donna Rosana sans se retourner; puis, un moment après : — Versez le café et donnez-moi ce petit livre relié en parchemin. Tenez... là, sur le bureau.

Fabrice va prendre le livre, l'apporte et disparaît, toujours sur la pointe des pieds. Dans le petit salon, nul autre bruit que le pétillement du feu qui s'éteint.

Donna Rosana ouvre machinalement le petit volume, et machinalement elle commence à lire :

Amour, fléau du monde, exécrable folie...

Mais soudain elle lève les yeux et regarde encore une fois la pendule.

« Huit heures et demie ! »

Ce jour-là, chez la marquise Hippolyte, Lelio lui avait dit rapidement, à voix basse : « Voulez-vous me permettre de venir vous voir ce soir, rien qu'un instant, mais aussitôt après dîner?... J'ai à vous parler. » Il est huit heures et demie, il ne peut tarder. Et donna Rosana croit déjà entendre la maudite sonnerie électrique du portier, qui lui annonce les visites.

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand, par tant d'autres nœuds, tu tiens à la douleur...

Mais ses yeux seuls continuent à lire; la pensée de donna Rosana s'éloigne de don Paez et s'arrête obstinément sur le comte Lelio Vigodarzo.

« Savait-il que ce soir, Octave (Octave de San Severo était son mari) ne dînerait pas à la maison? qu'il irait au *Falcone* pour le dîner d'inauguration que s'offraient à eux-mêmes les membres de la *Barcaccia*? Oh! oui, il le savait, Lelio étant l'ami intime d'Octave. Quand Lelio n'était pas avec la femme, il était avec le mari... « Aussitôt après dîner, j'ai à vous parler!... » Aussitôt? Évidemment pour la trouver seule! Et il y avait tant de jours, au contraire, qu'elle faisait tout son possible pour ne se trouver jamais seule avec lui! »

Hélas! d'après certains soupirs, certaines bizarreries, certains accès de jalousie, d'après certaines œillades tantôt furieuses, tantôt par trop expressives, elle a compris que l'instant prévu et redouté approchait.

« *Puis-je* venir *aussitôt* après dîner?... » — « Pourquoi tant de diplomatie, tant de mystère, tant de crainte? Pourquoi demander la permission? Quand on demande la permission de faire une chose permise, c'est que cette chose n'est plus

permise. C'est que la chose devient non plus permise, mais... » Ouf! Elle n'arrive pas à exprimer ce qu'au fond elle trouve si logique; elle fait un geste de dépit et retourne par la pensée là où elle en était restée avec les yeux :

> ... Je songeais qu'une femme
> Qui trahit son amour, Juana, doit avoir l'âme
> Faite de ce métal faux dont sont fabriqués
> La mauvaise monnaie et les écus marqués.

« *Mon amour*, — pensa donna Rosana en fermant cette fois le volume et en le jetant au loin sur un fauteuil, — *mon amour*, par ma foi, devrait être mon mari; et une femme qui trompe mon mari est encore pire que Juana!... M. Lelio devrait bien savoir cela; alors, quelle idée se fait-il de moi?... Charmante!... Merci bien!... Si je faisais dire, en bas, que je ne reçois pas aujourd'hui?... Demain je me trouverais au même point! Mieux vaut s'expliquer et en finir tout de suite, puisqu'il était écrit que cela devait finir...

» Se réveiller, ouvrir les yeux et ne plus jamais rêver... *Amen!* »

Quel dommage! C'était un si beau rêve, sans trouble et sans inquiétudes! S'aimer toujours et ne se le dire jamais. Le cœur tout pris, toute la journée occupée et la conscience libre. Lire dans les yeux de Lelio la passion la plus ardente à travers un rayon de jalousie et un éclair de colère; mais n'avoir jamais à écouter une déclaration franche, explicite, compromettante, et, par conséquent, n'être jamais obligée d'y répondre. Voir et ne pas voir; comprendre et, au besoin, quand ce serait le cas de se fâcher, pouvoir même ne pas comprendre. Répondre pourtant... mais seulement par signes, rien qu'avec les yeux, tantôt oui, tantôt non; en somme, trouver son idéal ici-bas sans manquer à ses devoirs et sans donner prise à la malignité de la marquise Hippolyte!... Un idéal élégant, sympathique, apprécié par son entourage, à qui pouvoir dédier toutes les heures des si longues journées, la toilette, les visites, les promenades à pied du matin et les promenades en voiture de l'après-midi... un *motif* de vivre, en un mot! Un motif d'aller encore à la chasse, au théâtre, à cette Scala si ennuyeuse, à ce Manzoni si peu élégant, à

ces bals monotones, toujours au milieu des mêmes figures qui se contentent de devenir plus vieilles et plus laides!... Non, non, certes, on n'y sent pas l'âcre et répugnante saveur du péché mais seulement son arome lointain!... C'est peut-être encore un péché, oui; mais si véniel, qu'il ferait sourire son confesseur... et même Octave.

« Tandis que... tout est fini! Mon Dieu, que notre existence est ennuyeuse! Comme tout ce qui doit arriver arrive d'une façon inexorable, à heure fixe, avec une monotone précision! »

En effet, il était près de neuf heures, et à neuf heures le comte Lelio Vigodarzo viendrait sûrement.

Comment... par quoi débuterait-il?... Hum! donna Rosana croyait déjà l'entendre dire : « C'est plus fort que moi, que ma volonté, que ma raison! Je ne peux plus résister, je ne peux plus dissimuler ni me taire... je vous aime! »

C'est ainsi, sans aucun doute, que finirait Lelio, et, sans aucun doute, elle serait obligée de le mettre à la porte.

« Moi, je ne veux pas faire comme Hippolyte, ah! non... quoique l'a...mi de cœur d'Hippolyte, maintenant admis et accepté, grâce à son tact et à ses relations, lui fasse plus de bien que de mal dans l'opinion publique... Mais Hippolyte, est bien légère et bien évaporée. Elle a besoin d'un ami qui la guide et la retienne. Moi, non. Je saurai toujours me conduire seule, ne serait-ce que pour Octave... Pauvre Octave ! »

Donna Rosana tressaille, fait un bond sur son fauteuil, puis se calme aussitôt : c'est la pendule qui commence à sonner neuf heures.

« Déjà si tard? Ne viendrait-il plus?... A vrai dire, je ne lui ai pas répondu qu'il pouvait venir; je ne lui ai rien répondu. Je l'ai seulement regardé avec étonnement. Peut-être aura-t-il compris et n'a-t-il plus osé venir... Neuf heures? Maintenant je puis faire répondre en bas que je ne reçois plus et dire d'atteler pour aller chez ma tante. »

Pour quelques soirs encore il y avait théâtre à la Scala, au Manzoni, réception chez les Rosi, chez Lina Suardo... Son idéal aurait pu vivre une semaine de plus. Mais soudain son front se plissa, ses yeux sombres lancèrent un éclair.

« Non !... Il pourrait venir à l'improviste, me faire une scène. Il faut s'expliquer, parler franchement, maintenant que je l'attends, que je suis préparée ! Il faut en finir. Peut-être ai-je déjà trop tardé !... Hippolyte a parfois certains sourires... Et puis elle a trop soin de nous faire trouver ensemble au théâtre ou à dîner, pour ne pas supposer qu'elle nous fait grand plaisir. Et si Hippolyte a deviné, ils sont déjà trois qui ont deviné : Hippolyte, le mari d'Hippolyte et l'a...mi d'Hippolyte, l'homme parfait... »

Puis Rosana soupira : « Et Octave? Qui sait? Si le hasard voulait qu'il s'aperçût de quelque chose, lui aussi?... Alors, qui sait? Il pourrait survenir des ennuis... Il aurait tout au moins des accès de mauvaise humeur. Il a beau s'étudier pour ne rien laisser voir, et même pour se montrer tout le contraire, au fond... Octave est jaloux.

Donna Rosana se mit à sourire, et continua de se parler à elle-même :

« Comme le monde est fait de curieuses contradictions ! Si j'étais la femme de Lelio, j'aurais du plaisir à ce qu'Octave me fît la cour !... Si j'étais la comtesse Vigodarzo, don Octave serait mon idéal, sans aucun doute, et peut-être que moi-même je serais la grande passion de don Octave ! Quelles bizarreries, quelles contradictions dans la vie, tandis qu'il serait si simple d'être heureux ! »

Toujours allongée devant le feu, elle continue à se plonger dans son nouveau rêve : réunir en un seul homme le réel et l'idéal, le mari et l'a...mi. Au fond, elle et Octave se voulaient du bien. Pourquoi, avec un peu d'effort, ne pourraient-ils pas s'aimer? En fait d'obstacles graves, elle n'en voit qu'un seul : ils sont mari et femme. Toute la poésie dont son cœur et son intelligence ont soif, pourquoi ne pas la demander au cœur et à l'intelligence de son mari? « Quand je me suis trouvée si gravement malade, Octave est resté jour et nuit près de mon lit... Il souriait pour me donner du courage, mais il avait les yeux pleins de larmes. Il est bon ; il cache au fond de son cœur un trésor de bonté, et la bonté n'est-elle pas la plus vraie, la plus haute poésie?... Oui, mais, hélas !... nous sommes mari et femme, quel dommage ! »

Et, pour troubler ce beau rêve, donna Rosana entrevit sou-

dain les trois figures ironiques, sarcastiques, d'Hippolyte, du mari d'Hippolyte et de l'a...mi d'Hippolyte, qui se moquaient d'eux et qui provoquaient les moqueries des autres en colportant des histoires imaginaires.

Le mari amoureux de sa femme après trois ans de mariage? Ils finiraient par être tous les deux un sujet de scandale, même pour les jeunes filles.

Pourquoi ne pas lui dire un bel adieu, à ce monde pervers, uniquement composé d'Hippolytes, de maris ridicules et d'a...mis parfaits? Passer la mauvaise saison au bord de la mer, l'été dans la montagne et le reste de l'année à San Severo! S'amuser eux deux, tout seuls, au lieu de s'ennuyer avec ce beau monde-là; et être un peu libres enfin, libres de tout préjugé, de tout respect humain, de toute cérémonie, libres au point de pouvoir s'aimer entre mari et femme!

« Le bonheur, continue toujours à rêver donna Rosana, le vrai bonheur, il n'y en a qu'un : aimer. Pouvoir s'aimer passionnément, de tout son cœur... et avec la conscience en repos. Certes, voilà l'« heureuse fin » de la petite comédie bourgeoise, un peu commune, terre à terre, sans les émotions, les transes, les troubles d'un drame, mais, il n'y a pas à dire, le drame finit presque toujours mal!

» Octave me faire la cour?... Il n'y pense même pas!... Et pourtant, si je voulais réellement lui en donner l'idée... si j'employais dorénavant à faire la conquête d'Octave les moyens qui ont suffi à enflammer Lelio!... si je voulais bien m'y mettre avec résolution!... »

Rosana ouvre les yeux et se reprend à sourire avec une malice gamine qui lui est propre. Elle se dit qu'avec Octave, ce serait même plus facile : elle pourrait pousser la coquetterie... bien plus loin! Rosana s'allonge de nouveau, s'allonge davantage sur son fauteuil en s'étirant les bras avec un soupir, avec un frémissement... puis elle referme les yeux; mais en rêvant, maintenant, elle continue à sourire.

Ce beau rêve n'embrase pas seulement l'imagination de la femme jeune et sensible, mais il en caresse, il en excite les fibres les plus secrètes, et la pénètre tout entière... et Octave s'embellit, se transforme. Ce n'est plus le mari un peu fantasque et maussade, qui tourne systématiquement en dérision

ses sentiments les plus délicats : c'est un ami bien meilleur que « l'autre », c'est un adorateur assidu et rusé, sachant satisfaire sa vanité, mais non s'imposer à son cœur. Octave acquiert maintenant les qualités de l'un et de l'autre; c'est bien lui, l'inconnu qu'elle attend et qu'elle désire; c'est l'époux, c'est l'amant passionné et qui la passionne, auquel elle peut s'abandonner tout entière à son tour, sans hésitation, sans restriction, sans crainte et sans remords.

— Amour, amour, mon amour!... murmure donna Rosana.

Puis elle se lève, ouvre de grands yeux et marche à travers la chambre en se pressant le front et en frappant du pied pour tâcher de se calmer.

« Il est presque neuf heures et demie! Je ne reçois plus; je vais demander la voiture et me faire conduire chez ma tante. Demain matin, pas de promenade. Dans l'après-midi, je resterai encore à la maison, et, pendant deux ou trois jours, je n'irai pas chez Hippolyte. S'il veut comprendre, il comprendra; sinon, tant pis pour lui! »

En achevant cette menace contre le pauvre Lelio, elle étend le bras et appuie presque voluptueusement sur le bouton de la sonnerie électrique; mais, au même instant, le coup de sonnette de donna Rosana se confond avec celui du portier qui annonce une visite.

— Le voilà! — s'écrie donna Rosana, — il tombe bien!

Son café est encore là, dans sa tasse; elle le prend d'un seul trait, tel qu'il est, froid et amer. Puis, quand elle entend Fabrice s'approcher, elle tourne le dos à la porte avec un mouvement de colère, saisit les pincettes et, penchée devant la cheminée, elle frappe à coups redoublés sur un long tison, en faisant jaillir des étincelles jusque sur le tapis. Dans sa pensée, tous ces coups sont à l'adresse du comte Lelio Vigodarzo; elle enrage de le voir amoureux d'elle, et elle enrage encore plus de se dire que c'est aussi un peu sa faute.

« Que croit-il donc, cet animal? il croit peut-être avoir des droits? »

En ce moment, plus que jamais, tous les droits appartiennent à Octave.

II

Fabrice annonçant :

— Monsieur le comte Vigodarzo.

Elle montre le plateau, sans se retourner, et en même temps :

— Emportez cela.

Lelio, un œillet à la boutonnière, ses cheveux noirs bien lustrés et peignés avec soin,

Il s'approche de Rosana d'un pas lent et grave, comme un homme fatal, pour lui donner la main.

Donna Rosana continue à frapper sans se retourner :

— Bonsoir.

Le comte Lelio ne se déconcerte pas; il attend que Fabrice soit parti, puis dit à demi-voix, en hochant la tête :

— Comment?... Vous êtes fâchée?... Pourquoi?...

Donna Rosana donne un dernier coup au tison, jette les pincettes dans un coin et s'allonge devant le feu en s'efforçant de paraître calme, mais en agitant du bout du pied ses volants de dentelle.

Lelio, toujours à demi-voix, après s'être assis à son tour, avec un soupir, dans un angle du canapé, auprès de la cheminée :

— Pardonnez-moi.

— Vous pardonner? Quoi?... mais je ne suis pas fâchée... (Et donna Rosana s'abandonne à un rire sans fin.) Seulement il fait un peu froid, ce soir... vous ne trouvez pas ?

— Non, au contraire.

— Et puis, je le regrette, mais je dois aller chez ma tante.

Et donna Rosana continue à parler, à parler, sautant d'une chose à une autre, avec volubilité, presque sans reprendre haleine et toujours à haute voix. Elle est agacée, inquiète, elle ne veut pas laisser au comte Vigodarzo le temps d'entonner son beau discours.

Mais Lelio n'y pense même pas. Il se trouve bien, et reste volontiers silencieux. Commodément assis, plongé dans une

extase mélancolique, c'est une jouissance pour lui de contempler les grâces élégantes de la jeune femme, d'entendre sa belle voix harmonieuse, dans le doux repos qui suit le dîner, dans la tiédeur parfumée de ce petit salon.

Donna Rosana continue encore, mais finit par se fatiguer et ne trouve plus de nouveaux sujets; et alors, pour ne pas rester coite et afin d'éviter un silence dangereux, elle est obligée de s'adresser directement à l'autre :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas allé aussi à ce fameux dîner de la *Barcaccia*?

Lelio cligne les yeux et pince la bouche avec une indicible expression d'ennui et de répugnance; puis, après un instant, parlant comme à regret, il murmure ironiquement, du bout des lèvres :

— Le homard à la Périgord?... Le dernier grand succès de la gastronomie, qu'Octave a rapporté triomphalement de Paris à Milan?... Comme je n'ai ni le courage ni l'estomac de votre mari, je préfère mourir pour une meilleure cause... qu'une indigestion.

— Allons, allons, ne faites pas le sentimental, l'homme ne vivant que de poésie... après son café. On vous cite au club comme une bonne fourchette et comme très habile à composer un menu. Dites-moi plutôt où vous avez dîné aujourd'hui et ce que vous avez mangé de bon?

Donna Rosana, en s'abaissant à une telle prose, espère éloigner et, peut-être, esquiver le danger.

— Chez ma sœur, répond le comte.

Mais aussitôt il rougit visiblement.

On l'attendait, en effet, à dîner chez sa sœur, la marquise Tarvis, mais il n'y est pas allé. Il craignait de se mettre en retard pour sa visite à donna Rosana, qu'il aime passionnément depuis deux jours... Trois ou quatre ducs ou princes romains et napolitains, venus à Milan à l'occasion des courses, ont admiré donna Rosana, la déclarant très belle, très élégante, tout ce qu'il y a de plus parisienne... et l'enthousiasme de ses amis lui a monté la tête, et est arrivé à faire bouillir sa tiède passion tenue jusqu'alors au bain-marie.

Lelio a dîné tout seul à l'Hôtel de Rome (un amoureux

recherche la solitude), se faisant servir un dîner nourrissant, mais léger. La soirée pouvait devenir dramatique ; elle serait certainement très agitée : avec les femmes on ne sait jamais, et il est toujours prudent de faire la part de l'imprévu. Il ne s'est repenti que d'une chose, en traversant les salons trop chauffés du palais San Severo : d'avoir arrosé son dîner avec du champagne sec. Le champagne lui produit un singulier effet, il le rend très sensible. Plus le champagne est sec, et plus les yeux de Lelio s'humectent de larmes.

Rosana!... Rosana!... oh! comme il la presserait tendrement dans ses bras.

Et même, à présent, tandis que donna Rosana lui demande ironiquement, pour se moquer de ses regards passionnés : « Et à dîner, qu'avez-vous mangé de bon? » Lelio ne s'en trouve pas froissé, loin de là.

Même ironique, le sourire de donna Rosana montre une bouche si délicieuse! « Quelles jolies petites dents, sapristi! »

Lelio ne bouge pas, il la regarde avec des yeux brillants d'une douce tristesse.

— J'ai un conseil à vous demander.

— A moi?

— Oui, à vous. Pippo Sardis, Castelsillia et Nicolino de Rolland partent le premier du mois prochain.

— Pour la Chine?

— Pour leur voyage à travers la Chine, répète Lelio d'une voix grave...

Une pause; puis il reprend :

— Ils resteront absents au moins deux ans. Fabio Spinola devait se joindre à eux; mais, au dernier moment, il réfléchit à la distance, à la durée du voyage, et il se retire sous prétexte que sa mère est souffrante et trop âgée. Pippo Sardis, Castelsillia et Rolland, n'étant plus que trois, m'offrent de prendre la place de Fabio Spinola. Moi... je n'ai pas de mère, je suis seul, je n'ai personne qui me veuille du bien. Dites-moi, vous, si... je dois accepter.

— Vous me le demandez, à moi? Pourquoi à moi?

— Parce que, si vous me dites d'y aller... j'y vais.

— Mais pardon, vous avez une sœur, la marquise Tarvis...

Pourquoi n'allez-vous pas demander conseil à la marquise Tarvis?

Et, tout en parlant, donna Rosana reprend les pincettes et se remet à frapper, à réduire en miettes ce malheureux tison, qui, en fusant, semble gémir sous les coups et crier grâce.

« Ouf! nous y voilà! » se dit-elle.

Mais comment aurait-elle pu prévoir que cette déclaration ferait un tour si extraordinaire?... Par la Chine, rien que cela!

— Vous n'avez personne au monde qui vous veuille du bien? reprend-elle au bout d'un instant. Et la marquise Tarvis? Pauvre marquise! Vous oubliez votre sœur.

— Oh! les sœurs... c'est la même chose que les frères, murmure Lelio en hochant gravement la tête, comme si ces paroles insignifiantes cachaient des idées profondes et douloureuses.

Un long silence, puis il reprend d'un ton d'abord humble, suppliant, mais qui devient peu à peu résolu, impérieux :

— C'est vous seule qui devez décider; me répondre oui ou non. Répondez, je vous en prie, je vous en prie... je vous en supplie! Répondez oui ou non. Dois-je partir? dites, dois-je partir?

— Mais oui! partez! Surtout si vous croyez vous amuser, partez donc! — répond Rosana avec impatience, presque avec colère.

« Dieu! qu'il est assommant! se dit-elle; mais, d'un autre côté, tant qu'il ne s'agit que de la Chine, je ne peux pas me fâcher, je ne peux pas le mettre à la porte!... Ouf! »

Elle va se rasseoir, mais ses petits pieds font sauter toujours plus nerveusement ses volants de dentelle, tant et si bien qu'elle finit par se lever d'un bond pour sonner Fabrice.

Lelio se lève aussi, mais sans s'éloigner du canapé. Il regarde Rosana, étonné, stupéfait; puis, devenant sérieux, il la considère presque avec un air de reproche.

Rosana reste un peu intimidée.

— Il faut absolument que j'aille chez ma tante, je vous l'ai déjà dit.

— Auparavant, vous devez me répondre : oui ou non?

Lelio s'arrête, écoute : c'est le pas du domestique qui se rapproche.

La hâte, l'anxiété redoublent son courage :

— Oui ou non? Si je m'en vais, je pars à cause de vous, par désespoir.

— Quoi?... quoi?... Je ne comprends pas, — balbutie Rosana à demi-voix; puis, plus effrayée, montrant la porte : — Pour l'amour du ciel!... Fabrice!

— Vous ne comprenez pas? Si, vous avez compris! Vous le saviez depuis longtemps!... Oui ou non? Il faut décider entre la vie et la mort pour moi!... Entre la vie et la mort.

Mais Fabrice entre, et, pour le moment, la décision reste en suspens.

— Dites à Jacques d'atteler, — commande Rosana d'une voix altérée,

— Jacques est allé chercher monsieur.

— C'est bien. Dès qu'il rentrera, vous lui direz de ne pas dételer et vous viendrez m'avertir,

Fabrice s'incline, se retourne pour sortir, mais elle le retient encore.

— Apportez-moi la boîte de cigarettes... Voyez si le feu brûle, mettez-y du bois. Cherchez de plus gros morceaux.

Lelio devine que donna Rosana ne veut pas rester de nouveau seule avec lui : il la voit nerveuse, inquiète, et se réjouit d'avoir parlé.

« Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt? De quoi avait-il peur? Oh! comme il l'aime!... La serrer dans ses bras!... couvrir de baisers ces grands yeux ardents au milieu de cette figure pâle!... »

Donna Rosana, toujours debout devant la cheminée, incapable de rester en repos, se penche, se relève, se tourne d'un côté et de l'autre, présente à la flamme, tantôt une main, tantôt un pied... et Lelio se sent toujours plus séduit par les charmes de cette belle femme. « Elle semble presque maigre, tant sa svelte élégance est parfaite. Mais au contraire... au contraire... Et quelle grâce dans ses mouvements! »

Lelio est très sûr de ne pas aller en Chine.

« Comment diable lui était venue cette excellente idée de la Chine?... Bah! un éclair de génie! En Chine, non; mais, sa douce émotion le dispose à tous les sacrifices les plus pénibles pour ce trésor de femme! Oui, pourquoi pas? jus-

qu'en Chine, si elle l'avait ordonné, elle, — la chérie, — avec sa voix harmonieuse, si chaude, si pénétrante... si touchante. Son cœur, sa vie, son bonheur sont dans les mains de donna Rosana. Quelles jolies petites mains !... Quels merveilleux petits pieds! Quel... Tout en elle doit être merveilleux!... Mourir même, si elle veut...

» ... Mourir... pour toi, d'amour!...

» Mourir... fermer doucement les yeux au chaud, sans même bouger du coin de ce canapé... La chérie !... »

Et Lelio se plonge dans son extase, jusqu'à ce qu'il soit tiré de son rêve par donna Rosana qui, assise de nouveau dans son fauteuil, balbutie à voix basse :

— Vous avez raison, oui; vous avez raison.

Lelio écarquille les yeux et cherche Fabrice dans le salon : Fabrice s'en est allé, tranquillement, sans que Lelio s'en soit aperçu.

— Oui, vous avez raison, — poursuit Rosana, non plus allongée, mais penchée en avant, courbée, la tête basse. les yeux fixés sur une fleur du tapis, frappant de temps en temps l'une contre l'autre les paumes de ses mains chargées de bagues. — Vous avez raison de me traiter ainsi... de ne pas m'estimer, de me mépriser.

— Oh ! — gémit Lelio immobile sur le canapé.

— J'ai été frivole et méchante... Vous m'avez donné la leçon que je mérite. C'est bien fait; je n'ai pas le droit de me fâcher.

— Oh!

Le gémissement se répète plus long et plus tremblé.

— J'ai eu tort! J'ai cru, peut-être, pouvoir inspirer un sentiment d'amitié, de dévouement sincère, désintéressé, illimité... En somme, j'ai été une sotte de croire possible... ce qui ne l'était pas, et vous... vous m'avez ouvert les yeux.

— Si je vous ai fait de la peine... — répond Lelio en balbutiant; mais il ne peut achever.

Une pause : Rosana continue à frapper de temps en temps les paumes de ses mains, puis elle s'adresse à Lelio, sur un ton plus calme, plus cordial :

— Faisons la paix... J'ai été un peu coquette, et vous...

vous m'avez jugée un peu légèrement. Faisons la paix et soyons amis comme devant. Plus amis même. Nous nous connaissons mieux et nous nous estimons plus. Et... restez à Milan. Seulement, supprimons les promenades matinales et les rendez-vous quotidiens chez Hippolyte. Allons, donnons-nous la main en bons camarades. Voulez-vous ?

Ce disant, elle tend la main et se tourne vers Lelio; mais Lelio demeure immobile, muet, la tête basse, tandis que de grosses larmes silencieuses lui coulent le long des joues et tombent sur le plastron de sa chemise.

Rosana bondit de son siège en soufflant et en tapant des pieds avec dépit. Une autre chose qu'elle n'avait pas prévue! Après la Chine... les larmes!

— Enfin, je n'y comprends rien! — s'écrie-t-elle d'une voix âpre et dédaigneuse. — Que prétendez-vous de moi?

— Rien.

— Ouf!

Cette douleur, ces larmes l'enragent, l'inquiètent, lui font craindre qu'elles n'arrivent à l'émouvoir.

« Quel ennui que cet homme!... Imbécile!... Et pourtant... il pleure, Pour pleurer, un homme (donna Rosana a ce préjugé que l'homme doit être un animal très fort) pour pleurer, il doit souffrir beaucoup !... S'il souffre, tant pis pour lui... Oui, tant pis pour lui ; mais, du reste, c'est aussi un peu ma faute! C'est ma faute! Il souffre... à cause de moi. Pauvre diable! »

Chez certaines femmes nerveuses, trop sensibles et portées à l'analyse, tout devient compliqué et dangereux : la conscience même finit, à la longue, par suggérer plutôt le mal que le bien.

« Allons!... je ne veux pas de cela... en voilà assez! »

Rosana n'ose pas regarder en face Lelio, et un trouble imprévu lui brise un peu la voix.

— Vous me faites beaucoup de peine en agissant ainsi!... je ne me le pardonnerai jamais.

L'autre répond à peine en hochant la tête.

— Non, jamais! Vous pouvez me pardonner parce que vous êtes bon, très bon..., mais moi, je ne me pardonnerai pas.

Ce « bon, très bon » augmente l'émotion de Lelio; ses larmes coulent encore plus abondantes.

— Non, non, — supplie Rosana à demi-voix; — si Fabrice entrait et vous voyait pleurer?... Moi aussi, j'ai les mains gelées!... Je dois avoir une figure bouleversée! Eh bien, écoutez, s'il en est ainsi..., le conseil que vous me demandiez tout à l'heure... partez!

Lelio la regarde : il n'a pas bien compris, ses larmes s'arrêtent un peu.

— Partez... pour quelque temps. Je ne vous dis pas d'aller en Chine. Non, non; vous n'aurez pas besoin d'un long voyage, vous verrez.

Et donna Rosana, cherchant des yeux, maintenant, les yeux de Lelio pour lui donner du courage, sourit avec une finesse insinuante, une douceur quasi maternelle.

— Ce sera une absence très courte, peut-être même de quelques jours seulement, espérons-le. Et, à peine guéri, c'est le mot, n'est-ce pas? à peine guéri, vous reviendrez me voir, et vous trouverez en moi une amie reconnaissante et sincère.

— Si, au moins, vous étiez heureuse!... — soupire Lelio en secouant la tête avec découragement. — Si, dans mon sacrifice, dans mon exil lointain, je pouvais avoir la consolation de vous savoir heureuse!... mais non...

Donna Rosana reste d'abord surprise, puis le regarde en souriant de façon à lui faire comprendre qu'il se trompe beaucoup en la croyant malheureuse.

— Non, non, non! — s'écrie Lelio en hochant la tête avec plus de force. — Vous ne dites pas la vérité. Vous agissez ainsi par un héroïsme de vertu sublime, mais vous ne dites pas la vérité. Vous n'êtes pas heureuse.

Les petits pieds de donna Rosana recommencent à s'agiter sous les dentelles blanches.

— Pardon, comte Lelio; je dois le savoir... et mieux que vous. Du reste, c'est une chose qui ne vous regarde pas.

— Elle me regarde indirectement, parce que c'est ma justification.

Les yeux de Rosana ont un éclair, ses lèvres un frémissement; elle fronce les sourcils sans dire un mot.

Lelio, au contraire, poursuit en gémissant et en soupirant :

— Oh! croyez-moi, donna Rosana. Je ne vous aime pas avec les yeux, je vous aime avec le cœur, je vous aime et je vous ai toujours aimée, non parce que vous êtes belle, très belle... mais parce que vous êtes malheureuse! Ce n'est pas à cause de votre sourire que je vous aime tant, c'est à cause de vos larmes.

— Oui?... Alors, tant mieux. Vous vous êtes trompé, il faut vous guérir bien vite, car, pour votre gouverne, moi, je ne pleure jamais et je déteste les larmes.

— Vous êtes obligée de me répondre ainsi par... par un héroïsme de vertu sublime; mais je sais fort bien, et la marquise Hippolyte me l'a dit aussi, que vous êtes très malheureuse.

— La marquise est fort aimable: elle vous aura dit cela pour vous faire plaisir! — s'écrie donna Rosana avec un sourire ironique.

— Oh!... il y a des larmes, les plus amères peut-être, qu'on ne voit pas.

—Mais pour être à même de voir les larmes... qui ne se voient pas... pardonnez-moi, mon cher comte, il faudrait me connaître plus et mieux.

— Oh!... (Lelio, maintenant, a besoin, pour s'exprimer, de tirer ses paroles avec un soupir long comme la corde d'un puits.) Oh! je connais intimement Octave, et cela suffit. Je suis trop l'ami de votre mari pour pouvoir me tromper. Avec cet homme si... vulgaire, et vous si... distinguée! comment pourriez-vous être heureuse?

— Et pourtant je le suis.

— Non.

— Si!... en tout cas, certainement beaucoup plus que ne l'a été mon mari dans le choix de ses amis.

— Est-ce ma faute, à moi, si j'ai commencé par avoir de l'amitié pour lui, et davantage ensuite pour vous?... Du reste, qu'est-ce que je vous demande, moi? Est-ce que je vous demande votre affection en échange de la mienne? Non! Ainsi donc, si je vous fais enrager parce que je ne vous crois pas, veuillez me pardonner. Oh!... (Lelio est repris d'émo-

tion à l'idée de son sacrifice, de son départ...) Pardonnez-moi. C'est la dernière fois que je vous fais enrager; je partirai demain de bonne heure. Seulement, il ne faut pas me dire que vous êtes heureuse.

— Mais...

— Heureuse, non, vous n'êtes pas heureuse, — répète Lelio avec une insistance toujours plus obstinée et réellement étrange chez lui, d'ordinaire si correct. — Écoutez, donna Rosana; ici il fait une chaleur étouffante. Eh bien, si vous me disiez : « Ici on gèle », je vous croirais tout de suite et je serais capable d'avoir froid. Mais heureuse avec Octave, vous?... Non, je connais trop bien Octave; nous sommes trop amis. C'est impossible.

— Ah! ah! ah!

Donna Rosana répond gaiement, en riant; et son rire est tout un trésor de malice et de grâce, est une marque d'amour pour Octave et de cruelle ironie pour le pauvre Vigodarzo. Désormais elle n'est plus agitée, elle n'est plus nerveuse; Lelio ne lui inspire plus ni émoi ni pitié, et, par conséquent, ni crainte ni rage. Mieux que cela, Lelio l'amuse.

En effet, il n'a pas été habile. En général, c'est une erreur d'attaquer le mari pour conquérir la femme : dans le cas présent, avec donna Rosana, l'erreur était pire encore!... Cette sotte et présomptueuse insistance a choqué ses sentiments délicats, et a piqué son orgueil de femme; de sorte que toute impression au sujet du voyage en Chine et des larmes de Lelio étant disparue, il ne lui reste plus d'autre idéal qu'Octave : Octave, l'époux, l'amant caressé, adoré, l'amant de son rêve.

— Ah! ah! ah! vous croyez, mon cher Vigodarzo, que *mon* Octave, à moi, est le même que vous connaissez, que connaissent ses amis... ses bons amis comme vous!... Ah! ah! ah! ni peu ni point. Tandis que tous feignent d'éprouver même ce qu'ils n'éprouvent pas en réalité, *mon* Octave, à moi, feint de ne pas éprouver ce qu'il éprouve en réalité avec tout le transport de la passion. Mais quoi! c'est comme cela qu'il faut faire; moi aussi, je veux qu'on agisse de la sorte. Un mari amoureux de sa femme? (Lelio se tourne, la regarde, sourit légèrement, mais Rosana con-

tinue toujours, sans s'arrêter, avec plus de chaleur, plus d'animation.) C'est comme une femme amoureuse de son mari! En public, dans le monde, il faut feindre tout le contraire, ou l'on devient ridicule. Nous avons tout le temps de nous aimer... à domicile!

— Amoureux, Octave? (Léger sourire ironique de Lelio.)

— Je vous répète que mon mari n'aime pas à faire étalage de ses sentiments; il est trop jaloux et trop fier pour montrer la bonté, la noblesse, la délicatesse, la poésie qu'il renferme en lui-même, et que je puis seule connaître et apprécier.

— Poésie? (Le sourire devient plus visible et plus accentué.) Poésie, cet homme-là?

— Octave, s'il vous plaît.

— Poésie, cet Octave-là? Mais c'est la négation de toute poésie!... Il ne l'apprécie pas, la poésie, il ne la comprend même pas!

— En voilà assez! Je ne vous permets pas de continuer sur ce ton.

— Mais puisqu'il ne vous a pas comprise, vous!... vous qui êtes la plus belle, la plus splendide poésie de la terre! Oh! s'il vous avait comprise, il vous adorerait à genoux humblement, dévotement... tendrement.

— Octave a fait bien plus et beaucoup mieux que m'adorer à genoux. Quand j'ai été si malade, il a veillé nuit et jour à mon chevet. Il a eu pour moi tous les soins, toutes les délicatesses les plus affectueuses. C'était un amoureux sincère, une mère dévouée, c'était tout pour moi. Et combien il a souffert, le pauvre Octave! Parfois, lorsque je me réveillais d'un long assoupissement, je voyais ses yeux las et creusés, qui me contemplaient amoureusement, remplis de larmes. Avec quelle inquiétude, avec quelle angoisse, il écoutait les paroles du médecin! Comme il le regardait!... Et quel cri de joie, quels baisers, la première fois que le docteur sourit à la fin de sa visite!... Et durant toute la convalescence? Octave est toujours resté près de moi, en me tenant la main... Croyez-vous encore, maintenant, qu'Octave ne m'ait pas comprise?... Octave amoureux vous fait-il encore rire?

Rosana a la figure triomphante ; puis elle ajoute avec une lenteur plus langoureuse :

— Voyez-vous ce livre-là ?

Lelio lève la tête, mais ne voit rien. Ému, bouleversé par ce discours si vif et si passionné, par cette voix lente, caressante, mélodieuse, la tête en feu et l'air penaud, il ne voit que ces deux grands yeux noirs qui deviennent toujours plus noirs et toujours plus grands.

— Voyez-vous ce livre-là?

— Lequel?

Lelio suit l'indication de la main blanche. Sur le fauteuil en face, à l'autre coin de la cheminée, il y a le petit livre relié en parchemin.

— Celui-là?

— Oui. Les poésies de Musset. Pendant ma convalescence, nous les avons lues et relues ensemble, nous les relisions toujours. Et nous en avons appris par cœur bien des pages. Octave, c'est le meilleur des hommes; seulement, il faut bien le connaître, comme moi.

Lelio courbe la tête, mortifié, vaincu ; Octave a appris par cœur les vers de Musset.

— Pardonnez-moi, — bégaye-t-il après un moment de silence. — Vous avez raison, j'ai été injuste pour Octave. Je vous demande pardon.

Et, ce soir-là, Lelio, beaucoup plus sensible que de coutume, éprouve un réel chagrin, un sincère repentir.

Rosana le regarde et reste ébranlée par la sincérité, par l'expression, par le langage de Lelio.

— Vous pardonner? C'est moi qui ai tort. C'est ma faute, à moi. Dans notre vie à toute vapeur, nous sommes distraits, nous perdons la mémoire; nous oublions tout, et c'est là le mal. Moi aussi, j'ai eu le tort d'oublier trop de choses!... Je ne dois donc pas m'en prendre à vous, mais à moi. C'est moi qui ai tort, moi qui suis coupable. J'ai été légère... très légère... trop légère avec vous.

— Oh! — recommence à gémir plus fort Lelio, en lui faisant signe que non, de ne pas continuer parce que cela la chagrine trop.

— Je devais vous faire aimer et estimer Octave. Au con-

traire, par légèreté, c'est moi qui l'ai calomnié devant vous. C'est moi qui suis coupable à votre égard. Je vous ai fait souffrir, je vous ai rendu malheureux, vous qui êtes pourtant si bon!

Lelio n'a même plus la force de murmurer une parole, ni d'interrompre, il ne peut plus se contenir; en entendant ce « si bon », il lui vient un sanglot, et les larmes recommencent à couler plus grosses et plus abondantes.

— J'ai été bien, bien méchante, — continue Rosana d'une voix brisée : — méchante avec Octave, méchante avec vous. Je ne mérite pas d'être aimée! Oui, oui, partez, partez bien loin... Pensez seulement combien je suis méchante.

Soudain, elle fond en larmes.

— Mon Dieu! mon Dieu! — balbutie Lelio, éperdu, désespéré, — ayez pitié de moi!... je ne puis vous voir ainsi!... C'est trop de chagrin!... Vous me rendez fou!

— Voyez: je ne pleure plus, — lui dit Rosana au bout d'un instant, en s'essuyant les yeux et en le regardant avec bonté, presque avec douceur. — Mais à présent, partez. Oui; allez-vous-en. Donnons-nous la main... et allez-vous-en.

Elle lui serre la main, et elle voit que le plastron de Lelio et le revers de son habit sont mouillés.

Lelio est incapable de parler; il s'éloigne de Rosana, et marche à tâtons et en chancelant vers la porte; mais tout à coup il s'arrête, se retourne, la figure bouleversée, pour l'interroger.

— Qu'y a-t-il? (Un appel dans la rue, puis une voiture entre dans la cour.) Qui est-ce?

— Octave! s'écrie vivement Rosana.

— Octave! répond Lelio comme un écho.

— Restez. Vous ne pouvez plus vous en aller sans lui dire bonsoir. Essuyez vos yeux. Attendez-le.

Et Rosana, effrayée, lui essuie bien vite avec son mouchoir les larmes tombées sur son vêtement... Quand on entend marcher dans la pièce voisine, donna Rosana est déjà installée devant le feu, Lelio dans l'angle du canapé, et ils parlent tous les deux, à haute voix, de la Scala et des *Maîtres Chanteurs*.

III

Don Octave, en traversant l'antichambre, donne un coup d'œil oblique à un chapeau et à un pardessus d'homme accrochés au porte-manteau :

« Ah! ah! Lelio n'est pas venu au dîner de la *Barcaccia*, — se dit-il en ricanant, — afin de pouvoir venir plus tôt chez ma femme et la trouver seule! »

Il est jaloux, comme tous les maris ayant une femme qui plaît aussi aux autres; mais par vanité, par mode, par entêtement, plus il souffre, et plus il affecte une cynique indifférence.

« Ah! ah! ma femme qui devait aller chez sa tante!... Parfait!... et elle parle sans cesse de sa franchise! »

Il fait encore quelques pas, s'arrête, en se penchant et en soufflant, et finit par lâcher la boucle de son gilet : il a trop mangé; il est oppressé.

« Ouf! quel ennui d'avoir une femme! C'est la chose la plus assommante et la plus inutile! Mon pauvre Lelio, je te plains! Le cher ami en tient réellement, cette fois-ci!... Maintenant, je ne le vois plus! il m'abandonne, l'ingrat!... Et ma femme aussi commence à se lancer, il paraît, malgré ses affectations et ses scrupules... Mais quel poids ça doit être, ma femme amoureuse!

Et Octave déboutonne un bouton de son gilet.

« Qui sait combien de grimaces, combien d'exagérations, de contradictions... avec ces yeux, avec cette figure toujours hallucinée! Ouf!... Une folle insupportable... Maudit homard!... Ouf!... »

Il s'arrête de nouveau, hausse les épaules et s'éloigne.

« Je n'y vais même pas. Pourquoi faire? »

Et, ayant changé de direction, au lieu d'aller chez Rosana, il entre dans sa chambre.

« Je ne suis pas revenu pour faire une visite à ma femme, mais pour enfiler mon habit et prendre mes cigarettes. »

En réalité, il avait fait cette course pour satisfaire une curiosité qui lui était venue d'elle-même, au commencement du repas, et qui, au dessert, ne lui laissait plus de trêve : savoir si Lelio serait allé chez sa femme aussitôt après dîner, et si sa femme, avec toute sa franchise, serait restée à la maison au lieu de passer la soirée chez sa tante. Pas autre chose. Don Octave, à peine dans sa chambre, cherche ses cigarettes, ses habituelles cigarettes « Sossidi frères », marque violette, mais il ne les trouve pas.

— Ouf!

Il jette par terre, il lance çà et là les boîtes, avec dépit, avec rage, parce qu'il les trouve vides.

Même au club, il n'y en a plus.

« Rosana doit en avoir, elle en a sûrement... Mais comment faire? Et pourtant... cela m'ennuie de troubler les doux entretiens; mais parce que Lelio fait la cour à ma femme, je ne veux pas me passer de cigarettes! Cela, non! ce serait trop!»

Il ne pense plus à rien autre, même pas à mettre son habit. Il va tout droit chez Rosana, et, en traversant l'appartement, il continue à maugréer à haute voix contre la chaleur excessive. « Un mari intelligent doit toujours prévenir de son arrivée », se dit-il, et tout en grommelant et en ricanant, il soulève la portière du salon.

— Je vous demande pardon de vous déranger. Je prends seulement quelques cigarettes et je m'en vais.

— Là, sous la cave à liqueurs, il y en a une boîte, — répond Rosana.

Puis elle se remet à parler musique avec Lelio, pendant qu'Octave, soufflant toujours comme un phoque, remplit lentement son étui de cigarettes; la voix de Rosana, sa loquacité, son rire un peu convulsif et affecté, son enthousiasme pour Wagner lui irritent les nerfs terriblement.

« Wagner! Mais quoi! Wagner... C'est une comédie! un changement de scène improvisé en mon honneur! Ah! ah! Très bien, la femme parfaite! la femme franche! »

Et la rage le dévore de plus en plus : toute sa rage est contre sa femme, non contre Lelio : c'est sa femme qui fait la coquette.

« Sa femme, avec ces yeux de feu... éteint, qui ressemblent

à deux boules de verre noir collées sur cette face pâle... cette figure de papier mâché! C'est sa femme la coquette, la coupable! Lelio est dans son droit. Lui, s'il se trouvait à la place de Lelio, il sent qu'il en ferait tout autant. Comment donc!... Pardieu! »

— Oh! oh! quel saut! — s'écrie-t-il un moment après, en riant très fort, mais en s'adressant à Lelio sans regarder Rosana. — L'année dernière, quand elle se faisait faire la cour par Tosti, il s'agissait bien de Wagner, elle se pâmait pour l'*Idéal*!...

— Pardon, s'il te plaît; je ne me suis jamais fait faire la cour par Tosti ni par personne! — répond donna Rosana en se redressant et devenant subitement très sérieuse.

— Toute la sainte journée, — poursuit Octave, toujours en riant et en s'adressant à Lelio, — je n'avais dans les oreilles que sa voix fausse et pleurarde :

Io ti seguii com' iride di pace...

Et il se met lui-même à chanter et à détonner d'une façon épouvantable.

— Finis! je ne me suis jamais fait faire la cour par personne! répète donna Rosana très pâle et les sourcils froncés.

— Mais finis toi-même, une bonne fois, de te donner l'air d'une femme parfaite; au moins, tu ne seras pas aussi ennuyeuse!

Et don Octave reprend, avec un éclat de rire encore plus blessant :

— Tous tes petits chapeaux, tes toilettes, tes bijoux quand tu te harnaches comme un cheval de carrosse... pour qui les mets-tu?

— Finis! réplique Rosana furieuse, la voix étranglée.

Mais Octave, jaloux et rageur, à qui la chaleur et son trop copieux dîner font monter le sang à la tête, continue ses provocations, devient de plus en plus commun et grossier.

— Ce n'est pas pour me plaire à moi, mais pour faire de l'effet, pour plaire aux autres, pour trouver des adorateurs, que tu restes des heures entières, enfermée dans ta chambre, à te friser, à te bichonner, à t'amincir par-ci, à te grossir par-là, et puis à te peindre les yeux, à crier après la coutu-

rière, à faire pleurer la femme de chambre !... N'ai-je pas raison, Lelio?... Tous ces trucs-là ne sont pas pour le mari : on sait bien qu'ils ne peuvent pas le tromper !... Mais pourquoi te fâcher? Pourquoi me faire cette tête-là ? Est-ce que tu veux me manger ?... Tu n'es pas la seule, va ! Tu es comme les autres ; oui, comme les autres.

Et après un ricanement, il se remet à chanter :

Io ti seguii com' iride di pace...

Mais cette fois il doit s'arrêter. Ouf ! Il a trop chaud ; c'est un enfer que ce petit salon ! il est trop gonflé, il étouffe : il déboutonne deux autres boutons ; il n'en peut plus.

Rosana, les yeux fixes et haineux, ne dit pas un mot : Lelio ne bouge pas, il est sur les épines. Quand Octave, riant, lui adresse la parole, il rit aussi, mais il rit jaune, avec la bouche de travers, n'ayant qu'un espoir, c'est qu'après avoir pris ses cigarettes et dépensé son esprit, Octave s'en aille au club. Celui-ci, au contraire, n'a pas l'air d'y songer.

— Il était bon, le dîner ? demande Lelio à Octave, pour dire quelque chose.

— Excellent ! — et il lâche doucement, avec un long soupir, un autre bouton du gilet. — Tu regretteras peut-être, un jour, de n'y être pas venu.

— Et le homard ? — ajoute Lelio, en rougissant légèrement, mais en feignant de n'avoir pas saisi l'idée maligne.

— Ouf ! j'en ai repris trois fois.

Ce disant, Octave souffle par bouffées, grogne, s'emporte contre la chaleur, puis, brusquement, court ouvrir la fenêtre toute grande.

— C'est un four ! un enfer ! on étouffe, vive Dieu !

— Tu deviens fou ! — s'écrie Vigodarzo en se levant d'un bond, mais tout en recevant avec plaisir sur ses joues en feu ce courant d'air vif et glacé.

— Je vous en prie, Lelio, allez fermer, — dit à mi-voix Rosana, sans bouger de son fauteuil, sans s'émouvoir, mais en concentrant toute sa vengeance de femme dans ce nom : « Lelio », et dans le ton d'affectueuse intimité avec lequel elle s'adresse au jeune homme.

La galanterie du pauvre Lelio, si fâcheusement pris entre le

mari et la femme, ne peut hésiter, et, souriant à l'un et à l'autre pour rester d'accord avec les deux, il va fermer la fenêtre.

Il persiste dans son espoir de voir partir le mari; mais don Octave reste là. Chantonnant toujours avec une odieuse insistance la même phrase de l'*Idéal*, il va d'abord s'asseoir sur le canapé auprès de Lelio; mais il s'y trouve trop haut, il ne peut pas allonger les jambes. Il essaie alors de se mettre sur la petite chaise en face, mais la lumière de la lampe lui frappe les yeux ; enfin il trouve un fauteuil à demi dans l'ombre, à l'autre coin de la cheminée, et il s'y étale, toujours en soufflant, en grommelant, en déboutonnant et reboutonnant son gilet.

« Ouf! maudit dîner! »

Il a comme un cercle autour de la tête, les yeux lourds... « Maudit dîner! »

Io ti seguii com' iride di pace....

Il se force à chantonner, mais plus bas, avec un rire triste et forcé, tandis que Rosana reste muette et impassible, les yeux méchants fixés sur le feu, et que Lelio se demande, à part lui, comment faire pour dire bonsoir et s'en aller.

— Qu'est-ce qu'il y a? Des bouquins sous les chaises? murmure Octave, en se baissant avec peine et en étendant le bras pour ramasser le petit volume de Musset, qui est tombé du fauteuil.

— Tu vois, Lelio? Tu es un admirateur de ma femme : eh bien, admire aussi comme elle soigne les livres! Et il s'agit de son auteur favori ! Dis-moi la vérité : combien de fois ne t'a-t-elle pas lu, à toi aussi, avec extase, les beaux vers de son poète romanesque... et ivrogne?

Rosana, tressaillant, lui arrache le volume des mains, et dédaigneuse, menaçante, le toise avec un visage bouleversé, étincelant de colère,

— Tu m'as griffé! dit-il d'un air inquiet, en se suçant un doigt pour tourner la chose en plaisanterie.

— Rappelle-toi bien ceci, pour ta gouverne, — s'écrie donna Rosana dès qu'elle peut articuler une parole : — je n'admets pas qu'on se permette devant moi des manières pareilles ni cet esprit... d'après boire.

— Oh! oh! tu veux m'avaler tout cru, après m'avoir griffé?...

— Tu as compris? Et que ce soit dit une fois pour toutes.

— Oh! oh! — répète l'autre en continuant à la regarder et à sourire avec ironie.

Mais son rire est forcé, ses yeux sont vagues et presque hagards. Il marmotte encore à la dérobée quelque allusion, mais ensuite, il s'allonge dans un fauteuil, appuie sa tête et ne souffle plus mot.

Don Octave n'a peur de personne, mais quelquefois, tout de même, il a peur de sa femme, quand elle est bien courroucée.

Toutefois, ce soir-là, il n'est pas seulement intimidé; en présence de la colère de sa femme, il éprouve un sentiment de soulagement, de bien-être, un vif mouvement de satisfaction et de tendresse. Il se dit, en effet : « Ma femme s'est mise en rage; elle est furieuse contre moi comme d'habitude, plus même que d'habitude, cela prouve qu'il n'y a rien de nouveau avec Lelio... Pauvre Lelio!...»

Enfoui dans son fauteuil, Octave l'observe à travers ses paupières demi-closes, et se réjouit en pensant :

« Eh! eh! avec ma Rosana, ton nez doit devenir plus long que celui de Cyrano!... »

Puis, toujours souriant, il s'installe plus commodément :

« Ma Rosana! Combien il y a de temps que je ne l'ai serrée entre mes bras, que je ne lui ai murmuré à l'oreille ces simples mots : « Ma Rosana », qui la font trembler, devenir plus blanche... encore plus blanche... plus pâle... et plus belle. Je ne lui dis plus : « Ma Rosana », uniquement parce que cela lui ferait plaisir de l'entendre... et je n'embrasse plus ses grands yeux noirs... parce que mes baisers lui feraient plaisir. Rien de ce qui lui fait plaisir... au contraire... tout ce qui la dépite. Je suis jaloux, je ne veux pas le montrer, et je me venge à force d'ennuis... Qu'elle est belle, en colère!... Elle a un je ne sais quoi... elle est encore plus pâle... et encore plus belle, Et dire que si je veux... quand je voudrai... je n'ai qu'à prononcer un mot... elle se jette dans mes bras, toujours plus amoureuse... plus ardente... Chérie !... Je n'ai qu'à lui dire : « Chérie! » et ses yeux se remplissent de larmes et me pardonnent... C'est une sen-

sitive... Et moi aussi, je suis amoureux... je l'aime... je suis jaloux et je souffre... parce que les autres la regardent avec admiration... et moi, je voudrais être le seul même à la regarder... Lui dire : « Chérie... pardon ! » et l'emporter bien loin... l'enlever à Lelio... l'enlever à tout le monde... »

Donna Rosana reste toujours muette, immobile, avec des yeux mauvais, les sourcils froncés : sa blessure a été trop profonde... Et devant Lelio... juste ce soir-là, juste en ce moment !... Assez, maintenant, en voilà assez. Elle a pardonné à son mari tant qu'il a été méchant, elle ne lui pardonne plus, maintenant qu'il est devenu grossier. Il pouvait la faire pleurer; il était libre de l'injurier; mais la rendre ridicule, non; il n'avait pas le droit de la rendre ridicule.

Sans faire le moindre mouvement, elle sent fixés sur elle les yeux humbles, amoureusement dévoués de Lelio, et elle souffre cruellement dans son cœur et dans son orgueil.

« Assez, maintenant, en voilà assez... Stupide et grossier ! Et Lelio, Lelio... Que pensera-t-il de moi ? Qui sait ce qu'il doit souffrir, à me voir traitée de la sorte, bafouée de cette façon?... Lui qui m'aime, qui part, qui me sacrifie toute sa vie !... Mais que pensera-t-il de moi?... Il croira que j'aie voulu lui mentir et que je l'ai fait par vanité... Qui sait ce qu'il pensera de moi?... Lelio ne me croira plus. Il en a le droit ! Il me croira menteuse et ridicule... ridicule... ! »

Son cœur se serre, et elle se tourne en frémissant du côté de son mari : elle entend partir du coin de la cheminée un murmure, un sifflotement qui augmente peu à peu jusqu'à ressembler à la musique d'un accordéon... C'est monsieur qui ronfle.

— Qu'en pensez-vous? — dit-elle à Lelio, avec une figure défaite et un sourire amer, sardonique sur ses lèvres pincées.

— Le homard !... Pauvre malheureux ! il en a repris trois fois. (Aussitôt il se lève et s'avance sur la pointe des pieds, le corps penché, la tête basse, l'air triste, pour prendre congé de donna Rosana.) Et maintenant, adieu ! — soupire-t-il, — soyez heureuse !

« Le laisser partir? se demande Rosana. Le quitter ainsi ? c'est impossible... Je ne veux pas, il ne faut pas qu'il conserve

de moi une impression aussi désagréable et aussi... ridicule. Il pensera même que j'ai dissimulé avec lui, que j'ai menti : je veux me justifier, par amour-propre et par dignité... »

— Rentrez-vous tout de suite, ou allez-vous au club maintenant? Où allez-vous?

— Je passerai un moment au club. J'ai besoin de parler à Pippo Sardis et à Castelsillia.

— Je vous y conduirai en voiture. C'est sur mon chemin, je vais chez ma tante. Attendez-moi. Dans deux minutes je suis prête,

Donna Rosana s'éloigne en écartant la portière, en claquant la porte sans aucun égard; mais don Octave ne se réveille pas; il cesse à peine de ronfler un instant, puis l'orchestre repart de plus belle.

Lelio ne peut s'empêcher de rire : il a eu tant de peine à se contenir jusque-là! Il attend que Rosana soit éloignée; puis, gai, content, il se plante devant le pauvre mari étendu, endormi, et avec une expression de comique sévérité, élevant et agitant la main en signe de reproche et de menace, il lui fredonne cet air agaçant de l'*Idéal*, qui bourdonne encore dans ses oreilles :

Le homard! le homard, *mio caro!...*

Tout à coup, il sent près de lui un parfum délicieux; il se retourne : donna Rosana, élégante, svelte, vaporeuse, tient la portière soulevée; jamais sa figure n'a été si pâle, ni ses yeux si noirs.

— Allons! dit-elle à voix basse.

Lelio s'incline sans parler, et traverse l'appartement en suivant l'ombre blanche et parfumée.

Don Octave ne se réveille pas; il continue sa musique. Fabrice a reçu de sa maîtresse l'ordre de le laisser dormir.

***

— Qu'as-tu ce soir?... Es-tu souffrante? — demande un peu plus tard à sa nièce la tante de donna Rosana.

— Ce n'est rien. Un peu de migraine : cela va passer...

Cette migraine, au contraire, a duré longtemps, et la jeune femme a réellement commencé, ce soir-là, à souffrir, à mener

une triste existence et à pleurer toutes ses larmes, qui coulaient chaudes comme le sang d'une blessure.

Lelio, dans la voiture, l'a embrassée sur les yeux, sur la bouche, et lui a dit qu'il ne partirait pas, qu'il ne voulait plus partir jamais.

... Que faire? Que devait-elle faire? Elle se sent profondément malheureuse et découragée... Mais que doit-elle faire?... Que peut-elle faire?... Lelio aussi est tellement malheureux à cause d'elle!

Et voilà comment, à peine arrivé au club, le comte Lelio Vigodarzo se montre plein d'exubérance, et, discutant sur la vertu des femmes, il déclare, fort de sa propre expérience, au milieu des rires les plus fous, que toutes les femmes finissent par céder : — avec les femmes faciles le tout est de savoir rire : avec les difficiles, on doit savoir pleurer.

G. ROVETTA

(Traduction de M. Lécuyer.)

UNE VENDETTA PROVENÇALE

AU XVIE SIÈCLE[1]

Au moment où s'ouvre le troisième et dernier acte du drame dont nous poursuivons le récit, les protagonistes de cette sanglante tragédie ont disparu et de nouveaux personnages entrent en scène.

Louis de Castellane, le principal auteur du meurtre de Gaucher de Quiqueran, vient de mourir sans postérité. Il vivait encore en 1561; il n'existe plus en 1563, sans que nous sachions exactement où et quand il est mort.

Or, ce Louys estoit l'aisné de quatre frères, sçavoir Louys aisné, celuy de la querelle et qui moureust sans enfants, le second et puisné Jean, celuy à qui Viete de Condé, sa mère, fit espouser à l'aage de vingt-deux ans la grecque héritière et veufve de X. de Saint-Martin, dont il n'eust pouint d'enfants, et en secondes nopces ce Jean épousa Catherine d'Oraison, mère de feu madame la marquise dernière de ce nom. Le troisième estoit le protonotaire de Laval et le quatrième et cadet estoit Baptiste de Peires, vaillant gentilhomme et huguenot.

Ainsi, des trois frères de Louis, l'un est d'église et restera en dehors des péripéties meurtrières de la querelle de famille. L'autre, Jean, paraît se préoccuper beaucoup plus de sa

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

sécurité personnelle que de se solidariser avec ses frères. Il a épousé pour son argent une aventurière riche d'un héritage capté et, si ce n'est à son instigation, c'est du moins avec son consentement que sa femme tentera d'amener le plus redoutable ennemi des Castellane à renoncer à sa vengeance à prix d'argent. L'épisode mérite d'être conté.

Magdelaine de Champtercier, nous dit Pierre de Quiqueran, en parlant de sa grand-mère paternelle, avait deux frères dont l'un moureut sans enfents, fort riche et qui espousa une qu'on nomoit Apoulonne, grecque de nation, fort belle garce. Quoique telle, ce monsieur de Saint-Martin l'espousa et fit un testamant solennel en faveur de ses niepces Alix, Pierre et Anne, mais comme ceste grecque estoit une rusée coureuse, elle fit perdre ce testamant et se fit faire héritière à son mari. On dit qu'elle donna pour ceste friponnerie cinq cents écus.

Or ceste grecque fort riche d'un si ample héritage feust mariée à Jean de Castelane, sieur de Laval, second frère de Louys qui reçut le soufflet et qui assassina le baron de Beaujeu.

Elle moureut sans enfants et laissa tous ses biens à ces messieurs de Laval dont la fin a esté en la personne de feu madame la marquise d'Oraison, fame de celuy qui vit encore. Ceste grecque, soit par le sentiment de Viete de Condé, mère de Jean son mari, soit par quelque autre considération, laissa en mourant deux mille escus à Robert, mon grand père, à la charge qu'il ne rechercheroit plus la vengeance du baron de Beaujeu et qu'il vivroit en paix avec ces messieurs de Laval. Ce sont ces deux mille écus que Robert perdit pour avoir tué Peyres, comme nous disons. Feu madame la marquise me l'a dit ainsin.

J'ai retrouvé les actes relatifs à cette singulière donation. Par le premier, daté du 11 novembre 1561, Anne-Louise Napollone, veuve et héritière d'Honoré de Saint-Martin, fait donation entre vifs à Robert de Quiqueran de Beaujeu de la somme de deux mille écus d'or, payables après son décès, « à la charge que le donataire vivra en paix et amitié avec Louis, Baptiste et Jean de Castellane et leurs autres frères et que, s'il survenait quelque inimitié ou excès par le propre fait et moyen dudit Robert de Quiqueran, la donation serait nulle et de nul effet ». Le dernier jour de février 1563, la même Napollone, « ayant été advertie que Robert de Quiqueran de Beaujeu avait pris les armes et avec icelles mis la discorde et

inimitié envers Baptiste de Castellane, sieur de Peyres, frère de Jean de Castellane, son époux », révoqua sa donation. Enfin par un dernier acte du 21 novembre de la même année, elle fait autre et pareille révocation, « voulant que les susdits deux mille écus soient employés à la poursuite du meurtre du sieur de Peyresc, contre Robert de Quiqueran et ses complices ».

Le véritable nom de la dame était Anna Lyenopola. Elle se disait grecque d'origine et née à Venise. Par quelle succession d'aventures cette levantine était-elle venue à Arles, c'est ce que les annalistes du temps ont malheureusement négligé de nous apprendre. Quant à l'homme qui avait souffert que sa femme achetât de ses deniers la sécurité de son mari, il n'est pas téméraire d'avancer que ce ne devait pas être un foudre de guerre.

***

Le dernier des frères de Louis de Castellane était Jean-Baptiste connu sous le nom de Peyresc, du nom de la terre que lui était échue en partage dans la succession paternelle. Celui-là ne peut être taxé de pusillanimité. Ses mortels ennemis eux-mêmes le tiennent pour « un vaillant homme ». A peine au sortir de l'adolescence, il a assisté son frère Louis dans sa vengeance et trempé comme lui ses mains dans le sang de Gaucher de Quiqueran. Englobé dans la sentence capitale portée par le Parlement de Paris, il a dû se cacher pour échapper à la vindicte des lois, et pendant plus de dix ans, il a vécu d'une vie obscure et précaire. Gracié, il vient de revenir à Arles sa patrie, mais il est le seul survivant des meurtriers de Gaucher et c'est lui que vise « l'immortelle vengeance » des Quiqueran. Les Quiqueran sont nombreux, fortement unis, assistés de parents et d'amis, bien vus d'une population au milieu de laquelle leur famille vit depuis des siècles. Peyresc est isolé, ses frères eux-mêmes ne feront rien pour le défendre. Il est huguenot dans un pays profondément catholique; tout l'odieux de l'assassinat d'un bon Arlésien porte sur lui. Sa famille est nouvelle dans la ville et y compte peu d'amis. Entre les Quiqueran et lui, la lutte n'est pas égale. Aussi pour éviter les embûches de ses ennemis, ne

sortira-t-il pas jusqu'à nouvel ordre de l'hôtel paternel et sa mère qui l'habite avec lui dissimulera si bien sa présence que les Quiqueran ignoreront son retour.

Cette mère mérite bien d'arrêter quelques instants nos regards. Elle ne porte pas à un moindre degré qu'Anne de Forbin l'orgueil du nom et du rang de la famille dans laquelle elle est entrée par son mariage. Si la dame de Soliers est le chef effectif de la maison de Quiqueran, la dame de Condet est le chef véritable de la famille de Castellane La Val. C'est de la rivalité de ces deux femmes que procède la lutte entre leurs deux maisons, avec ses funestes péripéties, meurtres, massacres, ruines et finalement extinction des deux familles.

La veuve d'Honoré de Castellane, la mère de ses huit enfants, est désignée, dans les documents contemporains, sous le nom de Louise de Viete, dame de Condet. Les généalogistes ne font aucune mention de la famille à laquelle elle appartenait et qui paraît s'être éteinte en sa personne. C'était une ancienne famille arlésienne, car son nom figure souvent dans les actes des XIVe et XVe siècles, mais elle ne paraît pas avoir joué un rôle marquant. Elle est sommairement nommée dans les papiers de d'Hozier au Cabinet des Titres, où elle figure sous la rubrique *Arles*, avec ses armes (d'argent à la bande de sable, accompagnée de trois annelets de gueules) et cette mention : « *Vieta* — maison fondue dans celle de Laval, dont la marquise d'Oraison. »

Elle était veuve au moment où éclata le conflit de préséance entre Louis de Castellane et Gaucher de Quiqueran, car si son mari avait vécu à cette époque, c'est lui et non son fils qui aurait revendiqué la première place au Conseil de ville. Dès lors, elle gouvernait sa famille : l'autorité qu'elle conserva sur ses fils majeurs nous est la preuve de celle qu'elle devait exercer sur eux, lorsqu'ils étaient plus jeunes. Elle eut donc sa part dans les prétentions de son fils aîné et plus tard dans ses projets de vengeance, et cette part dut être prépondérante. Elle s'associa certainement à toutes les démarches qui furent faites pour obtenir la grâce de ses fils de 1548 à 1559, mais n'ayant pas à la Cour des relations et une influence personnelle, elle ne quitta pas Arles. C'est auprès d'elle que Baptiste de Peyresc vint chercher un asile,

après avoir obtenu sa grâce. Le courage n'exclut pas la prudence. Malgré sa bravoure avérée, il jugea sage de garder la maison pendant quelque temps au moins. Mais l'orgueil de Louise de Viette ne put supporter que son fils eût l'air de se cacher de ses ennemis. Elle insista pour qu'il sortît, pour qu'il se montrât en public, à la grand'messe de la cathédrale, pure bravade, car Peyresc qui était huguenot n'avait que faire d'aller à l'église, et ce fut ainsi qu'elle l'envoya à la mort.

A la différence de Louise de Forbin, chez laquelle nous n'avons pas surpris de défaillances, il semble que le caractère altier de la dame de Condet ait éprouvé des moments de faiblesse. Elle a craint pour ses fils, lorsqu'elle a suggéré à la grecque, sa belle-fille, la donation conditionnelle à Robert de Quiqueran ; elle a craint pour ses filles et pour elle-même, quand, au lendemain du meurtre de son fils, elle a imploré la protection des conseils contre la populace ameutée. Craintes bien naturelles chez une mère, inconséquences communes aux femmes, mais qui ne laissent pas que de contraster avec ses autres actions.

Du côté des Quiqueran, la branche aînée de la famille, descendance d'Antoine, s'est éteinte avec l'unique et chétif rejeton de Gaucher l'assassiné. Vanité des ambitions humaines ! Cette grande fortune d'Antoine, à laquelle Pierre, son second fils, se résignait à renoncer parce que « s'il démembrait sa maison, celle de Laval serait plus puissante », elle est passée aux mains d'une étrangère, Catherine d'Oraison qui l'a portée dans une famille qui n'est même pas provençale, avec cette baronnie de Beaujeu dont les Quiqueran tiraient tant de lustre et qui leur donnait le pas sur les Castellane, et ce n'est que par courtoisie qu'ils gardent le nom de Beaujeu. Pour venger Gaucher, il ne reste plus que des collatéraux, descendants des frères d'Antoine, et par conséquent cousins de la victime du drame d'Abbeville. Pierre va nous renseigner sur cette parenté.

Aimar de Quiqueran dit l'Escuyer de Beaujeu frère d'Anthoine, quoyque destiné pour l'église, se maria à Janette de Cais, très noble famille d'Arles, et cest Aimar est mon bisaïeul, ayant fait notre branche des Quiqueran Beaujeu.

Je n'ay pas trouvé des mémoires de luy. J'ay seulement son livre

de raison ou journalier et nous sommes incertains s'il estoit le puisné où le cadet comme j'ay desja dit. Ils moureut d'une cheute de cheval courant après un lièvre et feu Robert, mon grand-père son fils, lui ressamblait de visage, à ce que la tradition m'en a apris...

Jean de Quiqueran Beaujeu, sieur de Ventabrens et de Saint-Didier estoit frère d'Anthoine et d'Aimar. Au testament de Gaucher, son père, il est apellé à la subsistution, arrivant default d'Anthoine et des siens. Ses sœurs sont appelées à l'exclusion d'Aimar, ce qui a persuadé qu'il devoit estre le second et puisné. Quelques uns le disent et le croient ainsin et d'autres non. Par instruments authentiques, il ne se peult rien tirer de certain. Honoré, mon fils, pour qui j'ai particulièrement dressé ces mémoires, contentez-vous de savoir que Messieurs de Ventabreu ne sont pas nos aisnés et ne laissez pas de les honorer comme s'ils avoient de quoy le preuver, surmontez les en civilité et rendez-vous digne de leurs civilités par votre vertu.

Savourons en passant cette fleur de courtoisie et suivons notre guide dans sa généalogie.

Puisque la branche des barons de Beaujeau finist en la personne d'Anthoine mourant en bas âge et sans suite, il faut remonter aux frères de son grand-père qui estoient Aimar et Jean, et comme nous avons desja dict que Jean, frère d'Anthoine, faisoit la branche de Ventabren, laissons à ces Messieurs le soing d'instruire leurs descendants. Nous disons donc que :

Aimar de Quiqueran appelé l'Escuyer de Beaujeu, fils de Gauchier, baron de Beaujeu et de Sybile de Castellane et frère d'Anthoine, baron de Beaujeu, son aisné, fit nostre branche et se maria à Janette de Cais, comme j'ay desja dict. Duquel mariage (reçu par Jean de Camaret not. d'Arles du 7 febr. 1519) nasquirent trois fils et quatre filles.

Le seul survivant des fils d'Aimar en 1563 est Robert, vaillant gentilhomme, déjà réputé pour sa bravoure et qui deviendra par la suite un des premiers hommes de guerre de son temps. En 1563, il a trente-cinq ans, l'âge de la force unie à la raison. Il est l'honneur de la famille et son chef effectif. C'est lui le vengeur désigné de Gaucher, lui que les Castellane redoutent et dont ils essaient de conjurer l'inimitié à prix d'argent.

Pierre, notre annaliste, est son petit-fils, fier de lui appartenir, et lui consacre dans ses Mémoires des pages trop intéressantes pour que je les omette, mais dont je renvoie

plus loin la reproduction, pour ne pas interrompre par une trop longue digression le récit de la guerre entre les Castellane et les Quiqueran[1].

Les fils de Jean de Quiqueran, messieurs de Ventabren, comme les nomme Pierre, ne sont pas moins ardents à venger Gaucher que leur cousin Robert. Ils sont trois, Hardouin l'aîné qui continuera la branche de Ventabren à Arles, Jean dont la descendance se fixera dans le Comtat Venaissin et formera une branche distincte, la seule qui soit encore représentée de nos jours, et Honoré, chanoine et sacristain de l'église d'Arles. Hardouin a pris femme dans la maison d'Eyguières, une des plus anciennes de Provence, et son beau-frère, Gaucher d'Eyguières, a si bien épousé la querelle des Quiquerans, ses alliés, qu'il jouera un rôle actif dans le dernier acte de la tragédie qui va s'achever. Tous sont dans la force de l'âge. Hardouin, leur aîné, marié en 1535, a pour le moins quarante-huit ans en 1563.

*
* *

Telles étaient les forces respectives des deux partis, au moment où ils allaient en venir aux mains. Les circonstances ne prêtaient que trop aux actes violents. Les huguenots étaient en pleine révolte contre l'autorité royale. La Réforme avait semé la division dans toutes les classes, dans toutes les familles; à Arles, elle ne comptait que fort peu de partisans, bien qu'un des derniers archevêques, Jacques de Batonville, eût ouvertement donné dans les idées nouvelles, au point que le Parlement de Paris l'avait déclaré déchu de tous ses bénéfices en 1559. Les catholiques, outrés des violences commises à Beaucaire par les protestants, étaient profondément irrités contre les dissidents. La violence était dans l'air. C'est dans ces conditions menaçantes pour lui que Jean-Baptiste de

1. Robert avait d'ailleurs manifesté de bonne heure les sentiments qu'il éprouvait pour les meurtriers de son oncle. « Étant enseigne aux gardes, il ouit dire qu'il y avoit un capitaine dans l'armée qui se vantoit de s'estre trouvé à la mort du baron de Beaujeu et ce capitaine se nomoit Roquerol de Gascogne; il estoit pour lors enseigne de la mestre-de-camp, car Honoré des Martins avoit un régiment aussi pour lors. Il fit donc appeler ce capitaine Roquerol et à la veüe de l'armée, il le tua. » (Mémoires de Pierre).

Peyresc commit l'imprudence de revenir à Arles et celle plus grande encore de se montrer, sans être suffisamment accompagné, en un lieu public et au milieu d'une nombreuse réunion. Mal lui en prit, comme va nous le conter Pierre de Quiqueran. Le récit qu'on va lire peut être, à juste titre, soupçonné de partialité, puisqu'il émane d'une des parties intéressées, mais nous le rectifierons et nous le complèterons, à l'aide de témoignages moins suspects.

Monsieur de Mondragon, dont Messieurs de Crose d'aujourd'hui sont les nepveus, estoit gouverneur d'Arles. Viete de Condé persuade Peires, son fils (frère cadet de Louys de Castelane qui avoit assassiné le baron de Beaujeu), de l'accompagner à la grande messe à Saint-Trophine, aïant ce Peires esté caché dans sa maison, sans que Messieurs de Ventabren en eussent rien sceu, ni Robert aussi. Le matin estant venu, Messieurs de Ventabren en feurent advertis, et soit qu'ils creussent assez bien d'eux-mêmes ou soit par d'autres raisons, ils ne le vouleurent ou peurent dire à Robert. Peires accompagne Monsieur de Mondragon et quoy qu'il feust extrêmement vaillant et de l'aage de 22 ans[1], il jugea bien qu'il y auroit du danger à son dessaing, il prend un jacques de maille soubs son pourpoint. Il ne feust pas plus tost arrivé que découvrant Jean de Ventabren (père de Baltezar[2] qui fust tué en Avignon de l'esclat du canon, a l'entrée de Louis XIII, en 1622, en qualité de mestre de l'artillerie et qui a faict la branche des Ventabren du Comtat) il s'avance à lui l'espée à la main, et comme il estoit maillé, Ventabren le chamaille inutilement[3] et Peires blesse au corps Jean de Ventabren dont il mourait huist jours après. Le sacristain de Ventabren quite l'autel où il célébroit la messe pour aler au bruit et au tumulte. Peires fend la presse et tâche de se sauver. Robert, ignorant tout ce qui se passoit dans l'église, à l'entrée qu'il

1. Erreur manifeste. En admettant que Peiresc n'eût que seize ans en 1545, lorsqu'il prit part au meurtre de Gaucher de Quiqueran, il ne pouvait pas avoir moins de 34 ans en 1563.

2. Balthazar de Ventabren mériterait, à lui seul, une étude particulière. Élu à deux reprises premier consul d'Arles, il exerça dans cette ville un pouvoir absolu. Fixé à Cavaillon, dont le pape l'avait nommé gouverneur, il eut l'idée singulière de transférer à Sixte-Quint la souveraineté de la ville d'Arles et fit, dans ce but, un voyage à Rome. Fort bien accueilli par le pape, il fut, à son retour, désavoué par les Arlésiens. Sixte-Quint l'avait nommé commandant de son artillerie dans le Comtat. C'est en faisant ses fonctions qu'il fut tué en 1622, pendant des salves d'artillerie tirées à l'occasion de l'entrée de Louis XIII à Avignon.

3. *Chamailler*, essayer de percer. « Ils brisent les portes avec beaucoup de bruit, ils arrivent dans la grand'rue, chamaillent les portes de la ville... ». (D'Aubigné, *Hist.*, II, 422.)

faict dans l'église, voulant prendre de l'eau béniste voit Peires l'espée sanglante à la main.

Il dégaine pour l'afronter. Ils se joignent et se chamaillent. Robert n'aïant pas preveu ceste rencontre avoit à son costé une espée à flamme à jour dorée et d'ouvrage de Damas. A mesure qu'il porte un coup d'estoc à Peires, il trouve de la résistance et comme telles espées sont soudées et jouimtes par la pouinte, son espée s'ouvre et ne faict point d'effect. Cependant Peires mieux armé que Robert luy porte une estocade à la gorge au gousier, qui faillit à luy faire perdre la vie. Cette blessure au gousier, quoyque grande, ne luy osta pas le sens. Il suit Peires hors l'église et estant aux degrés de la porte rancontre fortuitement un serrurier nomé *Bone foy l'Albalestrié* qui avoit un pistolet aux mains.

Robert le lui prand, et comme il estoit excelent pistolier, il vous tue d'un coup de pistolet à la teste Peires qui croiant d'avoir tué Robert s'enfuioit. Mais la foule l'empéchant de passer donna ce loisir à Robert de rancontrer ce pistolet dont il le tua. Cela ne feust pas sitost faict que le long d'Usane, père de celluy d'aujourd'huy, intime ami de Robert, le voïant dans ceste meslée, porta un coup d'espée aux jarrets de Peyrès, ce qui ha fait croire à d'aucuns que Robert ne l'avoit pas tué, mais bien le long d'Usane. Mais Robert le disoit ainsin et tous mes oncles aussi, outre que feu Madame la marquise d'Oraison m'a dict à moy autrefois que ce feust Robert mon grand père qui avoit tué Peyres et que pour l'avoir vérifié en justice, elle avoit faict perdre les deux mille ecus que la grecque avoit laisssés à Robert, parce qu'elle avoit mis au testament ceste clause que mon grand père n'auroit rien à démêler avec Messieurs de Laval. La tradition ajoute beaucoup de choses à tout cella qui sont fausses. Ce que j'en ai dict est la vérité mesme.

Robert estoit vêtu d'un capot de velour bleu doublé de velour jaune et son espée avec la lame à flamme et à jour. Il faillit à mourir de ceste blessure et en demeura enroué le reste de ses jours.

Robert a toujours advoué que Peires estoit un vaillant homme, et feu le Colonel de Crillon[1] désiroit de mourir come Peiresc. En effect s'il eust eu la liberté de franchir les grands degrés de St Trophine et que la foule n'eust donné moïen à Robert de le tuer, il sortoit de son dessain le plus glorieux homme de son tamps. Tout cela arriva environ l'an 1561 ou 1562 et disoit on que Viete de Condé sa mère l'avoir porté à cest hardi dessaing.

J'ai détaché ce récit de la biographie de Robert de Qui-

1. Le brave Crillon dont il est ici question était colonel général de l'infanterie française. d'où le titre que lui donne Pierre de Quiqueran. Né en 1541, Crillon mourut en 1635. On sait qu'il était d'Avignon, et par conséquent voisin d'Arles.

queran que j'ai trouvée dans les Mémoires de son petit-fils. Cette circonstance explique les lacunes considérables qu'il renferme. Pierre de Quiqueran ne s'est occupé que des faits et gestes de son grand-père : il a négligé le reste, et c'est sans doute intentionnellement qu'il a passé sous silence le rôle joué dans le meurtre par Honoré de Ventabren, rôle auquel le caractère dont le meurtrier était revêtu donnait une gravité particulière. Mais l'arrêt du Parlement, les actes de la procédure et d'autres témoignages[1] nous permettent de reconstituer à peu près complètement la scène du meurtre.

*
* *

C'est exactement le 21 février 1563 qu'eut lieu cette scène sanglante. Ce ne fut pas un combat limité à trois ou quatre personnes, mais une véritable mêlée confuse à laquelle prirent part de nombreux combattants et où la foule affolée joua elle-même un rôle. D'après une procuration signée par Louise de Condet pour se porter partie civile le 20 mai 1563, l'instruction judiciaire fut ouverte contre neuf personnes, Gaucher d'Eyguières, Honoré et Robert de Quiqueran, Jean Jehan, Antoine Besaudin, Raymond Vachier, Trophime d'Uzane, Louis d'Anthonelle et Paul de Mondragon. Les trois victimes de cette échauffourée, Baptiste de Peyresc, Jean de Quiqueran et le valet Lucety, portent à douze au moins le nombre des combattants. Essayons maintenant de faire la part de chacun des acteurs dans le drame.

C'est un dimanche matin. L'antique vaisseau de Saint-Trophine est plein de fidèles qui sont venus assister à la grand'messe. L'office est commencé. Le sacristain de Quiqueran, revêtu de la chasuble, est à l'autel. Il célèbre la messe, dévotement suivie par les femmes qui se pressent dans la grande nef, aussi bien que par les hommes, très nombreux dans le bas de l'église et dans les petites nefs. On est à une époque de controverse où chacun se pique de pratiquer sérieusement sa religion. Par la grande porte entr'ouverte, un groupe de retardataires fait son entrée. En tête marche le

1. Notamment la version contemporaine des faits que l'abbé Bonnemant rapporte sans en indiquer l'origine. (Bonnemant, *Nobiliaire*. Ms. de la bibliothèque d'Arles).

gouverneur Mondragon, physionomie bien connue de tous. A ses côtés s'avance, la tête haute, un jeune homme à l'air résolu que l'on a quelque peine à reconnaître, tant il y a longtemps qu'on ne l'a vu, mais dont le nom circule bientôt de bouche en bouche : Baptiste de Peyresc. On le contemple avec étonnement et avec crainte : que vient-il faire à l'église, lui, un huguenot avéré? Comme Mondragon, comme tous les gentilshommes et tous les hommes de guerre présents, il porte l'épée au côté. Six hommes le suivent, valets ou clients, également armés.

Le groupe s'est engagé dans la petite nef de droite de l'église. Fendant la presse, il a dépassé les deux premiers piliers de l'église et arrive auprès de la chaire gothique adossée au troisième pilier. Tout à coup un homme se dresse devant Peyresc, l'épée à la main : c'est le capitaine Jean de Quiqueran-Ventabren, que la rumeur gagnant de proche en proche vient d'avertir de la présence de l'ennemi de sa maison. En un clin d'œil, Peyresc a dégainé et les deux adversaires s'attaquent avec furie. Tout est en tumulte autour d'eux. Les suivants de Peyresc ont mis l'épée à la main pour défendre leur maître. Les amis et les parents de Ventabren ont fait de même, mais la nef est étroite et les deux partis ont peine à s'aborder. Peyresc et Ventabren ferraillent quelques instants. La lutte est inégale, car Peyresc a caché sous son pourpoint une cotte de mailles qui arrête l'épée de Ventabren. Celui-ci n'a pas pris la même précaution. Un furieux coup de pointe de Peyresc le transperce : il tombe frappé à mort.

Cependant, au bruit du combat et du tumulte croissant, l'officiant a interrompu la messe. Il se retourne, mais du maître-autel alors placé au fond du chœur gothique enté par le cardinal Allemand sur la basilique romane, il ne peut distinguer ce qui se passe. Il s'informe. Qu'arrive-t-il? « C'est, lui crie-t-on, votre frère le capitaine qui se bat avec Peyresc. » Sans prendre le temps de déposer ses ornements sacerdotaux, il franchit d'un bond les marches de l'autel, traverse le chœur au milieu des chanoines effarés et se jette à corps perdu dans la mêlée. Il arrive auprès des combattants au moment où Jean de Ventabren tombe sous les coups de Peyresc. Furieux, il saisit un pistolet, soit qu'il l'arrache des mains d'un des

assistants, soit plutôt qu'il le tînt caché sous ses vêtements, car tous les Quiqueran sont venus à l'église comme à la bataille, armés jusqu'aux dents, et un prêtre a pu cacher plus facilement un pistolet qu'une épée sous sa robe. Il vise Peyresc à la tête et fait feu, mais Peyresc se jette de côté et évite le coup. Un de ses valets, nommé Lucéty, se jette devant lui pour le couvrir de son corps. D'un second coup de pistolet, le sacristain l'étend raide mort à ses pieds.

Se figure-t-on cette scène inouïe de désordre, les cris aigus des femmes affolées de terreur, les vociférations des hommes, le cliquetis des épées, les coups de pistolet, tout ce fracas doublé par la sonorité des voûtes de l'église, la messe interrompue, l'officiant en chasuble d'or au milieu de la mêlée, les épées au vent, les gens pacifiques s'enfuyant de tous côtés au milieu des chaises renversées? C'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Cependant Peyresc a jugé la situation d'un coup d'œil. Il est seul en face de la multitude de ses ennemis. Ses valets ont lâché pied, épouvantés par la mort de leur camarade. Le gouverneur Mondragon a bien mis l'épée à la main pour défendre l'ami placé sous son insuffisante sauvegarde. Mais il a assez à faire de se défendre lui-même.

Comme un sanglier entouré par une meute furieuse, l'intrépide Peyresc fait retraite à pas lents du côté de la porte, se couvrant de la muraille pour ne pas être frappé par derrière, faisant face à tous les assaillants avec la pointe de sa redoutable épée. Gaucher d'Eyguières, seigneur de Méjanes, beau-frère de l'aîné des Ventabren, parvient à le joindre. Mais un coup d'épée le met bientôt hors de combat. Toujours rompant, toujours bataillant, Peyresc est parvenu auprès du dernier pilier, celui qui supporte le bénitier. Il ne lui reste plus que quelques pas à franchir pour atteindre la porte qui s'est ouverte toute grande sous la poussée des curieux attirés du dehors. S'il peut en passer le seuil, il sera sauvé, car il aura ses coudées franches et l'espace pour lui ; il le croit du moins. Mais voici que surgit entre lui et le salut un nouvel ennemi et le plus redoutable de tous.

Robert de Quiqueran vient de pénétrer dans l'église, ignorant ce qui s'y passe et sans autre but que de remplir ses

devoirs religieux. Ses cousins de Ventabren lui ont laissé ignorer et la présence de Peyresc à Arles et son projet de se montrer à la messe. Sans doute, ils ont voulu se réserver l'honneur et le mérite de se mesurer avec le meurtrier de leur oncle Gaucher et de venger sa mort sur lui. Robert, qui n'avait pas soupçon de ce qui se préparait, est sorti de chez lui sans autre arme qu'une épée de parade, sans autre armure qu'un pourpoint ou capot de velours bleu, doublé de velours jaune, les couleurs de sa livrée et de sa prédilection.

Comme il s'approche du bénitier pour y plonger ses doigts, étonné du bruit et du désordre, il se trouve à l'improviste en face de Peyresc qui le reconnaît et fond sur lui l'épée haute. Robert n'a que le temps de se mettre en garde. Peyresc le presse et Robert s'escrime de son mieux contre lui, mais sa fragile épée se fausse sur la cotte de mailles de son adversaire. Elle n'est plus bonne qu'à parer et ne peut le préserver d'un coup d'estoc dans le cou. La blessure est sérieuse et Robert en demeure un instant saisi. Peyresc en profite pour franchir la porte. Malheureusement les grands degrés qui, du portail de marbre ciselé, descendent à la place de l'église sont encombrés d'une foule confuse où se heurtent les gens qui s'enfuient de l'église et ceux qui se pressent pour y entrer, afin de voir ce qui se passe. Cette barrière vivante coupe la retraite à Peyresc.

Tandis qu'il essaie de la franchir, ses ennemis le rejoignent. Robert de Quiqueran, revenu de son saisissement, l'a suivi. Son épée faussée lui est inutile, mais avisant un homme qui tient un pistolet à la main, il le lui arrache, le décharge sur Peyresc et l'atteint mortellement à la tête. Au même instant, un partisan des Quiqueran, Trophime d'Uzane, qui avait réussi à se glisser derrière leur adversaire, lui coupe traîtreusement les jarrets du tranchant de son épée. Peyresc tombe sans vie et sa mort met fin au combat. Mais les passions populaires sont comme les flots de la mer : une fois soulevées, elles ne s'apaisent que par degrés. De l'église, l'émotion s'était répandue dans la ville. De toutes parts on accourait pour voir les lieux témoins du massacre. Par les soins de ses amis, le corps de Baptiste de Castellane avait été transporté dans sa demeure patrimoniale et Louise de Condet avait vu

ce fils qui était sa joie et que son intraitable orgueil avait envoyé à la mort, rapporté sans vie dans ce somptueux hôtel d'où il était sorti quelques instants auparavant, plein de vigueur et de courage.

La populace assouvit sa fureur sur le cadavre du valet. A l'instigation, dit-on, du sacristain de Ventabren, il fut dépouillé, traîné par les rues et finalement jeté par-dessus les remparts. Huit jours après, il y gisait encore sans sépulture; l'irritation populaire était telle qu'on n'avait pu célébrer les obsèques de Peyresc, de crainte qu'elles ne fissent éclater de nouveaux troubles, et que sa famille était obligée de demeurer étroitement renfermée dans l'hôtel de Laval, pour éviter d'être insultée, peut-être même violentée.

C'est ce qui ressort de la requête présentée le 4 mars au lieutenant criminel du siège [1] et aux consuls, par laquelle Louise de Condet, dame de Laval, ses filles les dames de Oppède, de Beynes et de Calvisson, son gendre, Jean de Murat de Condé, baron de Calvisson, demandent à être mis sous la protection de la justice et supplient les magistrats de veiller à ce que le corps de leur fils et frère puisse être honorablement enseveli dans la sépulture que les Castellane possèdent dans l'église Saint-Trophime [2].

*
* *

Une information judiciaire avait été ouverte contre les auteurs des meurtres de Saint-Trophime et dès le 20 mai suivant, Louise de Condet s'était portée partie civile contre les meurtriers de son fils. Cette information se prolongea pendant plus de deux ans : la justice a toujours eu le pied boiteux. Ce ne fut que le 28 mars 1565 que le parlement de Provence rendit par défaut son arrêt.

Voici le dispositif de ce rigoureux et intéressant arrêt :

Vu par la Court les deffaulx obtenus par damoyselles Loyse de Condé, dame de la Val, Magdelaine, Renée et Marguerite de Castel-

1. Biord, ligueur forcené qui tyrannisa la ville d'Arles en 1590 et 1592 et périt en 1592 (le 16 mars), massacré par les parents des victimes de sa cruauté.

2. Procuration de Louise de Condet, mai 1563.

lane, dames d'Oppède et Cauvisson, demanderesses en réparation de l'homicide commis en la personne de feu Jehan de Castellane, seigneur du Peretz, leur fils et frère respectivement, le procureur du Roy joinct avec elles, à l'encontre de Honoré de Quiqueran, sacristain de l'église Sainct-Trophime d'Arles, Robert de Quiqueran, Loys d'Anthonelle, Jehan Jehan, Trophime Uzane, Renoud Vacher et Antoine Besaudin, adjournés à trois briefs jours et défaillants..,

La Court a condamné et condamne lesdits Honoré et Robert de Quiqueran et chacun d'eulx avoir la teste tranchée par l'exécuteur de la haulte justice de la ville d'Arles en la place qui est au devant l'esglise de Saint-Trophime, et lesdits Jehan Jehan, Uzane, Vacher et Besaudin estre pendus et estranglés en une potence qui pour ce faict sera dressée en ladite place. Et oultre, a ordonné et ordonne qu'en la chapelle ou ledict deffunct a été inhumé sera mis et attaché, un tableau de cuivre auquel sera engravée la forme et manière du dict homicide et le contenu de ce présent arrest en signe de perpétuelle mémoire du faict, en laquelle chapelle sera dict par chacun jour de l'an messe pour le salut de l'âme du deffunct. Pour la fondation et dotation de ceste chapelle, entretainement du luminaire, ornements, livres et autres choses ecclésiastiques nécessaires au dict service, sera prins premierement et avant toutes aultres choses la somme de deux mil livres sur les biens desdicts défaillants et chacun d'iceulx. La présentation de la dicte chapelle sera et appartiendra successivement au fils aisné de ladicte maison de La Val, et à deffault des hoirs mâles, aux filles aisnées descendant de icelle maison, La collation de la dicte chapelle sera et appartiendra à l'Archevesque dudict Arles. Et pour la réparation civile dudict homicide, la Court a condamné et condamne lesdicts Honoré et Robert de Quiqueran et chacun d'eulx en la somme de six mil livres, moitié envers ladicte mère et l'aultre moitié envers lesdictes sœurs et envers le Roy aussy chacun d'eulx en la somme de deux mil livres, et lesdicts Jehan Jehan, Besaudin, Vacher et Uzanne, chacun d'eulx en la somme de deux mil livres par moitié envers les dictes mère et sœurs et envers le Roy chacun d'eulx cinq cens livres.....

Faict en Court de Parlement séant à Aix et publié à la barre le 28 mars mil cinq cens soixante cinq[1].

Il n'existe pas trace, dans les chapelles de Saint-Trophime, de la sépulture des Castellane La Val, non plus que du « tableau de cuivre » mentionné par l'arrêt. C'est que les auteurs de l'homicide n'ont pas été l'objet d'une grâce personnelle, comme Louis et Baptiste de Castellane en 1560,

1. Arrêts à la barre du Parlement de Provence, tome LXXXIV.

l'arrêt a été ultérieurement rayé et annulé par le Roi, ce qui n'en a laissé subsister aucune disposition.

Le texte que je viens de rapporter et que j'ai copié fidèlement dans les archives du Palais de Justice d'Aix, donne lieu à plusieurs remarques. Loys d'Anthonelle, compris parmi les accusés, ne figure pas au nombre des condamnés; il fut mis hors de cour par prétérition. Quatre autres accusés, contre lesquels l'information avait été ouverte, ne furent pas l'objet de poursuites. On n'a certainement pas manqué de remarquer que le premier qui soit atteint par la condamnation, c'est Honoré de Quiqueran. Il est mentionné même avant son cousin Robert, ce qui démontre qu'il était considéré comme le principal coupable et contredit la version de Pierre de Quiqueran, reproduite plus haut, qui passe sous silence tout ce que le sacristain a pu faire depuis qu'il a quitté l'autel. Nous avons vu, d'après une autre version, qu'Honoré fut l'agresseur de Peyresc et le meurtrier de Lucety. Il devait donc être considéré comme plus coupable que Robert qui n'avait fait que se défendre contre l'agression de Peyresc.

*
* *

Les arrêts comme celui du Parlement de Provence n'étaient guère que de platoniques manifestations de la justice. Régulièrement, des lettres de grâce du roi venaient en tempérer la sévérité. Il faut arriver jusqu'au terrible cardinal de Richelieu pour voir les combats singuliers effectivement punis de mort. Il en fut de l'arrêt de 1565 comme de celui de 1548 et de celui de 1520.

Les Quiqueran avaient encore à la cour des amis qu'ils mirent en campagne pour obtenir leur grâce. Il entrait d'ailleurs dans la politique de Catherine de Médicis de ménager tour à tour les catholiques et les protestants. Le 12 février 1566, le roi Charles IX, par lettres patentes datées de Moulins, « déclare l'homicide commis à Arles le 21 février 1563, comme commis durant les troubles de Provence, être de ceux qu'il a déclarés abolis et d'abondant, il l'abolit à nouveau, casse, révoque et annule l'arrêt du Parlement de Provence rendu contre Honoré de Quiqueran, Robert de Qui-

queran, Antoine Besaudin et Trophine d'Usane, les restituant et rétablissant en tous leurs biens. »

Il semble qu'à l'exemple du Parlement de Paris, celui de Provence ait eu la velléité de maintenir son arrêt dans toute sa rigueur. Il mit tout au moins une insigne mauvaise volonté à enregistrer les lettres d'abolition. Les intéressés présentèrent successivement jusqu'à quatre requêtes, sans pouvoir obtenir l'entérinement de ces lettres. Il fallut en appeler de nouveau à l'autorité royale. Le 12 mai, Charles IX signa à Saint-Maur-des-Fossés de nouvelles lettres par lesquelles il enjoignait au Parlement d'entériner ses précédentes lettres d'abolition. Cette fois, le Parlement se soumit. Le 19 juin, il rendit un arrêt ordonnant que les demandeurs jouiraient de l'effet des lettres royales du 12 février 1566, suivant la volonté du roi, « sauf aux demoiselles Louise de Condet, dame de Laval, Madeleine, Renée et Marguerite de Castellane, dames d'Oppède, de Beynes et de Calvisson, parties civiles, de se pourvoir sur la requête qu'elles avaient présentée pour être reçues à bailler moyen d'obreption et subreption, contre lesdites lettres, ainsi qu'elles verraient estre à faire ».

Si les dames de Castellane usèrent de la faculté qui leur avait été réservée, leurs poursuites furent suspendues par les troubles de la Ligue. Mais elles n'étaient sans doute pas définitivement abandonnées, car, trente-trois ans plus tard, en 1599, le roi Henri IV jugea nécessaire de prononcer « l'abolition du fait et de la querelle ancienne des maisons de Quiqueran et de Castellane-Laval[1] ».

*
* *

Jean-Baptiste de Castellane était mort en héros. Dans les circonstances les plus critiques, enfermé entre quatre murs, pressé de toutes parts par une foule hostile, attaqué par des adversaires sans nombre, car non seulement les Quiqueran et leurs amis, mais tout le public lui étaient ennemis, il s'était défendu comme un lion et se serait finalement dégagé sans la circonstance fortuite qui lui barra le chemin, au moment

1. Actes du notaire Maurice Vincent, f° 86, cité par Fassin. *Musée*. 1875.

où il semblait sauvé. Avant de succomber sous le nombre et sous la fatalité, il avait tué un de ses assaillants et en avait grièvement blessé deux autres. Sa mort héroïque fit l'admiration générale. Robert de Quiqueran rendait hautement justice à la bravoure extraordinaire de son adversaire malheureux. Cinquante ans plus tard, Pierre de Quiqueran renchérissait sur cet éloge. Crillon, le brave des braves, un bon connaisseur en matière de courage, qui avait vingt-deux ans et résidait à Avignon, au moment de l'échauffourée de Saint-Trophine, souhaitait de mourir aussi glorieusement que Peyresc.

Robert de Quiqueran, l'adversaire heureux de Baptiste de Castellane, ne lui était pas inférieur en vaillance. Il passa la plus grande partie de sa longue existence à guerroyer, par goût autant que par devoir, et mérita d'être compté parmi les meilleurs hommes de guerre de son temps. Chevalier de l'ordre de Saint-Michel à trente-deux ans (en 1560), il commanda plusieurs fois en second les troupes royales en Provence et se signala par de brillants exploits.

La commune opinion estoit qu'il serait mort mareschal de France s'il n'eust préféré son repos et ses inclinations à sa fortune, car i estoit cogneu et estimé des roys et aplaudi autant qu'homme de son tamps, tant pour estre excelant, hardi et expérimanté capitaine que pour estre heureux à ne perdre pas les hommes qu'il conduisait aux hasards. Il n'estait pas homme subtil, mais, au péril, jamais homme n'y vit plus clair et jugeoit merveilleusement bien du dessaing et de la contenance des ennemis quand il les alloit recognoistre. Dans la vérité, c'estoit son talent. Il protestoit à ceux qu'il conduisoit qu'il estoit prest à leur tirer leurs bottes, mais qu'à l'occasion il vouloit estre creu et obéi, dont on ne se trouvait pas mal. (P. de Quiqueran, *Mémoires.)*

Sa réputation était si bien établie que la noblesse de Provence ne voulait marcher que sous son commandement.

En 1584, Henri d'Angoulesme, grand prieur de France[1], avoit assemblé toutes la noblesse de Provence et avoit faict un gros de mille chevaux et de cinq mille hommes de pied... Il feust question de conduire cette grande multitude de noblesse. Monsieur d'Ornano[2],

1. Henri de Valois, comte d'Angoulême, fils naturel d'Henri II, fut nommé gouverneur de Provence le 25 mai 1577.

2. Alphonse d'Ornano, colonel général des Corses, plus tard maréchal de France, mort, comme Henri IV, en 1610.

colonel des Corses, avoit une fort belle compagnie de gendarmes, qui se joignit à cette noblesse dans l'opinion qu'on lui deffereroit la conduite de tant de gentilshommes. Le marquis de Janson, grand père de celluy qui est aujourd'hui, qui estoit l'un des gentilshommes de la troupe, cria d'abord : « Monsieur le colonel, ne vous meslez point avec nous ; nous ne recognoissons pour nostre conducteur que monsieur de Beaujeu », et il se retira. *(Ibid.)*

La droiture et la générosité de son caractère lui avaient valu de bonne heure une grande popularité dans son pays.

Il feust trois fois premier consul d'Arles, en 1577, 1583 et 1590... Il estoit aimé de la populasse à un pouinct qu'à l'estat nouveau[1], en troupe les bourgeois venaient à son logis savoir de luy quels ils pousseroient au consulat, et si j'ose dire, il estoit le roy d'Arles. *(Ibid.)*

A la mort d'Henri III, il embrassa le parti de la Ligue et s'y obstina jusqu'à la fin.

Jamais homme n'eust le pouvoir de lui persuader de quitter la Ligue et de se randre royaliste, quoyque Jean, mon oncle, son fils, eust épousé ce parti. Jean estoit donc pour le Roy, et son père pour messieurs de Guise, estimant qu'il ne faloit pas obéir à un roy huguenot, hapelourde qui en abusa de plus fins que luy. Il estoit si attaché à cest erreur que, sachant que monsieur d'Espernon tenoit Trenquataille[2], et que Jean, son fils, avait une compagnie à Trenquataille, au régiment du baron de Calvisson, à qui monsieur d'Espernon avait donné le commandement de Trenquataille[3], il montait sur une tour de la maison que Monfort possède aujourd'hui, et espioit avec un harquebuse s'il verroit rien son fils, croïant de faire un signalé sacrifice d'amoindrir et affoiblir d'autant le parti contraire. (C'estoit une estrange guerre.) Jean, voïant qu'on tuoit du monde de ceste tour, envoia dire par un trompette qu'il l'abatroit à coup de canon, si on continuoit d'y tirer, ce qui finist[4]. *(Ibid.)*

La Ligue ne fut pourtant pas toujours tendre pour Robert de Quiqueran. En 1591, un factieux qui avait usupé le gouvernement d'Arles, Biord, lieutenant au siège, voulant abattre

1. C'est-à-dire l'expiration annuelle des pouvoirs des consuls.

2. Trinquetaille, faubourg d'Arles situé en face de la ville et sur la rive droite du grand bras du Rhône.

3. Au mois de septembre 1593.

4. La distance de la Tour de Montfort à Trinquetaille était d'environ cent cinquante mètres.

toutes les influences qui pouvaient lutter avec la sienne, fit incarcérer Robert avec deux de ses fils, quinze gentilshommes et cinq bourgeois choisis parmi les principaux, sous le faux prétexte qu'ils étaient d'intelligence avec le duc de Montmorency. Les prisonniers subirent les plus indignes traitements. On craignit, pendant quelques jours, que Biord, qui avait déjà fait ses preuves en fait de cruauté, ne les fît périr.

Tout estoit en pleurs dans la ville, les femmes et parentes des prisonniers fondaient en larmes Les capucins se mettent en dévotion, suivent les esglises en procession, pieds nus, accompagnés de plusieurs honnestes femmes et filles en mesme estat, couvertes d'un crespe et réclamans la miséricorde de Dieu... Quelques meschantes âmes leur semèrent des espines hors la ville, à un passage estroit. L'on a cru que ce fust par le commandement du lieutenant [1].

L'archevêque menaça de mettre la ville en interdit, de faire fermer les églises, d'interdire à tous les ecclésiastiques de célébrer les offices, d'administrer les sacrements. Le lieutenant effrayé craignit que le peuple ne se soulevât contre lui, et ajourna l'exécution de ses sinistres projets. Il n'en retint pas moins ses prisonniers qui ne furent tirés de leurs cachots et rendus à la liberté que cinquante jours plus tard par le duc de Savoie en personne, lorsque ce prince se transporta d'Aix à Arles.

Malgré cette cruelle épreuve, Robert de Beaujeu n'en persista pas moins dans son attachement à la Ligue jusqu'au jour où le Pape Clément VIII admit Henri IV dans la communion de l'église catholique. Il fut alors le premier à arborer dans Arles la cocarde blanche et à contraindre les consuls à reconnaître l'autorité du roi (16 octobre 1595).

*
* *

Robert de Quiqueran-Beaujeu mourut en 1609, à l'âge de quatre-vingt-un ans, laissant une nombreuse postérité. Ses descendants ne firent pas déshonneur au nom qu'il avait si brillamment porté. On compte parmi eux, Pierre, l'auteur des Mémoires auxquels j'ai empruté le meilleur de ce récit,

1. Mémoires d'Étienne de Chiavari-Cabayssole. *Musée*, 1878.

Honoré, grand-prieur de Saint-Gilles, un autre Honoré, évêque de Castres, écrivain et orateur renommé, Charles-Joseph, évêque de Mirepoix, Paul-Antoine, commandeur de Malte, homme de mer célèbre, etc...

La vendetta entre les deux maisons de Castellane et de Quiqueran avait pris fin bien avant le dernier acteur du drame de 1563. Elle s'était éteinte dans le sang de Baptiste de Castellane et de Jean de Quiqueran, après avoir duré vingt-quatre ans. L'honneur était sauf de part et d'autre et la lassitude prévalut sur la rancune.

De même que s'était éteinte la famille des barons de Beaujeu, la branche de Castellane-Laval ne tarda pas à disparaître à son tour. Des cinq fils d'Honoré de Castellane et de Louise de Condet, Louis, Baptiste, François et Pierre[1] moururent sans postérité. Jean, qui devait continuer la famille, n'ayant pas eu d'enfants de son premier mariage avec la Grecque, convola en secondes noces avec Catherine d'Oraison, fille du vicomte de Cadenet, propre nièce de la veuve de Gaucher de Quiqueran. Il n'eut qu'une fille qui épousa le marquis d'Oraison, son cousin. C'est ainsi que, par un singulier parallélisme, les biens des seigneurs de Laval passèrent aux d'Oraison, tout comme ceux des barons de Beaujeu...

« Ceux qui frapperont de l'épée périront par l'épée[2]. » Jamais cette parole évangélique ne se vérifia mieux que par le destin des deux nobles maisons dont je viens de conter la fin. C'est par cette moralité biblique, bien conforme à l'esprit du temps, qu'il convient de clore le récit qui précède.

COMTE REMACLE

1. Pierre, le protonotaire, jeta le froc aux orties, prit le parti des armes, se maria et mourut sans enfants. Il fut chevalier de l'ordre, comme son frère Jean.

2. Saint Mathieu, XXVI, 52.

SCIENCE ET MŒURS[1]

UN ÉTAT

L'aérostat n'aura d'utilité précise que du jour où il sera dirigeable. Ce jour-là, d'ailleurs, il rattrapera le temps perdu; car il bouleversera les mœurs, il inversera littéralement les conditions de l'existence actuelle. Mais, dès maintenant, l'ascension présente, sur toutes les autres formes de tourisme, le précieux avantage d'offrir au regard des vues d'ensemble. Le voyageur peut jeter, des deux côtés de la route ou du rail, malgré la vitesse, la fatigue, les trépidations et le fracas, de brefs coups d'œil à ras de terre sur le détail pittoresque des sites; mais emporté, dans la nacelle d'un ballon, d'une allure insensible et rapide, dans une sereine extase, il découvre le pays en larges panoramas, pénètre sa véritable physionomie, se penche sur sa vie, en écoute la clameur lointaine, en sent monter vers lui l'attendrissant mystère.

Un signe force l'attention, dès le premier regard jeté sur cette carte gigantesque; toutes les lignes en sont tracées par la main des hommes. La mosaïque verte et brune des champs, les routes blanches, les rivières sombres aux bords empierrés, les canaux droits, la voie ferrée au luisant reflet, les bois même, éclaircis de coupes régulières, bordés de murs, de

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er octobre.

fossés ou de chemins, le lacis des rues dans les villages et les villes, partout le trait du dessin trahit l'intervention humaine. Et l'on comprend, à ce spectacle, l'attachement filial des vivants pour ce visage vénérable, où tant de fines rides racontent un long passé de patience et d'efforts.

Ces menus traits écrivent, sur la face de la terre, un peu de son histoire et de son destin. Le regard domine d'abord la cité monstre, toute chaude, toute fumante de vie active ; elle pousse ses toits vers les campagnes, comme des cristallisations gigantesques ; il semble que, du fond de l'horizon, les maisons viennent s'agglomérer à cette formidable masse magnétique, convergent vers ce centre d'influence et de force bienfaisante. Mais déjà paraît la petite ville ; ses dimensions modestes ne lui ont pas permis d'exercer à longue portée cette sorte d'attraction ; elle est même impuissante à retenir ses habitants, à leur offrir les points d'appui et les plaisirs qu'ils vont demander à l'énorme cité ; aussi ne grandit-elle pas ; sa taille flotte dans la ceinture de ses vieilles fortifications, qui projettent en plan leur dessin régulier. Puis des villages, des villages encore, engourdis, plus par le malaise croissant d'une exploitation routinière, que par l'exode de quelques-uns vers l'industrie, la concurrence logique du fer à la terre. Les plaines, morcelées, déchiquetées en toutes petites parcelles, peignent bien aux yeux cet émiettement de l'effort ; elles disent cette âpreté du paysan agrippé des ongles à son champ, repoussant encore, de toute la force de son instinct, le rêve des grandes cultures indivises, où la terre généreuse s'arrachera du sein, sous des soins plus intelligents, de plus riches moissons.

Le vaste réseau des voies de communication apparaît jeté sur les campagnes comme un filet aux larges mailles. Les routes claires frappent d'abord la vue ; jamais elles ne s'y dérobent, car elles suivent docilement le mouvement du terrain. Leurs sinuosités racontent les intrigues qui présidèrent à leur naissance : il fallut contourner respectueusement un gros domaine ; il fallut desservir une usine éloignée mais influente. Les voitures — autant de petits points noirs immobiles — rappellent les vicissitudes de l'existence pourtant courte encore de ces belles voies : la prospérité première, la solitude

à l'avènement des chemins de fer, le demi-réveil sous les coups de trompe des cyclistes et des chauffeurs. Mais, si elles sont déchues de leur primitive importance, elles constituent encore les véritables liens entre centres voisins, et leurs indications nombreuses, précises, mathématiques, seront encore longtemps bénies du touriste. A grande hauteur, la voie ferrée, où le train se traîne à la vitesse d'une chenille, est moins aisément visible : elle se cache sous une tranchée, passe sous une colline, déconcerte la recherche en franchissant une vallée sur une dentelle de fer, prodigue, tout le long de sa route, ces travaux qui méritent, par leur beauté technique et leur audace, leur nom, étrange au premier abord, d'ouvrages d'art. Enfin l'aéronaute, fût-il amateur, appréhende un troisième réseau, grave obstacle au ballon qui rase le sol : celui des fils télégraphiques et téléphoniques, qui portent désormais instantanément les signes de la pensée jusque dans le moindre village.

Sur ce canevas apparent, s'appuient d'autres trames invisibles aux yeux, mais nécessaires à compléter le dessin de la grande carte nationale. Sur ces calmes étendues, où quelque coup de fusil ou de sifflet, de trompe ou de clairon, révèle seul la vie, fonctionne en effet le mécanisme infiniment compliqué de l'organisme administratif ; des réseaux nombreux, ténus, travaillent cette chair paisible. Pareil au pêcheur qui lance l'épervier de la pointe de son bateau, le pouvoir central jette, du haut de la symbolique nef parisienne, les lourds réseaux de son influence sur toute la surface du pays. On peut imaginer chacun de ces larges filets ministériels, en suivre la trame entre son nœud central et ses points extrêmes : l'Intérieur et ses maires, l'Instruction publique et ses maîtres d'école, la Justice et ses juges de paix, la Guerre et ses soldats, les Finances et ses receveurs, les Travaux publics et ses cantonniers... Recenser toute la hiérarchie qui s'échelonne entre le ministre et ces modestes représentants, représente un jeu de patience qu'excuserait seule l'oisiveté forcée d'un voyage aérien.

Pourtant, afin d'obtenir la physionomie exacte du dessin achevé, il faut superposer ces différents réseaux, comme les

tirages successifs d'une gravure coloriée. Et alors apparaît une anatomie dont le squelette est constitué par les voies de communication et dont les artères principales tendent vers la capitale, une sorte de graphique de la centralisation. Mais ce n'est point une figure nouvelle. Dix siècles de patients efforts ont aggloméré des provinces autour de l'Ile-de-France, bloc grossi par les victoires, trempé par les revers. Il ne dut rester compact qu'au prix d'un continuel effort de concentration. La Révolution fut accusée d'avoir, dans une sorte de mouvement spasmodique, dans la crainte nerveuse du péril étranger et des troubles intérieurs, tiré plus violemment encore les fils du réseau. La nécessité de gouverner à longue distance, parmi des guerres sans fin, exagéra encore cette tendance sous le premier Empire. Et c'est seulement quand ces successifs efforts de centralisation eurent accompli leur œuvre que naquirent les moyens de communication rapide. Il serait injuste de prétendre qu'ils ont accentué le dessin de la trame. Ils en ont plutôt modifié la fibre. Sur un simple signal, le pouvoir central peut instantanément entrer en contact avec un point quelconque du territoire. Aussi peut-il laisser à ses représentants plus d'initiative. Ainsi l'enfant qui retient une balle par un fil de caoutchouc lui laisse l'apparence légère de la liberté et peut, d'un brusque rappel, la reprendre dans sa main. Le réseau, jadis rigide, paraît devenir élastique. Les confédérations récentes, qui ne traînaient pas le poids d'un lourd passé et qui se sont soudées sous l'influence des découvertes modernes, ont pu laisser à leurs différentes villes toute leur énergie propre. Ces souples engins de science seront donc peut-être, contre toute apparence, les outils de cette décentralisation que certains considèrent comme une panacée.

D'ailleurs, d'autres réseaux encore peuvent être évoqués à la surface de cette terre paisible et silencieuse. Mais ceux-là sont tout neufs. Ils ne présentent pas l'aspect des précédents. Leur point central n'est pas nécessairement la capitale. Ils n'offrent pas de fortes nervures convergentes, mais une texture uniforme, répandue sur toute leur zone d'influence. Ce sont les associations de toutes couleurs, les syndicats ouvriers, mixtes, patronaux, les coopératives de consommation, de pro-

duction et de crédit, les sociétés d'épargne, d'assurances et de secours mutuels, les cercles et les clubs sportifs, politiques et savants, groupes d'individualités réunies sous les prétextes les plus disparates, mais toutes décidées à fondre leur intérêt propre dans l'intérêt commun. Elles ne sont pas non plus d'essence nouvelle. Les jurandes, les maîtrises, les corporations, sont de vieux mots qui représentent de vieilles choses. Mais pétrifiées dans les traditions, les abus et les privilèges, elles furent broyées par la Révolution, coulées plus tard dans des moules nouveaux, très divers, modelées sur tous les besoins de la vie, et prirent les engins de communications rapides pour souple armature. Certes, leur texture est encore frêle. Mais elles se développent. Si on superpose à son tour leur réseau sur la carte idéale où s'élancent déjà les forts rayons du pouvoir central, elles recouvrent peu à peu de leurs taches discrètes ce graphique trop despotique. Elles apparaissent comme le remède au-dessus du mal. Leurs zones d'action s'étendent, se réunissent, se fondent, pareilles à ces flaques qui sourdent sur la grève à la marée montante et qui couvrent lentement d'un glacis régulier les rides laissées sur le sable par les reflux passés.

Mais déjà, tandis que se poursuit la course aérienne, et comme pour rendre sensibles ces trames jetées sur le sol national, un brouillard léger, avant-coureur des soirs d'automne, s'étend sur la terre. Tout repérage devient impossible. L'aérostat vogue en plein inconnu, et le rêve s'en autorise pour prolonger ces routes blanches, ces voies à peine distinctes, dans leur course vers les frontières. Elles ne s'y arrêtent pas. Elles sont les signes matériels de l'extension au delà des bornes de la patrie. La mer elle-même ne rompt pas leur élan : le câble plonge bravement au fond de l'Océan et le paquebot emporte au large le panache de fumée du train.

Comme par une double endosmose, un actif courant d'êtres et de pensées s'établit à travers les frontières. De riches étrangers, véritables pionniers de luxe, s'installant de capitale en capitale, ont d'abord donné l'exemple d'un facile internationalisme. Quelques esprits les ont sévèrement traités. Sans doute, les attaches qui retenaient ces cosmopolites à la terre natale devaient être assez frêles. Peut-être même ces racines

ont-elles reçu parfois quelque coup fâcheux qui acheva de les arracher du sol. Ils ont une morale un peu fatiguée d'avoir beaucoup voyagé, un peu blasée d'avoir vu la vérité changer si souvent de face à chaque douane. Mais il ne faut pas juger seulement sur ces inlassables voyageurs le mouvement de pénétration réciproque. D'autres symptômes plus sérieux le révèlent, depuis les séjours de plus en plus fréquents d'adolescents de la bourgeoisie dans des familles étrangères, les caravanes d'excursion pratiquement organisées, jusqu'à ces nombreux touristes qui parcourent consciencieusement le monde avec l'intention de le connaître. Que d'heureuses surprises avoueraient, dans un premier élan de franchise, ceux qui reviennent de ces croisières ! Et le symbole puéril et charmant de ce souci grandissant de l'étranger, ne sont-ce pas ces cartes postales illustrées — filles de la science qui les dessine et les transporte — échangées aujourd'hui entre enfants de tous pays pour leurs collections, leur révélant, mieux que de gros livres, l'existence, au delà des frontières, de nobles monuments et de beaux sites ? Ceux même qui, par raison ou par sentiment, sont jaloux des traits de leur race et s'attachent fortement à l'idée de patrie, seraient mal venus de prendre ombrage de cette diffusion, due aux moyens de communication puissants et prompts. Car c'est une vérité reconnue d'eux-mêmes, que ce contact vigilant avec les voisins, cette alerte direction de l'esprit vers le dehors, tendent à renforcer l'esprit national. Mais, plus encore, doivent s'en féliciter ceux qui souhaitent de voir cette idée d'association s'étendre de la nation aux puissances confédérées, comme elle s'étendit de la famille à la nation, ceux qui regardent les chemins de fer comme les navettes rapides qui tissent sur le sol continental la carte des États-Unis d'Europe.

Ce serait une chaire admirable que la nacelle d'un ballon pour prêcher sur le néant des frontières. Comment, en effet, discerner, parmi le chaos énorme des montagnes ou dans les campagnes paisibles, ces petits poteaux limitrophes ? Rien n'indique, au premier abord, un changement de race, une « bataillère », comme on dit de la perte du Rhône dans le Léman, où les eaux du fleuve et du lac se touchent sans se

mêler. Et les ouvrages de guerre doivent seuls révéler les bornes de la patrie. Sur la frontière maritime, à peine même doivent-ils paraître aux yeux. Un charmant caprice de mode et de bien-être a fait naître sur cette lisière une ligne continue de villas, ourlant ainsi la carte d'Europe, de la Baltique à la mer Noire, d'une ligne très précise de richesse, brodant une frange d'or devant celle du flot. Et les sombres batteries doivent passer inaperçues, maillons de fer dans cette chaîne précieuse. Mais, au lieu des chalets ajourés, de sombres forts jalonnent la frontière de terre. Leurs bétonnages, leurs coupoles d'acier doivent apparaître dans la houle des plaines et des montagnes comme le pont à demi submergé de cuirassés formidables. Des deux côtés de la ligne idéale, ces ouvrages ennemis sont si voisins qu'ils doivent paraître, vus de haut, comme l'œuvre d'un même peuple.

La guerre... Quelle métamorphose soudaine elle imposerait à ce paisible pays, déjà prêt au sommeil sous son manteau de nuit!... La nacelle n'est plus suspendue au ballon libre et capricieux, mais liée à la voiture-treuil d'un parc de génie. Des flammes de bivouac dessinent par les champs dévastés le repos inquiet des armées. Des lumières courent à la recherche des morts et des blessés, se posent comme des feux follets sur ces corps étendus. Des incendies ensanglantent le ciel. Le canon, las de tuer, tonne encore à de longs intervalles... Rêve d'horreur qui peut soudain devenir réalité. Mais là encore, l'outil de science apparaît comme un gage pacifique. Certes, la devise qui indique la préparation de la guerre comme un moyen de paix, est bien vieille, bien paradoxale. Et pourtant, deux simples remarques militent en faveur de cette doctrine rassurante. Au point de vue de la portée : il est certain que les batailles où périrent le plus grand nombre d'hommes furent ces luttes corps à corps dont l'histoire de la Grèce et de Rome nous ont légué les exemples les plus fameux ; à mesure que cette portée, d'abord nulle, augmente, la mortalité des hommes par les armes diminue ; les guerres du premier Empire, avec leurs énormes hécatombes, leur matériel encore défectueux, fournissent un utile repère à ce point de vue entre les luttes primitives et les batailles actuelles. Considère-t-on, en second lieu, non plus

la portée, mais l'efficacité des engins de mort? Deux peuples hésiteront d'autant plus à s'en servir qu'ils auront plus de chances d'être instantanément anéantis : la découverte de l'aviation rendra pour longtemps la guerre impossible. Peut-être faut-il donc chercher une garantie de paix dans cette puissance croissante de l'armement, et surtout dans ce service obligatoire qui draine en un jour, avec l'assentiment du Parlement, dès la mobilisation, tous les hommes de vingt à quarante-cinq ans. Et ces deux cautions, l'une brutale, l'autre égoïste, semblent encore plus sûres que les œuvres généreuses en faveur de la paix, parce qu'elles opposent les uns aux autres des instincts équivalents en qualité comme en violence, d'une part la peur de la mort, de l'autre la folie belliqueuse.

Les préjugés qui ennoblissent la guerre sont enfouis depuis si longtemps dans les âmes, ils ont de si soudaines, de si brusques explosions, que les initiatives pacifiques, officielles ou privées, toujours platoniques, ne peuvent pas encore lutter efficacement contre ces éruptions redoutables. D'ailleurs, ces groupements en faveur de la paix ne semblent pas toujours uniquement animés d'un esprit de conciliation. On sent s'agiter dans leur sein des ambitions, des jalousies, des luttes même entre radicaux et opportunistes... De minces fissures courent ainsi au fronton des plus nobles œuvres, comme pour rappeler ironiquement aux artisans d'une tâche supra-humaine qu'ils sont simplement de faibles hommes.

Il ne faut pas pourtant désespérer, malgré des signes contraires. Déjà, une loi certaine nous montre que le temps et le progrès ont triomphé des épidémies dévastatrices, des disettes, des famines mortelles. Les convulsions intérieures semblent elles-mêmes devenir chaque jour plus problématiques, les coups de main et les coups d'État d'une exécution plus difficile, grâce encore aux communications rapides, à la liberté d'expression des mécontents, à l'impossibilité des longs secrets, des méprises et des ignorances durables. La guerre à son tour pourra donc disparaître, surtout lorsque l'éducation sociale en aura lentement affaibli, puis aboli le virus dans chaque conscience. Aussi cette œuvre éducatrice semble-t-elle à la fois efficace et urgente. Et l'on a pu voir l'un des plus remarquables hommes d'État de ce temps, M. Léon

Bourgeois, consacrer à cette noble tâche une large part de sa prodigieuse activité.

Mais tous, dans ce pays, ne se tournent pas avec autant de confiance vers l'avenir. Mille petits mots, mille petits gestes trahissent, dans la vie normale, l'existence de deux courants de foi contraire. Et si quelque événement public surgit, la masse se prend en deux cristallisations bien distinctes, qui tournent l'une vers l'autre des arêtes hostiles. Sans cesse, un jeu de bascule se produit, où les deux parts d'un peuple se jettent violemment dans les deux plateaux, l'emportant tour à tour. Tout est bon pour servir de couteau à la balance : naguère le sabre d'un factieux ou le glaive de la justice; demain peut-être, le fer d'un outil ou le soc d'une charrue.

Les uns vivent tournés vers le passé. Ils s'y sentent, orgueilleusement, attachés par des traditions. Il leur apparaît, dans le recul du temps, chevaleresque, héroïque et charmant. Ils voudraient le conserver tout entier, en bloc : la famille et la justice à la romaine, les instincts guerriers, les mœurs féodales, les dogmes solides. Ils avaient attaché leurs dures croyances à la voûte bleue du ciel, comme les chevaliers suspendaient leur épée aux voûtes des cathédrales. Et ils souffrent de savoir que l'air seul voile d'un peu d'azur la profondeur infinie du néant. Tout ce qui ébranle les colonnes du vieil édifice les atteint. Ils ont arraché la science de leur esprit avec un geste douloureux, parce que ce dard les avait empoisonnés de doute. Ils sont irrités de toute lumière, parce qu'ils voulaient croire aveuglément. Ils en deviennent ingrats : si la science les sauve de la mort, d'un audacieux coup de scalpel, ils la renient ensuite, comme on rejette un pansement usé. Ils accueillent le progrès avec maussaderie et pourtant ils le suivent, enfants gâtés qui trépignent tandis que leur mère les entraîne.

Les autres se tournent vers l'avenir. Ils croient passionnément à de meilleurs demains. Ils sont continuellement en marche. Le passé leur apparaît comme une suite d'étapes qu'ils ne regrettent pas. Le présent les intéresse. Il trouvent un pittoresque savoureux aux engins nouveaux, à la vie

qu'ils nous donnent. Ils accueillent avec curiosité toutes les découvertes. Car la science les soutient. Ils s'appuient sur elle comme un pèlerin sur son bâton. Elle fortifie leur foi dans le développement continu, indéfini, de l'espèce. Et ils poursuivent leur tâche avec le patient courage de la fourmi qui traîne sa larve à travers les cahots, les reculs, les périls, apporte allègrement son ingénieux effort à l'œuvre commune.

Comme les voyageurs d'un même train, ces deux camps sont emportés de la même allure par la vie moderne. Mais les uns sont assis face au chemin parcouru qu'ils regrettent, les autres face au but qu'ils attendent. Et n'est-elle pas tout entière à l'image d'un train, cette société où, depuis l'abolition des vieux préjugés, triomphe momentanément la seule hiérarchie de l'argent? N'a-t-elle pas aussi ses trois classes, la première ouverte à la richesse et aux faveurs, la deuxième qui envie la première, et la troisième énorme, sombre, silencieuse, encagée dans ses geôles étroites et malsaines, — toutes trois emportées par l'engin de science à vive allure, on ne sait vers quel but?...

MICHEL CORDAY.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

n
e
s
si
ti
fi
n
p
jo
D
d
d
de
sú
m
vo
ur
et

d'
po
me
qu
tiv
de
oc
suf
cap
sib
sai
der
vig
fon
l'on
mai
per
mer

ac

U
sur
pub
mal
n'ér
Qui
pou
sont
là u
de c
Ce r
et p
trav
que

LIVRES NOUVEAUX

THÉATRE DE MEILHAC ET HALÉVY. — II.

La *Petite Marquise*, ce délicieux chef-d'œuvre, nous accueille au seuil de ce deuxième volume, et toutes les indications de mise en scène nous sont données avec tant de soin minutieux que la simple lecture est déjà comme une représentation. On n'a rien écrit de plus alerte, de plus finement spirituel, et la fantaisie la plus exquise nous fait à chaque scène les honneurs de la plus subtile observation. Puis, ce sont les trois jolis actes de *la Veuve*, et cette admirable *Grande-Duchesse de Gerolstein* avec ces dialogues extraordinaires, cette vie joyeuse, cette verve naturelle de toutes les répliques, et les chœurs, les rondeaux, les couplets, toute cette grâce agile et sûre des moindres vers, où l'on sent déjà la musique charmante d'Offenbach. On ferme le volume sur *l'Ingénue* et sur *les Sonnettes* : est-il un « spectacle dans un fauteuil » plus piquant et plus varié ?

LA FRANCE HORS DE FRANCE,
Notre émigration, — sa nécessité, — ses conditions,
par **J.-B. Piolet, S. J.**

Le Père J.-B. Piolet estime que le mouvement d'expansion coloniale est une nécessité vitale pour la France. Il estime, pour des raisons moins fortes peut-être et moins convaincantes, que nos colonies ne seront vraiment et définitivement nôtres, ne « seront le prolongement de la France », que le jour où elles seront occupées toutes par une population française suffisamment nombreuse. Enfin, il croit à la capacité colonisatrice de la France, il croit possible de trouver en France le nombre nécessaire de colons intelligents et hardis qui fonderont dans nos colonies une nouvelle race vigoureuse, féconde et heureuse. Les thèses fondamentales de ce livre sont de celles que l'on discutera sans doute longtemps encore, mais il faut rendre hommage à l'argumentation persuasive de l'auteur, et à l'abondance de documents qui fait la grande utilité de l'ouvrage.

LES MIMES D'HÉRONDAS, traduction littérale accompagnée de notes, par **Pierre Quillard.**

Un seul exemplaire des *Mimes d'Hérondas* a survécu, et, pour la première fois, M. Kenyon a publié le texte grec en 1831 ; mais « la fortune maligne a mutilé le papyrus ; et le poète de Kôs n'émerge de l'ombre qu'à demi ». M. Pierre Quillard a transposé en français tout ce qui pouvait être sauvé de l'œuvre antique. Ce ne sont parfois que des fragments fort courts, çà et là une simple phrase. Du moins quatre ou cinq de ces *mimes* nous sont-ils parvenus tout entiers. Ce nous est assez pour goûter « la grâce tendre et point apprêtée de ces effigies charmantes » à travers l'élégante et simple traduction de poète que nous donne aujourd'hui M. Pierre Quillard.

HISTOIRE DE L'INQUISITION AU MOYEN AGE,
par **Henry-Charles Lea.**
(Ouvrage traduit sur l'exemplaire revu et corrigé de l'auteur par Salomon Reinach, membre de l'Institut, avec une introduction historique de Paul Fredericq.)

L'Inquisition, qui est française d'origine, est peut-être plus imparfaitement connue en France qu'en aucun autre pays, et, parmi tous les travaux dont M. Paul Fredericq fait, dans son importante introduction, une revue historique et critique, un petit nombre seulement sont dus à des savants de notre pays. Le robuste courage de l'historien américain Lea a osé entreprendre la tâche immense devant laquelle reculaient nos érudits : du riche amas des documents inédits ou publiés, il a tiré la matière de l'admirable œuvre historique dont le premier volume nous est donné aujourd'hui en traduction française. Ce premier volume recherche les origines de l'Inquisition et en décrit la procédure; il raconte avec une lumineuse précision et analyse avec une impartialité sereine, sans émotion et sans violence, la genèse et le fonctionnement de ce terrible instrument de compression.

MARIE DE GARNISON, par **Jean Roanne.**

L'héroïne de ce curieux roman n'est point, comme on pourrait le croire sur le titre, une de ces bonnes filles au cœur hospitalier où logent capitaines et lieutenants, vite l'un après l'autre, ou même plusieurs à la fois. Elle est seulement la femme d'un officier, et elle sait l'être obstinément. Très fidèle, mais aussi très jalouse, elle n'entend pas qu'on lui dérobe rien de son amour, et, presque sans charme, elle finira bien par le conquérir, même sur les femmes de son passé, à force de vouloir et d'être là. Ce roman vaut surtout par des notations toujours précises. Le récit en est un peu sec, et le style parfois déconcertant. Ces défauts sont encore plus sensibles dans les deux nouvelles qui accompagnent *Marie de garnison*. Mais le talent de l'auteur est incontestable, et il faut beaucoup attendre de lui, en souhaitant qu'il nous donne des œuvres aussi fortes, avec plus de simplicité.

FRANCE ET CHINE, par **Charles Lavollée.**

M. Ch. Lavollée, qui fit partie de la mission envoyée en Chine en 1843, publie dans ce volume l'importante et intéressante correspondance officielle, restée inédite, de M. de Lagrenée, le chef de la mission : c'est le récit au jour le jour des négociations qui aboutirent à la conclusion du traité de commerce de Whampoa, et qui préparèrent l'admission du christianisme à la pratique tolérée. — Il y a joint une étude, encore instructive aujourd'hui, sur l'expédition de 1860.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21826-10-00. — (Encre Lorilleux).